UNIV. TORONTO LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01117727 6

1221

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

TOME TROISIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

Pissot, Pere & Fils, Quai des Auguſtins.

Veuve Desaint, rue du Foin.

Delalain l'aîné, rue S. Jacques.

Nyon l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

Moutard, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

Demonville, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, rue Chriſtine.

Ch. Duflos. Sc.

A Melpomene il a rendu son Trône

F 6834

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

17..

2411
PQ
1797
F7
1766
t.3

VIE
DE
M. CORNEILLE,
AVEC
L'HISTOIRE
DU THÉATRE FRANÇOIS
JUSQU'A LUI,
ET
Des Réflexions sur la Poëtique.

LA Vie de M. Corneille, comme particulier, n'a rien d'assez important pour mériter d'être écrite; & à le regarder comme un Auteur illustre, sa Vie est proprement l'Histoire de ses Ouvrages. Mais cette Histoire demande

naturellement d'être précédée par celle du Théâtre François : il eſt bon de repréſenter en quel état il ſe trouvoit lorſque les Ouvrages de M. Corneille commencèrent à y paroître. J'ai cru que par ce moyen je ferois un éloge fort ſimple de ce grand Homme, & qu'en même temps je donnerois à mon ſujet un ornement aſſez agréable.

HISTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS
JUSQU'A M. CORNEILLE.

QUAND il s'agit de faire l'Hiſtoire de l'origine ou du progrès des Lettres en France, les ſix ou ſept premiers ſiècles de la Monarchie ne tiennent guères de place. Les irruptions des Peuples du Nord dans l'Empire Romain, la barbarie de leurs mœurs, & les ravages continuels de la guerre, étouffèrent pour long-temps les Sciences, à qui il faut, ainſi qu'à des plantes délicates, un air doux & beaucoup de ſoin. L'onzième ſiècle eſt célèbre pour l'ignorance; & en effet, elle y fut portée à un haut de-

gré. Cependant ce fut alors, à ce qu'on peut conjecturer, que prirent naissance les Poëtes qui écrivirent en *Roman*, c'est-à-dire en Langue Romaine corrompue, qui étoit devenue la seule langue vulgaire. Ils se firent davantage connoître dans le douzième siècle sous les noms de *Trouverres* ou *Troubadours*, *Conteours*, *Chanterres & Jongleours*. Les Trouverrés ou Conteours étoient les vrais Poëtes; ils inventoient les sujets, & les mettoient en rimes. Les Chanterres & Jongleours ne faisoient que chanter les Poësies sur leurs instrumens. On les appelloit aussi *Ménestrels*.

Les origines de toutes choses nous sont presque toujours cachées, & c'est un assez agréable spectacle perdu pour notre curiosité : mais heureusement nous retrouvons ici une origine de la Poësie à peu-près telle qu'elle a dû être chez les plus anciens Grecs. La Nature seule faisoit ces Poëtes dont nous parlons, & l'art ni l'étude ne lui en pouvoient disputer l'honneur. A l'égard des Trouverres, les Grecs ni les Latins n'avoient jamais été : personne, sans exception, n'entendoit le Grec; il n'y avoit que quelques Ecclésiastiques qui entendissent le Latin; & les Gens ha-

biles savoient par tradition qu'il y avoit eu des Anciens. Aussi leurs Ouvrages étoient-ils sans règles, sans élévation, sans justesse ; en récompense, on y trouvoit une simplicité qui se rend son Lecteur favorable, une naïveté qui fait rire sans paroître trop ridicule, & quelquefois des traits de génie imprévus & assez agréables.

Le chant a fait naître la Poësie, ou l'a du moins accompagnée dans sa naissance : tous les Vers de Trouverres ont été faits pour être chantés. Quelquefois, durant le repas d'un Prince, on voyoit arriver un Trouverre inconnu avec ses Ménestrels ou Jongleours, & il leur faisoit chanter sur leurs harpes ou vielles les Vers qu'il avoit composés. Ceux qui faisoient les *sons* aussi bien que les *mots*, étoient les plus estimés. On dit qu'encore aujourd'hui en Perse les Poëtes n'ont point d'autre fonction que d'aller par les cabarets, comme nos Vielleurs, divertir ceux qui veulent bien qu'il leur en coûte quelque chose.

Parmi les anciens Trouverres, si semblables à des Vielleurs, il s'en trouve un grand nombre qui portent de si beaux noms, qu'il n'y a point aujourd'hui de grand Seigneur qui ne fût bien heureux

d'en descendre. Tel qui par les partages de sa famille n'avoit que la moitié ou le quart d'un vieux Château, bien seigneurial, alloit quelque temps courir le monde en rimant, & revenoit acquérir le reste du Château.

On les payoit en *armes, draps & chevaux*; &, pour ne rien déguiser, on leur donnoit aussi de l'argent : mais pour rendre les récompenses des Gens de qualité plus honnêtes & plus dignes d'eux, les Princesses & les plus grandes Dames y joignoient souvent leurs faveurs. Elles étoient fort foibles contre les beaux-Esprits. Si l'on est étonné que dans une Nation telle que la Françoise, qui avoit toujours mépriſé les Lettres, & qui n'est pas même encore bien revenue de cette espèce de barbarie, des Gentilshommes & de grands Seigneurs s'amusassent à faire des Vers; je ne puis répondre autre chose, sinon que ces Vers-là se faisoient sans étude & sans science, & que par conséquent ils ne déshonoroient pas la Noblesse. Je ne ferois pas si bien connoître ces Poëtes par tout ce que je pourrois dire d'eux, que par quelques morceaux de leurs Ouvrages, que j'ai cru que l'on me permettroit de rapporter ici. Peut-être que je sortirai un peu

des bornes de l'Hiſtoire du Théâtre ; mais j'eſpère qu'une matière aſſez agréable par elle-même, & aſſez peu traitée, me feroit obtenir ma grace des plus ſévères Lecteurs.

Voici deux petits fragmens aſſez bons de Chriſtien de Troies.

Puiſque vos plaiſt, or m'eſcoutés,
Cuer & oreilles me preſtés,
Car parolle ouïe eſt perdue,
S'elle n'eſt de cuer entendue.
Qu'as oreilles vient la parole,
Ainſi comme le vent qui vole,
Més ni arreſte ne demore ;
Ains s'en part en molt petit d'ore,
Se li cuer n'eſt ſi éveillé
Qu'al prendre ſoit appareillé.
Et qu'il la puiſſe en ſon venir
Prendre & enclorre & retenir.

Et celui-ci :

Car tiex à pauvre cuer ot laſche,
Quand voit un preudhom qui entache
De ſort ſoi tote une beſogne,
Li cort ſus, & ſi jette fors
Le pauvre cuer qu'il a el cors,
Et ſi li donne plainement
Cuer de preudhomme & hardement.

Hebert, dans le Roman des Sept Sages,

a dit une choſe digne du plus habile d'entr'eux.

Rien tant ne greve à Menteor,
A Larron, ne à Robeor,
N'a mauvais hom quiex qui ſoit,
Comme verités quand l'apperçoit,
Et verités eſt la maçüe
Qui tot le monde occit & tue.

Ceci de Thibault, Roi de Navarre, n'eſt-il pas joli ?

De bien aimer ne puet nus enſeigner,
Fors que li cuers qui done le talent,
Qui bien ame de fin cuer loyaument,
Cil en ſçait plus, & moins s'en peut aidier.

Monſeigneur Gaces Brulés, Chevalier, fort aimé de ce Roi de Navarre, peut paroître digne de ſa faveur par cet échantillon de ſa Poëſie.

D'amors me plain & dis pourquoi
Car ceux qui la trahiſſent voy,
Souvent à leur joye venir ?
Et gi fail par bonne foy :
Qu'Amours pot eſaucier ſa loy
Veut ſes ennemis retenir,
De ſens li vient ſi com je croy,
Qu'a ſiens ne puet elle faillir.

Ne plairoit-on pas encore aujour-

d'hui, en disant aussi naturellement & aussi tendrement que le Vidame de Chartres?

Douce dolor est la moie,
Car tant en ai le mal chier,
Que tout le mont n'en prendoie,
S'il me convenoit changier.

S'il ne falloit que prouver la Noblesse des Trouverres ou Troubadours, je ferois paroître encore ici des Comtes de la Marche, d'Anjou, de Provence, des Ducs de Bretagne, de Brabant, & même l'Empereur Frédéric Barberousse; car je ne daignerois pas compter les Seigneurs d'un moindre rang, dont le nombre est presque incroyable : mais je crois qu'il vaut mieux continuer à choisir quelques-uns de leurs meilleurs morceaux, sans avoir égard à la qualité des Auteurs.

Peyre Remond le Proux, Provençal, a dit assez galamment :

Uno doulour senty venir
Al cor d'un angoyssous afan,
Lou Mége que my pot guarir
My vol en dyetta tenir,
Comme lous autres Méges fan.

Robert de Reims dans un grand mor-

ceau d'antithèſes ſur l'Amour, n'a mal rencontré en celles-ci.

Amours va par avanture,
Chacun y pert & gagne,
Par out rage & par meſure
Sane chacun & me hagne.
Eurs & mes adventure
Sont tosjours en ſa compaigne.
Pour ceſt raiſon & droiture
Que chacun s'en lot & plagne.

Finiſſons, & peut-être trop tard, par ces Vers d'Euſtace li Peintre, à ſa Maîtreſſe.

Dame ou tous biens creſt & naiſt & eſclaire,
A qui biauté nulle autre ne ſe prend,
Dont ſans mentir ne pourroit-on retraire
Fors grant valeur, & bon enſeignement,
Qu'il n'y faut rien, fors mercy ſeulement,
Bien ſont vos faits & vos doux ris contraire.
Cuer ſans mercy, & ſemblant débonnaire;
Hé! Diex pourquoi enſemble les conſent?

Ces étincelles de Poëſies parurent principalement dans les deux extrémités du Royaume, en Provence & en Picardie. Les Provençaux, aidés de leur Soleil, auroient dû avoir l'avantage: mais

il faut avouer que les Picards ne leur cédèrent en rien.

La plus grande gloire de la Poëſie Provençale eſt d'avoir pour fille la Poëſie Italienne. L'art de rimer paſſa de Provence en Italie, & Dante & Pétrarque firent bien leur profit de la lecture des Troubadours ; & par une juſte reconnoiſſance, ils ont parlé avec éloge de la plupart d'entr'eux, ſur-tout du grand Arnaud Daniel. Pétrarque eut encore une obligation plus particulière à la Provence : tout le monde ſait qu'il fut inſpiré par une Provençale.

Qui croiroit que le Ménestrel Rutebeuf, Hebert, & d'autres Auteurs auſſi inconnus, & en apparence auſſi mépriſables, fuſſent les originaux des meilleurs Contes de Bocace ? Qui croiroit que Bocace eût pillé ces pauvres gens-là ? Il l'a fait cependant : il leur a pris le Palefrenier, qui étant tondu va tondre tous les autres ; le Mari jaloux qui confeſſe ſa femme ; le Berceau, & quelques autres encore qui ne ſont certainement pas des plus mauvais. Leurs Auteurs les appelloient des *Fabliaux*, & pluſieurs de leurs Ouvrages portent ce titre.

Ils avoient encore des *Fabliaux* Moraux ou Allégoriques. Tel eſt le Roman

de la Rose, dont les personnages sont, *Jalousie*, *Bel-accueil*, *Faux-semblant*, &c. Tel le tournoiement de l'Antechrist, qui est un combat des vertus & des vices. Tel le Roman de Richart de l'Isle, où *Honte* & *Puterie* ont débat. *Puterie* irritée de ce que *Honte* ne la veut suivre pour lui faire honneur, la prend, la jette d'un pont de Paris dans la Seine, où la pauvre *Honte* se noye, *dont vient que plus n'y a* Honte *dans Paris.*

Ces Poëtes ont traité aussi des morceaux de l'Histoire de leur temps, & plus souvent des Histoires fabuleuses : mais la matière la plus commune, principalement pour les Poëtes de qualité, c'est l'Amour.

Il étoit dans l'ordre qu'avec l'esprit poëtique il se répandît en France un esprit de galanterie. Il y avoit en Provence la fameuse *Cour d'Amour*, & la Picardie, rivale de la Provence, avoit aussi ses *Plaids & Gieux sous l'Ormel.* Ces *Gieux* & la *Cour d'Amour* étoient des Assemblées de Gentilshommes & de Dames *qui s'exerçoient à la courtoisie & gentillesse*, & décidoient avec de certaines formes & avec autorité les questions galantes qui étoient portées à leur Tribunal.

Par exemple, on demandoit *à Nosseigneurs*

gneurs & Dames de la Cour d'Amour, *ou* de Gieu sous l'Ormel, *lequel vaudroit mieux pour une Dame, ou un Amant qui est nice, ou un qui sait plus du siècle ? S'il y a plus d'honneur à conquérir celle qu'on aime, ou celle qui onc n'aima ? Si l'Amant se mariant à sa mie perd l'envie qui souloit avoir de chanter ? Lequel la Dame devroit choisir, ou d'un voyage de son Amant à la Croisade contre Mainfroy, ou d'un mariage à autre qu'elle ? Lequel doit plus faire pour sa Dame, ou celui qui a, ou celui qui espère ? Lequel vous aimeriés mieux, jouir votre rival & vous, ou ni l'un ni l'autre ? Vous avés gagné une Dame que chacun gagne à son tour; avés-vous perdu ou gagné ?* Sur ces sortes de sujets l'on faisoit les chansons du *Jeu parti*, c'est-à-dire qui contenoient les demandes & les réponses de part & d'autre. Il y a telle de ces questions qui pourroit fournir à une des plus spirituelles conversations de Cyrus & de Clélie, & peut-être y auroit-il lieu de s'étonner que des siècles d'ailleurs si peu éclairés en fussent tant : mais il les faut regarder comme de jeunes personnes qui ont de bonne heure l'esprit formé sur la galanterie.

Nous avons encore le Recueil de ces jugemens galans, ou du moins faits à

leur imitation, sous le titre d'*Arresta Amorum*, il y a deux cents ans. L'Auteur est Martial d'Auvergne, Procureur au Parlement de Paris. Il commença ainsi ses *Arresta Amorum*.

Environ la fin de Septembre
Que faillent violettes & flours,
Je me trouvai en la Grand'Chambre
Du noble Parlement d'Amours.

Il y avoit les *Seigneurs Lais*, *les Conseillers d'Eglise*.

Après y avoit les Déesses.
En moult grand triomphe & honneur,
Toutes Légistes & Clergesses
Qui savoient les decrets par cueur.
Leurs habits sentoient le cyprès
Et le musc si abondamment,
Que l'on n'eût sçeu estre au plus près
Sans esternuer largement.

Ensuite viennent cinquante procès différens; & en voici un que j'ai choisi, qui pourra donner une idée de tous les autres.

Pardevant le Marquis des Fleurs & Violettes d'Amours, s'est assis un procès d'un Amoureux demandeur d'une part, & une jeune Amie défenderesse d'autre part; & disoit ledit Amoureux que tous les plus grands

biens qui ſont en Amours, c'eſt d'entretenir les cuers l'un de l'autre en parfaite alliance & union d'amitié, & que toutes & quantes fois qu'un Amant ou une Dame eſt vacquante ou qu'elle s'entremet de complaire à pluſieurs, c'eſt ſigne que ſon cuer n'eſt point entier en loyauté, & que l'on ne s'y doit pas trop fier. Or ce préſuppoſé diſoit que cette Dame cy avoit fait pluſieurs promeſſes, & entre les autres que jamais n'auroit autre que lui tant qu'il ſeroit vivant, & lui pareillement à elle : ſi en avoient fait ſerment l'un à l'autre ſi grand & ſolemnel que faire ſe peut en tel cas. Et ainſi avoient promis qu'ils ne feroient choſe à leur pouvoir, parquoy nul d'entr'eux y pût prendre, n'avoir deſplaiſir ; mais ce nonobſtant ladite Dame puis n'a guere de temps en ça s'entremettoit d'entretenir pluſieurs Gallans par parolles, & très-belles cheres défendues en tel cas. Et outre plus pendoit tous les jours en ſa ceinture & en ſa quenouille bouquets nouveaux & fleurs étranges, ſans que ledit Amant les lui eût données, dont il a un peu de mal en ſa teſte. Car aucunes fois quand il eſt dans ſon lict, & s'éveille ſur ce point, il met bien trois heures à ſoy rendormir . . . De la part de cette Dame défendereſſe fut défendu au contraire. Et diſoit que quelques promeſſes que fiſſent Dames, ſe doivent en-

tendre civilement ; c'eſt à ſçavoir là où ſera leur plaiſir. Et ne donnent jamais ſi grande auctorité qu'elles ne ſoyent ſur leurs pieds pour uſer de leurs volontés & plaiſirs ; car elles ſont Dames. Et l'on ſçait que Dames ne peuvent renoncer aux biens qui leur peuvent venir. Et ont don & privilege de nature de rire & faire bonne chere à tous, affin que l'on ne puiſſe dire qu'elles ſont mal gracieuſes . . . Finalement Parties ouyes, fuſt abſolue cette défendereſſe des pétitions & demandes de ce demandeur, en lui permettant (s'elle vouloit, en tant que meſtier eſtoit) de parler, rire, ſaluer, & porter bouquets toutes & quantes fois qu'il lui plairoit, & bon lui ſembleroit. Et condamna ledit Amant en ſes dépens. On diroit que cet Arrêt ne fût rendu que depuis quatre jours, tant il eſt conforme aux uſages & à la pratique d'aujourd'hui. Dans la langue de ce Livre-là, un mari ne s'appelle point autrement que Dangier. *Dangier n'étoit point au logis. On craint que Dangier ne grongne.* Il eſt à marquer qu'un grave Juriſconſulte, qui ſe donne le nom de *Benedictus Curtius Symphorianus*, fait ſur ces bagatelles un très-ſérieux & très-docte Commentaire latin, où il entaſſe Loix ſur Loix, & Paragraphes ſur Paragraphes, pour éclaircir

les queſtions qui ſe traitoient devant le *Marquis des Fleurs & des Violettes.*

Parmi tant d'Ouvrages de Poëſies que les douzième & treizième ſiècles ont produits, nous n'avons rien qui regarde le Théâtre. Seulement il paroît par l'Hiſtoire des Poëtes de Provence, que les Troubadours ont fait quelques Comédies; & il ne nous eſt reſté que le nom d'une intitulée de l'*Heregia dels Preyres*, de l'héréſie des Prêtres; Pièce apparemment fort agréable en ces temps & dans ces pays-là, où les Albigeois & les Vaudois avoient aſſez établi la mode de railler les Eccléſiaſtiques. Je trouve encore un autre Ouvrage dont le titre étoit: *Contre ce que les Rois & les Empereurs ſe ſont laiſſés aſſujettir aux Curés.* Il eſt vrai que ce n'étoit pas une Comédie; cela prouve ſeulement que l'on traitoit volontiers ces ſortes de matières. Auſſi les Légats des Papes demandoient quelquefois grace à ces Poëtes. On leur abandonnoit tout l'Univers, à l'exception de Rome; & on leur faiſoit promettre, mais en vain, qu'ils la ménageroient.

L'Auteur de l'*Heregia dels Preyres* s'appelloit Anſelme Faidit. L'Hiſtoire des Poëtes de Provence dit qu'il fut bon Poëte; *qu'il faiſoit bons mots & bons ſons;*

qu'il vendoit ſes Comédies & Tragédies deux ou trois mille livres : Guilhermenſes ordonnoit la Scène, & recevoit tout le profit. Il étoit homme de plaiſir, grand joueur, diſſipateur, & qui avoit perdu aux dés tout ſon bien de patrimoine. Il tira d'un Monaſtère de la ville d'Aix une fille de qualité, nommée Guilhaumone de Soliers, & l'épouſa. La Religieuſe s'accommoda parfaitement bien de la vie comique; & tous deux y acquirent un embonpoint digne que l'Hiſtoire en ait fait mention. Anſelme s'attacha d'abord à Richard-Cœur-de-Lion, Roi d'Angleterre, fils de Henri II; enſuite à Boniface, Marquis de Monferrat; enfin il mourut en 1220 chez Agoult, Seigneur de Sault.

Nous ne pouvons juger ce que c'étoit que ces Comédies & Tragédies d'Anſelme Faidit, & celles de quelques autres Troubadours. Il nous eſt ſeulement permis de conjecturer que ce renouvellement du Théâtre eut peu de ſuite. Tous les Poëtes dont nous avons parlé ont vécu avant l'an 1300.

Le quatorzième ſiècle produiſit bien moins de Poëtes que les deux précédens, ſoit à cauſe des calamités où toute la France tomba ſous les règnes de Jean &

de Charles VI, soit parce que les Duchés & les Comtés se réuniſſant peu-à-peu à la Couronne, il y avoit moins de ces petites Cours où les beaux-Esprits trouvoient assez bien leur compte. Philippe-le-Long, dès le temps qu'il n'étoit encore que Comte de Poitou, eut beaucoup de goût pour la Poësie Provençale; il attira auprès de lui plusieurs Troubadours, & composa lui-même en leur langue. Il vint à la Couronne l'an 1316; mais son règne ne fut que de cinq ans, malheur irréparable pour la Poësie Provençale. Quelque temps après, elle commença à s'éteindre dans la Provence, même sous la seconde race d'Anjou, dont elle fut extrémement négligée, quoique le bon Roi René ait fait quelques chansons. Dans ce quatorzième siècle, je trouve un Poëte Tragique, Parasols Limosin ou de Sisteron. Il a fait *cinq belles Tragédies des Gestes de Jeanne, Reine de Naples.* Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il mourut en 1383; & Jeanne de Naples, l'Héroïne de ses cinq Tragédies, en 1382: de sorte qu'il n'a vécu qu'en même temps qu'elle, & les actions de cette Princesse étoient accommodées au Théâtre à mesure qu'elles arrivoient. Avoit-elle fait étrangler son mari pour

en épouſer un plus aimable, il paroiſſoit auſſi-tôt une Tragédie ſur ce ſujet.

Vers la fin de ce ſiècle, le génie Poëtique baiſſe fort en France; après l'effort que la Poëſie avoit fait pour diſſiper la barbarie & recommencer de briller à nos yeux, il revient de gros nuages qui répandent par-tout une obſcurité preſque auſſi grande qu'auparavant.

C'eſt dans le quinzième ſiècle, à proprement parler, que commence l'Hiſtoire du Théâtre François. Les plus anciennes Comédies que nous ayions aujourd'hui, ſont les Myſtères de la Religion. Mais avant que d'entrer dans cette matière, il faut ſe faire une idée juſte de l'eſprit & des mœurs de ces temps-là; autrement il ſembleroit qu'il y auroit une eſpèce de profanation à dire, ſans uſer de quelque précaution, que l'on a mis autrefois J. C. & le Père éternel ſur le Théâtre.

Les ſiècles diffèrent entr'eux comme les hommes; ils ont chacun leur tour d'imagination qui leur eſt propre. Un ſiècle ignorant, & pour ainſi dire mal élevé, penſe mal, & ſe repréſente toutes choſes ſous des idées baſſes. Un ſiècle tel que le nôtre, éclairé de toutes les Sciences, ſe fait des idées convenables aux objets, & penſe avec élévation ſur

ce

te qui eſt élevé. Nous avons des idées nobles de Dieu & de la Religion, ou du moins nous ſavons que nous ne devons pas nous arrêter aux idées foibles & peu élevées que notre eſprit s'en fait ſouvent malgré nous, & nous remettons ces objets dans une incompréhenſibilité majeſtueuſe plus digne d'eux que toutes nos idées. Mais les ſiècles de nos pères plongés dans une épaiſſe ignorance, inſtruits ſeulement par des Moines mendians, n'avoient garde de prendre ſur la Religion des idées nobles & convenables. Jettez l'œil ſur les images & les peintures de leurs Egliſes; tout cela a quelque choſe de bas & de meſquin, qui repréſente le caractère de leur imagination. Leur manière de penſer étoit la même que leur manière de peindre. Les Livres de ces temps-là, je parle des meilleurs, ont aſſez de bon ſens, beaucoup de naïveté, parce que le naïf eſt une nuance du bas, preſque jamais d'élévation. Peinture, Livres, Bâtimens, tout ſe reſſemble.

Nos pères ne devoient donc pas croire qu'il y eût aucune profanation à mettre les choſes de la Religion ſur le Théâtre; elles ſe préſentoient à eux ſous des idées baſſes qui les invitoient à cette eſpèce de familiarité dont nous ſommes exclus par

des idées plus nobles, & qui font naître plus de respect.

De plus, ils étoient accoutumés à la représentation des choses saintes, jusques dans le service divin. On ne célébroit pas seulement les Fêtes dans la plupart des Eglises, on les représentoit. Le jour des Rois, trois Prêtres habillés en Rois, conduits par une figure d'étoile qui paroissoit au haut de l'Eglise, alloient à une Crèche où ils offroient leurs dons. Et le Continuateur de Guillaume de Nangis rapporte en l'an 1378, que le Roi observoit cette même cérémonie. *Trois Chevaliers, ses Chambellans, tenoient hautement trois coupes dorées & émaillées : en l'une étoit l'Or, en l'autre l'Encens, & en l'autre la Mirrhe ; & allerent tous trois par l'ordre comme l'offrande devoit être baillée par le Roi, & le Roi après, &c.* tant cet esprit de représentation étoit établi.

La plupart des autres Fêtes ne manquoient pas aussi de se rendre visibles. Il y avoit le jour de Noël dans l'Eglise Cathédrale de Rouen, un de ces spectacles, qu'on appelloit la *Feste des Anes ;* car c'est le nom qu'un vieux Rituel, même manuscrit, lui donne. Tous les Prophètes de l'ancienne Loi paroissoient dans l'Eglise, chacun habillé d'une manière qui

le rendît reconnoissable. Balaam étoit-là monté sur son ânesse, à qui il donnoit inutilement des coups d'éperon pour la faire avancer, parce qu'un petit Ange l'en empêchoit; & quelqu'un qui étoit caché sous le ventre de l'ânesse parloit pour elle, & disoit son rôle. De cela seul, cette Fête, où il entroit mille autres choses, avoit tiré son nom de la Fête les ânes, parce qu'assurément Balaam vec sa monture touchoit bien plus l'assistance que tous les autres Prophètes lus sérieux.

Les représentations étant donc établies ans le service divin, on n'avoit garde e s'appercevoir qu'il ne convenoit pas ux choses saintes d'être mises en Coédie; au contraire, la Comédie n'étoit ue comme une suite du service divin, & éme elle se jouoit d'ordinaire dans les imetières des Eglises. Au sortir du Serion, ces bonnes gens alloient à la Coédie, c'est à-dire qu'ils changeoient de rmon. Jusques dans leurs divertisseans, ils avoient les choses de la Reliion devant les yeux: leur foi étoit forée par l'habitude qu'ils contractoient ec elles; & en entendre si souvent par, c'étoit quasi les avoir vues.

Ainsi il n'eût pas alors été plus éton-

nant que des gens de bien fissent des Comédies, qu'il le seroit qu'ils prêchassent aujourd'hui. Nous avons une Comédie de la Passion, faite par Jean Michel vers le milieu du quinzième siècle, & qui est communément attribuée à un Evêque d'Angers de ce nom, mort en odeur de sainteté. On prétend même qu'il fit des miracles après sa mort; du moins il y eut long-temps auprès de sa *tombe un tronc* qui rapportoit beaucoup.

Il est bien aisé de voir par les Ouvrages de Jean Michel, que la Comédie étoit alors au berceau. C'est une suite historique de la Vie de J. C., depuis la Prédication de S. Jean jusqu'à la Résurrection. Quand les personnages qui occupent le Théâtre ont dit ce qu'ils avoient à dire, ils s'en vont, & d'autres viennent qui parlent de toute autre chose. C'est une règle inviolable, que les Scènes ne soient jamais liées. Il n'y a point d'Actes. Après un nombre suffisant de Scènes la journée finit sans autre raison, sinon qu'on en a assez dit. L'Assemblée se sépare; & le lendemain on vous en donne encore autant. Cela se jouoit en plusieurs jours.

Par exemple, dans la Pièce que j'ai entre les mains, le Théâtre ouvre par

S. Jean qui prêche les Juifs ; & voici son début :

Parate viam Domini ; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri. Isaïe 40.

Ysaie a écript ce tiltre
En son quarantiéme Chapitre,
Parlant en sainte Prophetie,
De la venuë du Messie ;
Et je vous le vueil réciter
Afin de vous admoneſter
Que vous devés en votre cueur
Préparer la voye du Sauveur,
En toute œuvre de rectitude,
Et en dévote solitude,
Faire que les œuvres de Dieu
Ayent dedans vos ames lieu
Pour faire votre saulvement ;
Et pourtant au commencement
De cette Prédication
J'ay prins pour introduction
Le mot d'Ysaie que je di,
Parate viam Domini ;
En ce tesme ci je puis prendre
Deux poincts bien aisez à comprendre
A tout homme de bon vouloir, &c.

Le Sermon finit par :

Il vous faut faire pénitence,
Et vous acquerrés sans doubtance

En la haute Hierusalem
Une éternelle gloire. Amen.

Cela dit, S. Jean s'en va, & un Conseil de Juifs lui succède. Vous voyez que S. Jean ne prêchoit pas mal à la moderne : le texte, la division, la gloire éternelle, rien ne manque là pour un parfait Sermon. Dans tous ces Ouvrages, l'application de nos mœurs à des siècles entiérement différens, produit un burlesque continuel, dont nos ancêtres n'avoient pas le moindre soupçon. Tous les repas marqués dans l'Evangile ne sont pas oubliés dans cette Comédie, & ils les commencent toujours par le *Benedicite*.

C'est l'effet ordinaire de notre ignorance de nous peindre tout semblable à nous, & de répandre nos portraits dans toute la nature. Ces bonnes gens du quatorze ou du 15e siècle n'avoient garde de s'imaginer qu'il y eût des Prédications sans texte & sans division, & des repas sans *Benedicite*. Nous qui savons que les Juifs ne nous ressembloient pas tant, nous ne pouvons nous empêcher de rire en les voyant représentés tout-à-fait à la Françoise : mais quand nous voyons que l'on donne notre manière de traiter l'amour à des Grecs, à des Romains, &, qui pis est, à des Turcs, pourquoi cela

ne nous paroît-il pas burlesque ? C'est que nous n'en savons pas assez ; & comme nous ne connoissons guères les véritables mœurs de ces Peuples, nous ne trouvons point étrange qu'on les fasse galants à notre manière ; il faudroit pour en rire des gens plus éclairés : la chose est assez risible, mais il manque des rieurs.

Comme les Comédies de la Passion ne sont pas trop connues, je crois qu'il sera à propos d'en exposer quelques traits les plus particuliers, & les plus propres à en faire connoître le caractère.

Elles sont assez variées. Il y a jusqu'à des Scènes plaisantes. Quand Satan, qui avoit été chargé par Lucifer de tenter J. C., revient aux Enfers sans avoir réussi, Lucifer le fait étriller d'importance par les autres Diables. Le pauvre Satan en demeure estropié ; & certainement quand on le voyoit boiter sur le Théâtre & se traîner avec peine, toute l'Assemblée rioit de bon cœur.

La fille de la Chananée, possédée du Diable, dit des extravagances fort plaisamment imaginées ; & l'Auteur, tout Saint qu'il étoit, ayant à faire parler une fille qui est hors de son bon sens, n'a pas voulu perdre l'occasion d'égayer la Scène par des discours assez libres. Il a

cru peut-être que sans cela le vraisemblable n'y seroit pas. Cependant il a eu une conduite toute différente sur la Madeleine ; car quoiqu'il garde son caractère avec assez de soin, & que dans les discours qu'il lui fait tenir, il marque en prose par apostille le nom des sept Péchés mortels qu'elle se vante d'avoir commis, il la fait fort réservée sur celui dont elle a été le plus soupçonnée ; & pour se justifier de ce qu'elle néglige ce péché, elle dit :

De solatieux touchements,
Et autres plaisans couchements ;
Cela gist en ma voulenté.

Après quoi elle croit son honneur sauvé, puisqu'il n'a tenu qu'à elle d'éprouver les *plaisants couchements*. C'est cette disposition de la Madeleine, très-funeste pour ses Amans, qui fait dire à une de ses femmes-de chambre :

Pour mettre Mignons en alaine,
Voici fine espice sucrée,
Et tel y laissera la laine
Qui n'en aura ja la grupée.

Rodigon, Comte de la Cour d'Hérode, vient voir la Madeleine, qui lui dit d'abord :

Voulez-vous trois heures ou quatre
Danſer, chanter, ou vous ébattre
A beaux dés, au glic, ou au flux?

Mais Rodigon prend le parti de dire une Ballade dont le refrain eſt joli :

On n'a jamais ce qu'Amours ont couſté.

En voici un couplet plus agréable & mieux tourné qu'il n'appartient à ce temps-là :

C'eſt l'ordonnance d'Amours, ne leur déplaiſe;
Soucy de nuict, & de jour le malaiſe,
En tel eſmoy faut qu'Amour ſe pourchaſſe,
Qui aimera de ſon gibier la chaſſe,
Il en ſera tout-à-coup rebouté,
Tel y deſpend deux fois plus qu'il n'amaſſe;
On n'a jamais ce qu'Amours ont couſté.

A la fin de la Scène, il eſt marqué en proſe : *Rodigon en prenant congé, pourra baiſer Madeleine & ſes Damoiſelles.*

La mort de Judas eſt un morceau auſſi ſingulier qu'il y en ait dans tout l'Ouvrage. Il vient déteſtant la trahiſon qu'il a faite; il invoque tous les Diables, Léviatan, Belphegor, Cacodémon, Béhemot, & le Ribaud Aſmodeus; & pour n'en manquer aucun, il y a joint Tiſiphone, Alecto, Megère, &c. Aux cris de Judas, *Déſeſpérance*, accompagnée

d'une troupe de Diables, sort de l'Enfer; elle lui propose de l'y mener, & aussitôt Judas chicane avec elle. Mais, lui dit-il:

J'ay fait confession
En tant que j'ay dit *peccavi*;
Et si fis satisfaction,
En tant que les deniers rendy;
Puis j'eûs telle contrition
Qu'à peu que mon cœur ne fendy.

Désespérance, bonne Théologienne; lui répond:

Confession instituas
Sans dévotion de pensée;
Et tout l'argent restituas,
Non pas à partie offensée.
De cueur contrit t'évertuas;
Mais c'est de rage ramassé:
Par quoi tout ce que fait tu as
Ne vault rien, ta grace est passée.

Ensuite, pour le mettre en goût de se tuer, elle lui dit:

Or, tiens, regarde mes atours;
Suis-je pas pourveue d'outils,
Bien ingénieux & subtils,
Se ung homme est causteleux & fin,
Pour le mettre bientost à fin?

Choiſiſſe ſur moi des plus beaux ;
Voicy Dagues, voicy Couteaux,
Forcettes, Poinçons, Allumelles ;
Adviſe, choiſi des plus belles, &c.

Judas prend le parti de ſe pendre ; mais en gagnant toujours du temps par des diſcours inutiles, que Déſeſpérance veut abréger : *Depeſche-toi*, dit-elle, *car tout ſe gaſte*. Quand il eſt pendu, Lucifer crie du fond des Enfers, qu'on lui apporte l'ame ; mais elle ne ſe trouve point.

ASTAROTH.

Que Diable eſt l'ame devenue ?
Cerberus, donne-t'en bien garde.

CERBERUS.

Je cherche par-tout, & regarde ;
Mais je ne la voy hault ne bas.
Qu'en dépit du traiſtre Judas,
Je croy qu'el ſoit annichillée.

BERITH.

Où Diable ſeroit-elle allée ?

SATHAN.

Eſt-elle point dedans la ſouche ?

DESESPÉRANCE.

El n'eſt pas ſortie par la bouche,
J'en réponds.

ASTAROTH.

Il n'eſt donc pas mort ?

DESESPÉRANCE.

Si eſt, ſi eſt.

Ils cherchent encore quelque temps ; & Berith dit :

L'Ame eſt encore dedans ſes tripes ;
Qui de ſon ordure s'abreve,
Et ſi la pance ne lui creve,
Nous y perdrons notre faiſon.
Car par la bouche orde & maligne
Qui baiſa ſon Maiſtre tant digne,
Elle ne peut ne doit paſſer.

Et puis en proſe : *Ici creve Judas par le ventre, & les tripes ſaillent dehors, & l'ame ſort.* C'étoit une plaiſante repréſentation que de voir cette ame ſortir du corps. L'Auteur prend quelquefois occaſion de débiter de la morale à la manière du temps. Quand les Soldats ont réſolu de jouer la robe ſans couture, Satan ſe déguiſe, & va trouver Griffon, l'un d'entr'eux, à qui il préſente des dés. Griffon, qui n'en avoit point encore vu, lui demande ce que c'eſt, & Satan lui en explique ainſi les propriétés. Ce point que tu vois ſeul, lui dit-il, eſt en dépit de Dieu le Père, ces deux en dépit du Père & du Fils, ces trois en dépit de la Trinité, ces quatre en dépit des quatre Evangéliſtes, ces cinq en dépit des cinq Plaies, & ces ſix en dépit de toute la Cour de Paradis. Tu n'as, continue-t-il,

qu'à bien jurer & blaſphémer, & tu gagneras. Griffon profite de l'avis, & effectivement il gagne la robe.

Ces Pièces étoient des eſpèces d'Opéra. Il y avoit des machines & de la muſique. Dans un endroit il eſt dit en proſe : *Ici ſe met Jeſus ſur les épaules de Satan, & par un ſoudain contrepoids ſont guidés tous deux ſur le hault du Pinacle.* Ailleurs, après le Baptême de J. C. : *Adonc parle Dieu le Pere, & eſt à noter que ſa loquence ſe doit prononcer entendiblement, & bien à trait en trois voix ; c'eſt aſſavoir ung hault deſſus, une haultecontre, & une baſſecontre bien accordées ; & en cette armonie ſe doit dire toute la clauſe qui s'enſuit.* Il y a encore d'autres chants, & même des eſpèces d'hymnes en latin. Pour rendre les concerts encore plus Eccléſiaſtiques, il y entroit des orgues.

Un récit aſſez plaiſant que le Seigneur de Baſché fait dans Rabelais, peut encore éclaircir cette matière, ſi elle vaut la peine d'être éclaircie. Maître François Villon, célèbre fripon & Poëte, avoit fait une Paſſion en langage Poictevin ; *reſtoit ſeulement à trouver habillements aptes aux perſonnages. Il pour un vieil Payſan habilier qui jouoit Dieu le Pere, requiſt Frere Eſtienne Tappecoüe, Se-*

cretain des Cordeliers du lieu, lui preſta une Chappe & Eſtolle. Tappecoüe le refuſa; alleguant que par leurs Statuts Provinciaux, eſtoit rigoureuſement deffendu rien bailler ou preſter pour les Joüans. Villon repliquoit que le Statut ſeulement concernoit Farces & Mommeries, & autres Jeux diſſolus . . . Enfin Tappecoüe lui dit peremptoirement qu'ailleurs ſe pourveuſt, rien n'eſperaſt de ſa Sacriſtie. Villon réſolut de ſe venger. Il fut averti que Tappecoüe étoit allé à la quête *ſur la poutre du Couvent;* ainſi nomment-ils une jument non encore faillie. *Adonques* Villon *fiſt la monſtre de ſa Diablerie par la Ville & le marché. La Diablerie*, c'étoit la troupe de ceux qui jouoient les Diables dans la Paſſion. *Ces Diables étoient tous caparaçonnés de peaux de loups, de veaux, & de beliers, parſementés de teſtes de mouton, de cornes de bœufs, & de grand havés de cuiſine, ceints de groſſes courroyes, eſquelles pendoient groſſes cymbales de vaches, & ſonnettes de mulets à bruit horrifique. Tenoient en main aucuns baſtons noirs pleins de fuſées, autres portoient longs tiſons allumés*, &c. *Après les avoir ainſi conduits avec contentement du Peuple, & grande frayeur des petits enfants, il les mena ſur le chemin de Tappecoüe. Par la mort, dirent*

adonc les Diables, il n'a voulu preſter une povre Chappe à Dieu le Pere; faiſons-lui peur. Ils y réuſſirent ſi bien, que la poutre le jetta bas : mais comme il ne put défaire de dedans l'étrier, qui étoit de corde, ſon ſoulier *ſeneſtre*, la poutre le traîna au haut & au loin, & ne reporta de lui au Couvent *que le pied droit & ſon ſoulier entortillé.* Villon ravi diſoit à ſes gens : *Vous joüerez bien, MM. les Diables, vous joüerez bien, je vous affie. Je dépite les Diables de Saulmur, de Monmorillon, de Langés, d'Angiers, &c.* Car il y avoit des *Diableries* par-tout.

Quelques-unes de ces repréſentations pieuſes étoient muettes, & elles ornoient les réjouiſſances & les Fêtes publiques. Quand Henri VI, Roi d'Angleterre, fit ſon entrée à Paris en qualité de Roi de France, *il y avoit* à la porte de S. Denis par où il entra, dit Monſtrelet, *perſonnages ſans parler, de la Nativité de Notre-Dame, de ſon Mariage, & de l'Adoration des trois Rois, des Innocents, & du bon Homme qui ſemoit ſon bled, & furent ces perſonnages très-bien joüés.* On crut qu'il étoit d'une grande magnificence que ce Prince à chaque pas qu'il faiſoit trouvât un myſtère. Encore une coutume tirée de l'Égliſe, & appliquée à des occaſions

profanes; c'eſt qu'aux entrées des Rois, dans les réjouiſſances publiques, on crioit Noël.

Tel étoit alors le génie des Peuples. Il faut des Spectacles & des divertiſſemens à quelque prix que ce ſoit; & la Religion elle-même, toute ſérieuſe qu'elle eſt, eſt obligée à en fournir, quand on n'en peut pas tirer d'ailleurs. Nos pères, peu ſavans dans l'antiquité, ne connoiſſoient guères que l'Hiſtoire de leur Religion; & c'étoit à elle par conſéquent à remplir le Théâtre. Heureuſement nous avons aujourd'hui d'autres ſources où puiſer des Sujets : toutes les Hiſtoires anciennes nous ſont ouvertes; & quand nous voulons du merveilleux, nous avons quantité de Dieux & de Déeſſes qui ne nous ſont rien, & qui ne ſont bons que pour la Scène. Ce n'eſt pas cependant que toutes nos anciennes Comédies Françoiſes fuſſent tirées de l'Ecriture ou de la Vie des Saints. Il y avoit, comme nous l'apprenons de l'Hiſtoire rapportée par Rabelais, des *Farces* & *Mommeries*, pour leſquelles Tappecoüe eût eu raiſon de ne point vouloir prêter de Chappe.

Il nous reſte une de ces Farces, où il y a de fort plaiſantes choſes. C'eſt la Farce

Farce de Pathelin, dont Paſquier a fait un extrait ou plutôt un récit aſſez long & aſſez fidèle. Je ne laiſſerai pas d'en faire auſſi un qui ſera différent du ſien, en ce que je rapporterai plus de morceaux de l'Ouvrage.

Maître Pierre Pathelin, Avocat peu employé, vient d'abord avec Guillemette ſa femme, qui lui reproche qu'il n'a *ne denier ne maille*. Pathelin lui dit que cela n'empêche pas qu'il n'aille à la Foire tout de ce pas, & qu'elle n'a qu'à lui dire de quel drap elle veut pour ſe faire un habit, qu'elle en aura qui ne coutera rien. Il va donc à la Foire, & s'adreſſe à un Drapier à qui il donne le bon jour avec beaucoup de careſſes. Enſuite il lui parle de ſon père.

Il m'eſt avis tout clerement
Que c'eſt-il de vous proprement
Qu'eſtoit un bon Marchand & Saige;
Vous lui reſſemblés de viſage,
Par . . . comme droite peinture,
Si Dieu eût oncq de créature
Mercy, Dieu vray pardon luy face;
A l'ame.

LE DRAPIER.

Amen par ſa grace,

Et de nous quand il lui plaira.

PATHELIN.

Par ma foi, il me déclara
Maintes fois, & bien largement
Le temps qu'on voit préſentement;
Moult de fois m'en eſt ſouvenu;
Car pour lors il eſtoit tenu
Un des bons . . .

Le Drapier, ſur qui les diſcours de Pathelin commencent à opérer, le prie de s'aſſeoir. Il en fait quelque façon, & s'aſſied, & puis revient à la reſſemblance du Drapier avec ſon père.

Ainſi m'aiſt Dieu que des oreilles,
Du nez, de la bouche, des yeux,
Oncque enfans ne reſſembla mieux
A pere. Quel menton fourché!
Vrayement ceſte vous tout poché.
Et qui diroit à votre mere
Que ne fuſſiez fils de votre pere,
Il auroit grand ſoin de tancer.

Enſuite il lui demande des nouvelles de la *bonne Laurence ſa belle-tante*, à qui il reſſemble encore de *corſaige*. Au milieu de cet entretien, il jette par haſard les yeux ſur un drap qui lui plaît. Il n'a que faire de drap, dit-il: mais celui-là

le tente ; & il voit bien que de quatre-vingts écus qu'il avoit mis à part *pour retraire une rente*, il y en aura quelque vingtaine pour le Drapier. Ils conviennent du prix, qui eſt ſix écus d'or : on aulne, on coupe ; mais Pathelin n'a pas ſon argent ſur lui. Il faut que le Marchand le vienne querir, & en même temps goûter le vin de Pathelin, & manger *d'une oüe que ſa femme rôtit.* Le Drapier s'y réſout, quoiqu'avec quelque difficulté, & dit qu'il lui portera donc ſon drap. Mais que Pathelin lui laiſsât prendre cette peine, il n'y a nulle apparence. Il emporte donc le drap lui-même, & retourne triomphant vers Guillemette, à qui il dit ce qu'il faut faire pour ſe moquer du Drapier qui va venir.

Je voudrois copier d'un bout à l'autre les Scènes qui ſuivent, tant elles me paroiſſent comiques & d'un jeu agréable. Cependant je vais tâcher à ne point ſortir des bornes d'un extrait. Le Drapier vient, Guillemette lui ouvre la porte ; & chaque fois qu'il veut parler, elle lui dit de parler bas. Le Drapier y manque toujours, & dit qu'il vient querir ſon argent ; & toujours Guillemette répond : *Parlez bas ; je crois que le pauvre homme dort. Il y a onze ſemaines qu'il eſt au lit*

ſans en ſortir. Comment ? Il eſt venu ce matin prendre du drap chez moi. Et Guillemette répond en colère.

Diable y ait part, aga quel prendre !
Ah ! Sire, que lon le puiſt pendre
Qui ment. Il eſt en tel party
Le pauvre homme, qu'il n'a party
Du lict y a unze ſemaines ;
Nous baillez-vous de vos trudaines
Maintenant ? En eſt-ce raiſon ?
Vous viendrez dans ma maiſon
Par les angoiſſes Dieu ; moi laiſſe . . .

LE DRAPIER.

Dea vous diſiés que je parlaſſe
Si bas. Sainte beneiſte Dame !
Vous criez ? . . .

GUILLEMETTE.

Et à qui l'avez-vous baillé',
(ce drap) ?

LE DRAPIER.

A lui-même.

GUILLEMETTE.

Il eſt bien taillé
D'avoir drap. Hélas ! il ne hobe,
Il n'a nul meſtier d'avoir robe.
Jamais robe ne veſtira
Que de blanc ne ne partira
Dont il eſt, que les pieds devant.

Après tous ces diſcours, on entend le

malade qui appelle Guillemette, & qui extravague.

Voyla une Moine noir qui vole :
Prens-le, baille lui une estole.
Au chat, au chat : comment il monte !

Quand le Drapier va lui demander son argent, Pathelin le prend pour son Apothicaire.

Ah ! Maistre Jean, plus dur que pierre ;
J'ay . . . deux petites crottes
Noires, rondes comme pelottes :
Dois-je prendre un autre clistere ?

LE DRAPIER.

Six aulnes de drap maintenant ;
Dites, est-ce chose avenant,
Par votre foy que je les perde ?

PATHELIN.

Si peussiés éclaircir ma. . . .
Maistre Jean, elle est si dure.

Il est aisé de voir quel jeu de Théâtre il y a à cela. Enfin, le Drapier ne sait où il en est, & commence à douter s'il a donné le drap.

Je sçais bien que je dois avoir
Six aulnes tout en une piéce :
Mais cette femme me dépiéce
De tout point mon entendement,
Il les a eûes vrayement.

Non a dea. Il ne ſe peut joindre;
J'ay veû la mort qui le vient poindre,
Au moins, ou il le contrefait.
Et ſi a, il les print de fait,
Et les mit deſſous ſon eſſelle.
Par Sainte Marie la belle,
Non a . . .
Si a par le Sang Notre-Dame,
Meſchoir puiſt-il de corps & d'ame,
Si je ſçay . . .

Il s'en va, & puis il revient, & trouve Pathelin dans le délire, qui parle toutes ſortes de langues; tantôt Gaſcon, tantôt Normand, tantôt Breton. Enfin, le pauvre Drapier s'en va demandant pardon à Guillemette, d'avoir cru que Pathelin fût venu ce matin là à la Foire.

J'obſerverai, en paſſant, qu'il paroît qu'autrefois on juroit beaucoup, & ſouvent ſans adouciſſement. Les anciennes Comédies ſont pleines de juremens, ainſi qu'on en a pu voir ici quelques échantillons. Un des grands ſecrets de ces Auteurs-là, pour attraper la rime, étoit de jurer par quelque Saint, & ils donnoient la préférence à celui qui rimoit.

Le Drapier retourné chez lui, trouve le Berger qui lui gardoit un troupeau de

moutons, & qui avoit coutume d'en assommer quelques-uns pour les manger; après quoi il disoit qu'ils étoient morts de la clavelée. Il lui avoit fait donner une assignation pour comparoître devant le Juge; & le fripon de Berger vient lui dire avec une fausse naïveté:

Ne sçay quel vestu défroyé,
Qui tenoit un foüet sans corde.

C'est-à-dire un Sergent, parce qu'en ce temps-là les Sergens avoient des manteaux bigarrés, & portoient une verge à la main.

M'a dit : mais je ne me recorde
Point bien au vray que ce peut estre,
Il m'a parlé de vous, mon Maistre;
Je ne sçay quelle ajournerie.
Quant à moy, par Sainte Marie,
Je n'y entens ne gras ne gresle.
Il m'a broüillé de pesle mesle,
De brebis & de relevée.

Le Drapier en colère veut le mener devant le Juge, & le Berger va auparavant prendre conseil de Maître Pierre Pathelin, qui, après avoir entendu le fait, lui dit de ne répondre que *Bé* à toutes les interrogations que le Juge lui fera.

Ils vont au lieu de la Juriſdiction, & là ſe trouve le Drapier qui commence à parler de l'affaire qu'il a contre ſon Berger. Il n'avoit point encore apperçu Pathelin : mais dès qu'il le voit, il eſt étonné ; il dit : Eſt-ce lui ? n'eſt-ce pas lui ? Oui, c'eſt lui qui a pris mon drap. Et le Juge dit :

Sus, revenons à ces moutons :
Qu'en fut-il ?

LE DRAPIER.

Il en print ſix aulnes
De neuf francs.

LE JUGE.

Sommes-nous béjaunes ?
Ou cornards ? ou cuydé vous eſtre ?

Le Drapier revient toujours à ſon drap, & le Juge qui n'y entend rien veut qu'on vienne au fait des moutons.

LE DRAPIER.

Voire,
Monſeigneur : mais le cas me touche.
Toutefois, par ma foy, ma bouche
Meshuy un ſeul mot n'en dira.
Une autre fois il en ira
Ainſi qu'il en pourra aller.
Il me le convient avaller

Sans

Sans maſcher. Or ça diſoye,
A mon propos, comment j'avoye
Baillé ſix aulnes, dois-je dire,
De brebis, je vous en prie, Sire,
Pardonnez-moi. Ce grand Maiſtre,
Mon Berger, quand il devoit eſtre
Aux champs, il me dit que j'aurois
Six écus d'or quand je viendrois.
Dy-je depuis trois ans en ça,
Mon Berger m'enconvenença,
Que loyaument me garderoit
Mes brebis, & ne m'y feroit
Ne dommage, ne vilenie;
Et puis maintenant il me nie
Et drap & argent pleinement.
Ah! Maiſtre Pierre, vrayement
Ce ribaud-cy m'embloit les laines
De mes beſtes, & toutes ſaines
Les faiſoit mourir & périr,
Par les aſſomer & férir
De gros baſtons ſur la cervelle.
Quand mon drap fut ſous eſſelle,
Il ſe mit au chemin grand erre,
Et me dit que j'allaſſe querre
Six écus d'or en ſa maiſon.

LE JUGE.

Il n'y a rime ne raiſon
A tout ce que vous raſardés.
Qu'eſt cecy? Vous entrelardés.

Puis d'un, puis d'autre ; ſomme toutte
Par le ſangbieu je n'y vois goutte.

Quand il veut tirer quelque éclairciſſement du Berger, le Berger ne répond que *Bée*, & Pathelin ne manque pas de dire que le Berger n'eſt qu'un hébété qui ne ſait parler qu'à ſes brebis, & qu'il n'y a pas de raiſon à l'avoir fait ajourner. Le Drapier reparle toujours de ſon drap, & Pathelin répond des brebis. Enfin, le Juge ennuyé, & les croyant tous fous, renvoie le Berger, & ſe lève. Quand Pathelin demeuré ſeul avec le Berger lui demande ſon paiement, il n'en tire que ce même *Bée* qu'il lui avoit appris ; & voilà la fin de la Pièce.

A en juger par le langage, elle doit être à-peu-près du temps de Louis XII ; mais il y a des choſes qui ne paroiſſent pas indignes du ſiècle de Molière, ni de Molière même. Une preuve qu'elle a eu un grand ſuccès, c'eſt qu'elle a donné de nouveaux mots à la langue, & fait des Proverbes. Pathelin, qui n'étoit qu'un nom fait à plaiſir comme Tartuffe, eſt devenu un mot de la langue qui ſignifie *flatteur* & *trompeur*, de la même manière que Tartuffe ſignifie préſentement *un faux Dévot*. Même Pathelin a une famille que Tartuffe n'a pas. Il a produit Pate-

liner & Patelinage. *Revenons à nos moutons*, qui eſt un Proverbe ſi uſité, vient encore de la même ſource. C'eſt ce que dit le Juge au Drapier qui oublie ſes moutons pour parler de ſon drap. Le plus grand honneur qui puiſſe arriver à une Comédie, c'eſt de faire des Proverbes. Il y a tout lieu de croire qu'il s'en forme préſentement pluſieurs, tirés de Comédies de Molière; mais le temps n'y a pas encore mis la dernière main.

Juſqu'ici la Tragédie, &, pour mieux dire, toute la conſtitution du Théâtre dans la Comédie même, avoit été entiérement inconnue. Enfin, ſous le règne de François Ier, les Grecs & les Latins ſortirent, pour ainſi dire, de leurs tombeaux, & revinrent nous donner des leçons. L'ignorance commença à ſe diſſiper, le goût des Belles-Lettres ſe répandit, la face des choſes d'eſprit ſe renouvella, tous les Arts, toutes les Sciences ſe ranimèrent. On trouve ſous François Ier Antoine Foreſtier, Pariſien, qui a écrit des Comédies Françoiſes, & Jacques Bourgeois Auteur de la Comédie des Amours d'Eroſtrate, imprimée en 1545, & dédiée au Roi. Apparemment toutes ces Pièces ſont perdues. Les Amours d'Eroſtrate, à en juger par le

titre, pouvoient être un Ouvrage sérieux ; cependant, selon le compte de Ronsard, la Tragédie, un peu plus lente que les autres Muses, peut-être parce qu'elle est plus importante, ne ressuscita que sous le règne de Henri II.

Alors Jodelle heureusement sonna,
D'une voix humble & d'une voix hardie,
La Comédie avec la Tragédie,
Et d'un ton double, ore bas, ore haut,
Remplit premier le François eschaffaut ;

Dit ce fameux Poëte. Il ne compte pour rien les Comédies faites avant Jodelle, apparemment parce qu'elles étoient sans art, & sans aucune imitation des Anciens.

Cependant, à ce que dit Pasquier, *Jodelle n'avoit pas mis l'œil aux bons Livres ; mais en lui y avoit un naturel esmerveillable. Et ceux qui de ce temps-là jugeoient des coups, disoient que Ronsard étoit le premier des Poëtes, mais que Jodelle en étoit le démon.* S'il n'étoit pas savant, son siècle l'étoit ; & les ignorans même d'un siècle savant se sentent un peu de la science de leur siècle. Il part des gens habiles, pourvu qu'ils soient en assez grand nombre, une certaine lumière qui éclaire tout ce qui est autour d'eux, & dont on apperçoit quelques rayons réfléchis sur tous les

autres. Le bon goût qu'ils prennent par choix, s'établit chez les autres par mode, & les vrais principes paſſent de ceux qui les ont découverts, à ceux qui ne peuvent tout au plus que les entendre.

La première de toutes les Tragédies Françoiſes, eſt la Cléopatre de Jodelle. Elle eſt d'une ſimplicité fort convenable à ſon ancienneté. Point d'action, point de jeu, grands & mauvais diſcours partout. Il y a toujours ſur le Théâtre un Chœur à l'antique, qui finit tous les Actes, & s'acquitte bien du devoir d'être moral & embrouillé : mais pour donner une idée plus juſte de cette Pièce, en voici un plan, Scène par Scène, aſſez exact & aſſez court. Il y a un Prologue adreſſé à Henri II.

Acte Ier, Scène Ire. L'ombre d'Antoine plaint ſes malheurs, & annonce que Cléopatre mourra bientôt. Scène II. Cléopatre dit à Iras & à Charmion, ſes Confidentes, qu'elle a vu Antoine en ſonge. Elle ne doute pas qu'Octavien ne la deſtine au triomphe, & elle veut abſolument éviter ce déshonneur. Enſuite le Chœur a un beau ſujet de moraliſer ſur l'inconſtance de la fortune.

Acte II. Octavien, Agrippe, Proculée. Longue Hiſtoire & peu néceſſaire

de toutes les guerres passées. Résolution de faire vivre Cléopatre pour la mener à Rome, & puis le Chœur moral.

Acte III. Octavien, Cléopatre, Seleuque. Lamentation de Cléopatre à Octavien, qui répond à toutes ses mauvaises excuses. Enfin Cléopatre, pour mieux le toucher, lui livre son trésor. Seleuque, sujet de la Reine, dit qu'elle ne livre pas tout. Sur cela elle lui saute aux cheveux devant César, les lui arrache, & lui donne cent coups de pied.

CLÉOPATRE.

A faux meurdrier ! à faux traistre ! arraché
Sera le poil de ta teste cruelle.
Que plust aux Dieux que le fust ta cervelle !
Tien, traistre, tien.

SELEUQUE.

O Dieux !

CLÉOPATRE.

Cas détestable !
Un serf ! un serf !

OCTAVIEN.

Mais chose émerveillable
D'un cœur terrible !

CLÉOPATRE.

Et quoy m'accuses-tu ?
Me croyois-tu veuve de ma vertu,

Comme d'Antoine ? Ah traître !

SELEUQUE.

Retiens la,

Puissant César, retiens-la doncq.

CLÉOPATRE.

Voylà

Tous mes bienfaits. Hon ! le deuil qui m'efforce
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que je pourrois, ce me semble, froisser
Du poing tes os, & tes flancs crevasser
A coup de pied.

OCTAVIEN.

O quel grinsant courage !
Mais rien n'est plus furieux que la rage
D'un cœur de femme, &c.

J'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de voir par cet échantillon, de quelle noblesse étoit alors la Tragédie.

Acte IV. Cléopatre, Iras, Charmion. Résolution de ces trois femmes de mourir ensemble.

Acte V. Proculée, le Chœur. Proculée conte au Chœur la mort de Cléopatre.

Cette prétendue Tragédie fut jouée à Paris devant Henri II à l'Hôtel de Rheims, & ensuite au Collége de Boncours, *dont toutes les fenêtres étoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur*, à ce que rapporte Pasquier, qui

vit lui-même cette représentation, & se trouva dans la même chambre que le grand *Adrianus Turnebus*. Il remarque que *les entre-parleurs étoient tous hommes de nom, & que Remy Belleau & Jean de la Peruse jouerent les principaux rolets, tant étoit lors en réputation Jodelle envers eux.* Ici je prie que l'on ne songe point aux Poëtes d'aujourd'hui; car si l'on va penser à eux, j'avoue que l'on ne croira jamais que d'assez bons Auteurs, tels que Belleau & la Peruse, aient bien voulu servir à représenter l'Ouvrage d'un autre, & le faire valoir aux yeux du Roi & de tout Paris. Quelle fable par rapport à nos mœurs! Si la Tragédie étoit alors bien simple, les Poëtes l'étoient bien aussi.

A l'occasion de la Cléopatre de Jodelle, il arriva une chose très-singulière. Cette Pièce eut un applaudissement prodigieux; & ces Poëtes grossiers, qui louoient les Ouvrages d'autrui, voulurent féliciter Jodelle avec éclat & avec cérémonie: & voici la relation de ce qu'ils firent, tirée de Jean-Antoine de Baïf, qui l'adressoit au Seigneur de Sade, Sieur de Maan.

Quand Jodelle bouillant en la fleur de son âge,
Donnoit un grand espoir d'un tout divin courage,

Après avoir fait voir marchant sur l'échaffaut,
La Royne Cléopatre enfler un stile haut;
Nous jeunesse d'alors désirant faire croistre
Cet esprit que voyions si gaillard apparoistre,
O Sade! en imitant les vieux Grecs qui donnoient
Aux Tragiques un bouc dont ils les guerdonnoient,
Nous cherchasmes un bouc; & sans encourir vice,
D'idolastres damnés, sans faire sacrifice,
Ainsi que des pervers, scandaleux, envieux,
Ont mis sus contre nous pour nous rendre opieux,
Nous menasmes le bouc à la barbe dorée,
Le bouc aux cors dorés, la beste enlierrée,
En salle où le Poëte aussi enlierré,
Portant son jeune front de lierre entouré,
Attendoit la brigade; & lui menant la beste,
Peste meste courans en solemnelle feste,
Moy récitant ces Vers, lui en fismes présent, &c.

Voilà peut-être le plus bizarre dessin de Fêtes que des Poëtes même aient pu imaginer. Vous voyez par la petite apologie que Baïf glisse dans sa narration, que l'on prétendit alors que le bouc avoit été sacrifié à la manière des Payens, & ce bruit-là couroit encore du temps de Théophile; car dans une Requête qu'il adresse au Roi Louis XIII pour se justifier de tous les désordres qu'on lui imputoit, il dit enfin qu'il est Poëte, & qu'en cette qualité il faut lui passer quelque chose.

Autrefois on a pardonné
Ce Carnaval desordonné
De quelques-uns de nos Poëtes,
Qui se trouverent convaincus
D'avoir sacrifié des bestes
Devant l'Idole de Bacchus.

L'action auroit été si énorme, qu'à peine est-elle croyable ; cependant je ne voudrois pas trop répondre de ceux qui ont mené *le bouc enlierré au Poëte aussi enlierré*. La nouveauté du Grec, les beautés que l'on y avoit découvertes, & plus que tout cela la gloire de l'entendre, avoient tellement enivré tous les Savans, qu'ils étoient devenus tous Grecs. Ils faisoient semblant de parler François dans leurs Ouvrages ; mais effectivement ils parloient Grec : on ornoit, on égayoit la Poësie de tout ce qu'il y avoit de plus sauvage & de plus ténébreux dans les Fables de l'Antiquité. Il y a un endroit dans Ronsard qui est assez remarquable. Il regrette la mort d'un jeune homme de mérite ; & après avoir quelque temps parlé François à regret, enfin il ne peut plus se contenir ; il lâche le Grec tout pur, & s'écrie en un Vers :

Ocymore, dyspotme, Oligrochronien.

C'eſt-à dire, *qui a eu une deſtinée courte, prompte, malheureuſe, & qui a peu vécu.*

Ce tranſport, cet enthouſiaſme eſt tout-à-fait plaiſant. Il paroît par beaucoup d'exemples que le Grec a une vertu particulière d'entéter.

La pompe du bouc de Jodelle fut accompagnée de Vers; & en cette occaſion, où toute la Fête regardoit Bacchus le Dieu du Théâtre, pouvoit-on faire d'autres ſortes de Vers que des dithyrambes? Il n'y avoit pas d'apparence; cela auroit été contre toutes les règles. La plupart des Poëtes du temps firent donc des dithyrambes. Je rapporterai quelques morceaux de celui de Baïf, parce qu'il eſt aſſez curieux, & tout-à-fait à la Grecque.

Au Dieu Bacchus ſacrons cette Feſte,
Bachique brigade,
Qu'en gaye gambade
Le liere on ſecoue,
Qui nous ceint la teſte.
Qu'on joue,
Qu'on trépigne,
Qu'on faſſe maint tour
Alentour
Du bouc qui nous guigne,
Se voyant environné,
De noſtre eſſain couronné

Du liere ami des vineuſes carolles ;
Yach, evoë, iach, ia, ha, &c.

Cet *Yach, evoë, iach* . . . eſt le refrain de tous les Couplets.

C'eſt ce dous Dieu qui nous pouſſe,
Eſprits de ſa fureur douce,
A reſſuſciter le joyeux myſtere
De ſes gayes Orgies,
Par l'ignorance abolies . . .
O Pere Evien !
Bacche dithyrambe,
Qui retiré de la ſouffreuſe flambe,
Dedans l'Antre Nyſien,
Aux Nyſides tes nourrices,
Par ton deux fois pere,
Meurdrier de ta mere,
Fut baillé jadis à nourrir . . .
Dieu briſe ſoucy !
O Nictelien !
O Semelien !
Demon aime-dance . . .

Quel jargon ! Et à quel point l'amour du Grec peut faire extravaguer les Auteurs ! Cependant il faut rendre juſtice à Baïf : ce jargon, ces mots forgés, ce galimathias ; tout cela, ſelon l'idée des Anciens, eſt fort dithyrambique, & c'eſt dommage que cette Pièce ſoit en François.

On aura sans doute remarqué *les gayes Orgies par l'ignorance abolies*. Baïf y avoit donc regret ? Est-il difficile de donner une bonne interprétation à cette *ignorance* qui a aboli *les gayes Orgies* ? Je crains bien que le bouc n'ait été sacrifié. A ce compte il se fit en assez peu de temps un étrange changement. On étoit Chrétien jusqu'à mettre mal à-propos la Religion de toutes les parties ; & voici qu'il se répand tout-à-coup un esprit qui semble devoir renouveller le Paganisme. D'un côté, les Comédiens de la Passion ; de l'autre, le bouc & les dithyrambes : cela ne se ressemble guères ; cependant il y a peu d'années entre deux.

Jodelle a fait encore Didon, Tragédie. Même constitution que Cléopatre, & peut-être encore plus simple. Discours immenses, nulle action. Il a fait aussi deux Comédies, Eugène & la Rencontre. Je vais donner le plan d'Eugène, afin que l'on ait une idée de la Comédie de ce temps-là, & principalement des mœurs que l'on mettoit sur le Théâtre.

Eugène est un Abbé heureux & content, qui a marié à un sot, nommé Guillaume, une certaine Alix qu'il a fait passer pour sa cousine. Alix avoit appartenu auparavant à Florimond, homme

de guerre, qui l'avoit prise pour se consoler des rigueurs d'Hélene, sœur de l'Abbé; & l'Abbé ne savoit rien de ce qui s'étoit passé entre Florimond & Alix. Le petit ménage d'Alix & de Guillaume, ou plutôt celui d'Alix & de l'Abbé, étoit fort tranquille, lorsque Florimond revient de la guerre. Il trouve qu'on lui a enlevé Alix, qu'Eugène l'a mariée à Guillaume. Il jette feu & flamme, donne cent coups à Alix, fait emporter de chez elle tous les meubles qu'il lui avoit donnés, & proteste bien que M. l'Abbé verra à qui il a affaire. Matthieu, un créancier de Guillaume, sachant que l'on enlève les meubles de chez lui, vient demander qu'on le paye; nouveau surcroît de mal. Enfin Eugène, fort effrayé des menaces du Capinaine, imagine avec Messire Jean, son Chapelain & son Confident, un moyen de remédier à tout. C'est qu'Helène sa sœur, qui a été aimée de Florimond,

... Le reçoive en sa grace,
En jouissant elle le fasse.
Son honneur ne sera foulé,
Quand l'affaire sera celé,
Entre quatre ou cinq seulement;
Et quand son honneur mesmement

Pourroit recevoir quelque tache,
Ne faut il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel je fuis?...

La choſe propoſée à Hélène, elle y conſent.

Et quand malheur m'en aviendra,
(*dit elle*)
Et que tout le monde entendra,
Que par deux hommes, voire deux
Que chacun eſtime de ceux
Qui ſont desja ſaints en la terre,
Contre ma renommée j'erre;
On me tiendra pour excuſée,
Comme ayant eté abuſée,
Ainſi que femme y eſt ſujette;
Et puis l'on dira, la pauvrette
N'oſoit pas ſon frere eſconduire...

Auſſi-bien, reprend-elle enſuite,

Si Florimond ne m'eût laiſſée,
Et qu'il n'eût Alix pourchaſſée,
La courſe du temps eût gagné,
Sur ce mien courage indigné.

Eugène & Meſſire Jean lui diſent que peut-être Florimond l'épouſera, qu'ils tâcheront de l'y amener; & elle leur répond:

Mais à quoy ſervent tant de coups,
Pour gagner ce qui eſt à vous!

Faut-il que gayement je vous die?
Je ſuis en meſme maladie;
Il n'y a rien qui plus me plaiſe,
Ore je me ſens à mon aiſe.

EUGENE.

O Amour! que tu m'as aidé!
Aveugle, tu m'as bien guidé.
D'aiſe extreſme mon cœur treſaut.

MESSIRE JEAN.

Parbieu, j'en vois faire ce ſaut.

Reſte à Eugène à ſatisfaire Matthieu, créancier de Guillaume. Il lui vend une Cure pour un de ſes enfans, & une partie du prix eſt la dette de Guillaume. Pendant que Matthieu va querir le reſte de l'argent, Eugène dit à Guillaume: Te voilà quitte; Florimond te rapportera tes meubles, & ne te fera plus de bruit: tu me dois tout cela.

Il faut maintenant qu'entre nous
Tout mon penſer je te décele:
J'aime ta femme, & avec elle
Je me couche le plus ſouvent.
Or je veux que doreſnavant
J'y puiſſe ſans ſoucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empeſcher:
Monſieur, je ne ſuis point jaloux,
Et principalement de vous:

Je

Je meure si j'y nuis en rien.

EUGENE.

Va, va, tu es homme de bien.

Après cela ils sont tous contens : & s'en vont chez l'Abbé, où se font les noces d'Hélène, sans autre cérémonie qu'un souper que son frère donne à toute la compagnie.

Voilà assurément d'étranges mœurs. Il ne paroît pas cependant que personne en ait été scandalisé. Le siècle d'Henri II n'étoit pas délicat sur cette matière ; il faisoit profession de tout le libertinage que d'autres siècles dissimulent, & joignoit au mépris de la vertu celui des bienséances. Il est seulement étonnant que les Ecclésiastiques n'aient pas crié. Comment s'accommodoient-ils de la peinture qu'on faisoit d'eux dans Eugène ? Il falloit qu'ils fussent bien appliqués à jouir, lorsqu'ils mépriſoient les bruits jusqu'à ce point-là.

Il me semble qu'Eugène vaut beaucoup mieux en son espèce que Cléopatre & Didon. Il y a beaucoup plus d'action & de mouvement ; le Dialogue en est mieux entendu, il s'y trouve des choses très-plaisantes & très-naturelles.

Pourquoi Jodelle a-t-il mieux réussi

dans le Comique que dans le Tragique ? Cela pourroit venir de ce qu'il eſt le premier qui ait fait des Tragédies, & non pas le premier qui ait fait des Comédies. Il eſt de l'ordre que les commencemens en toute matière ſoient foibles & imparfaits. De plus, le talent d'imiter, qui nous eſt naturel, nous porte plutôt à la Comédie qui roule ſur des choſes de notre connoiſſance, qu'à la Tragédie qui prend des ſujets plus éloignés de l'uſage commun; & en effet, en Grèce auſſi-bien qu'en France, la Comédie eſt l'aînée de la Tragédie. Peut-être n'eſt-il pas extrêmement difficile d'attraper quelques Scènes comiques aſſez plaiſantes; mille petits événemens de la vie en font naître tous les jours devant nos yeux, qui peuvent nous ſervir de modèle; & il eſt certain qu'ils ne font pas naître ſi aiſément des Scènes propres à la Tragédie.

Eſtienne Jodelle n'a fait de Pièces de Théâtre que les quatre dont nous avons parlé. On a de lui beaucoup d'autres ſortes de Poëſies; & dans quelques-unes il a eu l'audace de joûter avec Ronſard, en traitant les mêmes Sujets. Un jour Paſquier diſoit à Jodelle (car ainſi vouloit-il être chatouillé), *que ſi un Ronſard*

avoit le dessus d'un Jodelle le matin, l'après-dîné Jodelle l'emporteroit sur Ronsard. Cependant le même Pasquier, dans un temps où il n'étoit plus question de chatouiller Jodelle, parce qu'il étoit mort, a dit sur lui : *Je me doute qu'il ne demeurera que la mémoire de son nom en l'air comme de ses Poëfies.* Il paroît assez par l'événement, que Pasquier avoit le goût bon, & prophétisoit bien.

Jean-Antoine de Baïf fit aussi une Comédie appellée *le Brave*, ou *Taille-bras*, qui n'est autre chose que le *Miles gloriosus* de Plaute. Elle fut jouée à l'Hôtel-de-Guise l'an 1567 en présence de Charles IX & de Catherine de Médicis. Il y avoit entre les Actes des chants, dont il n'y a que le premier qui s'adresse au Roi, & qui soit à sa louange; le second est pour la Reine-Mère; le troisième pour Monsieur, qui fut depuis Henri II; le quatrième pour M. le Duc, c'est-à-dire le Duc d'Alençon; & le cinquième pour Madame, c'est-à-dire Marguerite de Valois, qui épousa Henri IV.

Jean de la Peruse travailla aussi pour le Théâtre. Il fit Médée, qui, au sentiment de Pasquier, *n'étoit point trop décousue, & toutes fois par malheur, elle ne fut accompagnée de la faveur qu'elle méri-*

toit. Ce ſeroit une recherche également pénible & inutile de déterrer d'autres Auteurs plus obſcurs; mais il y en a deux que je ne puis m'empêcher de nommer pour la ſingularité des ſujets qu'ils ont traités. Henri de Baran fit *une Comédie du Pécheur juſtifié par la Foi*, imprimée en 1561; & François de Chantelouve, Chevalier de l'Ordre de S. Jean de Jéruſalem, imprima à Paris en 1575 la *Tragédie de feu Caſpard de Coligny, jadis Amiral de France, contenant ce qui advint le 24e jour d'Août 1572, avec les noms des Perſonnages.* Ces deux Pièces paroiſſent être de deux bons Calviniſtes; & il falloit un grand zèle pour accommoder au Théâtre la S. Barthelemi, &, qui pis eſt, la prétendue juſtification du Pécheur par la Foi.

Sous Henri III, parut Robert Garnier, Manceau, Lieutenant-Général Criminel au Siége Préſidial & Sénéchauſſée du Maine, & enſuite Conſeiller au Grand-Conſeil. Dès ſa ſeconde Pièce, il diſputa le pas à Jodelle, père de la Tragédie Françoiſe; & Ronſard, qui par ſa grande réputation ſe trouvoit en état de diſtribuer la gloire aux autres Auteurs, ſe fit Juge de ce différend, & prononça par ce Sonnet:

Le vieil Cothurne d'Euripide
Eſt en procès contre Garnier;
Et Jodelle, qui le premier
Se vante d'être le guide.

Il faut que le procès on vuide,
Et qu'on adjuge le laurier
A qui mieux d'un docte goſier
A beu de l'onde Aganippide.

S'il faut eſpelucher de près
Le vieil artifice des Grecs,
Les vertus d'un œuvre, & les vices,

Le ſujet & le parler haut,
Et les mots bien choiſis, il faut
Que Garnier paye les eſpices.

En ce temps-ci, on pourroit croire par les termes de cet Arrêt, que Garnier a perdu : c'eſt tout le contraire ; celui qui gagnoit ſon procès payoit les épices, c'eſt-à-dire, dans la langue de ce temps-là, des confitures & des dragées ; léger préſent, que ſa médiocrité faiſoit accepter par les Juges, & qui n'étoit qu'un effet volontaire de la joie d'un Plaideur qui avoit gagné.

Mais l'avantage que Ronſard donne à Garnier n'eſt rien. Garnier l'emporte ſur Jodelle : & qu'eſt-ce que Jodelle en comparaiſon d'Eſchyle, de Sophocle & d'Eu-

ripide, sur lesquels le même Garnier l'emporte au jugement de quelques autres beaux-Esprits ? Ils n'entendoient donc pas le Grec, diront aussi tôt nos Savans. Ils ne l'entendoient pas. Qu'on en juge par leurs noms ; Jean Daurai & Robert Etienne. Quels noms en fait de Grec ! Robert Etienne sur-tout. Voici comme il parle dans un Sonnet qui n'est qu'une traduction d'un petit Ouvrage latin de Daurat.

La Grece eut trois Auteurs de la Muse tragique,
France plus que ces trois estime un seul Garnier ;
Eschyle entre les Grecs commença le premier
A se faire admirer par son langage antique.

Sophocle vint après plus plein d'art poëtique,
Ni trop vieil, ni trop jeune au tragique mestier ;
Euripide à ces deux succédant le dernier,
Remplit de son renom toute la Scène Attique.

C'est lui dont les Ecrits sont si comblés de miel,
Qu'il semble, en les lisant, que les filles du Ciel
Ayent versé leurs dons sur sa lèvre sucrée.

Mais Garnier, l'ornement du Théâtre François,
Bien qu'il vienne après eux, les surpasse tous trois,
Et seul mérite avoir la branche aux trois sacrée.

Il est vrai que ces sortes d'éloges étoient faits par les amis de l'Auteur, & destinés à orner le frontispice de ses Ouvrages :

mais quelle amitié arracheroit aujourd'hui de ceux qui se croyent habiles en Grec, un éloge qui intéressât les Grecs, un éloge où il entrât des blasphèmes?

Cependant, il faut dire la vérité; ce Garnier, que ses amis mettoient au-dessus d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, étoit très-imparfait. Il avoit, comme Ronsard l'a fort bien décidé, plus de noblesse, d'élévation, de force que Jodelle; mais la constitution de ses Pièces n'est pas meilleure. Elles sont toutes aussi dénuées d'action, aussi languissantes, aussi simples, & conduites avec aussi peu d'art. Il n'en a fait que huit. Porcie, Cornélie, Marc-Antoine, Hippolyte, la Troade, Antigone, les Juives, Bradamante.

La Tragédie des Juives est une de celles que j'aimerois le mieux. Elle a assez de choses nobles, & quelquefois même touchantes. Il est vrai que dans cet Ouvrage Garnier a été fort aidé par l'Ecriture-Sainte, dont il a emprunté la plupart de ses idées, & dont il a mis des morceaux en œuvre assez heureusement. Ce n'est pas que Garnier eût beaucoup d'art, mais c'est que l'Ecriture-Sainte a naturellement un sublime qui fait toujours un grand effet. J'ai remarqué qu'il dit à la fin de sa Préface de Bradamante: *Parce*

qu'il n'y a point de Chœurs comme aux Tragédies précédentes pour la distinction des Actes, celui qui voudroit faire représenter cette Bradamante sera, s'il lui plaît, averti d'user d'entre-mêts, & les interposer entre les Actes, pour ne les confondre, & ne mettre en continuation de propos ce qui requiert quelque distance du temps. Il falloit que l'on crût alors les Chœurs bien indispensables, & que l'on fût bien éloigné de s'aviser de l'expédient des violons.

A Garnier succéda Alexandre Hardy, Parisien, l'Auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le Théâtre. Je dis en France, car il n'a fait que six cents Pièces, & les Espagnols le terrasseroient par les deux mille de Lopez de Vega. Dès qu'on lit Hardy, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les Vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la disposition de ses Pièces non plus. Tous sujets lui sont bons. La mort d'Achille & celle d'une Bourgeoise que son mari surprend en flagrant délit, tout cela est également Tragédie chez Hardy. Nul scrupule sur les mœurs ni sur les bienséances. Tantôt on trouve une Courtisanne au lit, qui par ses discours soutient assez bien son caractère. Tantôt l'Héroïne de la Pièce est violée. Tantôt une femme mariée

mariée donne des rendez-vous à ſon galant. Les premières careſſes ſe font ſur le Théâtre, & de ce qui ſe paſſe entre les deux Amans, on n'en fait perdre aux Spectateurs que le moins qu'il ſe peut.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici pour ſa ſingularité la fin d'Elmire, Tragi-Comédie. Le ſujet eſt tiré des Méditations hiſtoriques de Camerarius, & eſt aſſurément faux. Pendant les Croiſades, le Comte de Gleichen, Seigneur Allemand, priſonnier de guerre du Sultan d'Egypte, eſt délivré par Elmire, fille du Sultan, à condition qu'il l'épouſera. Il étoit déja marié, & avoit laiſſé ſa femme en Allemagne : mais dès qu'il eſt libre, il va à Rome, où il obtient diſpenſe du Pape pour épouſer encore Elmire. Sans doute cette Hiſtoire a été imaginée par les Luthériens, pour ſervir de réponſe aux deux femmes du Landgrave de Heſſe : mais il n'importe, Hardy a trouvé *ce ſujet autant véritable que mémorable ;* & le beau, c'eſt la fin. Comme on prévoit l'embarras que vont cauſer deux femmes à leur mari, le Comte de Gleichen dit qu'outre la diſpenſe, il a une ſeconde Bulle du Pape qui règle tout. Voici les termes dont il ſe ſert.

L'Eglise qui leur a mes faveurs départies,
Donne un dernier Arrêt entre les deux Parties;
Et la discrétion, remarquable au discours,
Met ce procès vuidé au nombre des plus courts.
Chacune également possédera mon ame;
Et pour ce qui regarde une amoureuse flamme;
Leur ordre alternatif règle ce différend;
Sentence que mon cœur définitive rend.

Les deux épouses se soumettent avec joie à cet Arrêt, sur-tout l'ancienne, qui n'en espéroit pas tant; & c'est-là le dénouement de la Pièce, dont assurément le nœud étoit aussi embarrassant que l'on en ait vu.

Les personnages de Hardy se baisent volontiers sur le Théâtre; & pourvu que deux Amans ne soient point brouillés, vous le voyez sauter au col l'un de l'autre.

A la fin du Triomphe d'amour, Céphée & Clytie d'un côté, Athys & Ægine de l'autre étant d'accord, Céphée dit à Clytie :

Or sus, premiers recevons le salaire;
Premiers en maux primons-les d'un baiser,
Auquel ne peut plus aucun s'opposer.

A quoi Clytie répond avec la meilleure volonté du monde :

Non d'un baiser, mon ame, mais de mille;
Qui l'un sur l'autre arrivent à la file.

O doux baiſers, & toy plus douce nuit,
Que ta clarté, ja desjà ne nous luit!

Athys & Ægine en ſont autant de leur côté, juſqu'à ce qu'enfin un vieux Berger leur dit à tous :

Pour un moment modérez cette braiſe,
Vous baiſerez chez moi plus à votre aiſe.

Dans une autre Pièce, où deux Amans, après s'être long-temps cherchés, ſe trouvent en préſence d'un Hermite, & ſe baiſent autant que les règles du Théâtre le demandoient en ce temps-là, n'eſt-il pas plaiſant de faire dire au bon Hermite :

Paſmé d'affection, l'un & l'autre ſe rend
Joye qui, dans mon ame, exceſſive s'épand,
Preſque juſqu'à plorer. O Seigneur! que ta grâce
Opere merveilleuſe en cette terre baſſe!

Au milieu de ces amours, qui ſe traitent ſi librement, il y a lieu d'être étonné de voir que les Amans de Hardy appellent très-ſouvent leurs Maîtreſſes, *ma Sainte*. Ils ſe ſervent de cette expreſſion, comme ils feroient de *mon ame*, *ma vie*. C'eſt une de leurs plus agréables mignardiſes. Vouloient-ils marquer par-là une eſpèce de culte ? il n'y a que les idées du culte Payen qui ſoient galantes;

Le vrai eſt trop ſérieux. On peut appeller ſa Maîtreſſe, *ma Déeſſe*, parce qu'il n'y a point de Déeſſe; & on ne peut l'appeller *ma Sainte*, parce qu'il y a des Saintes.

Les bienſéances étant auſſi mépriſées dans les Ouvrages de Hardy qu'on vient de voir qu'elles le ſont, on peut juger que le reſte ne va pas trop bien. Ses Pièces ne ſont pas de cette ennuyeuſe & inſupportable ſimplicité de la plupart de celles qui avoient été faites avant lui; mais elles n'en ont pas pour cela plus d'art. Il y a plus de mouvement, parce que les ſujets en fourniſſent davantage; mais ordinairement le Poëte n'y met pas plus du ſien.

Les Chœurs commençoient à ſe paſſer. Il y a pluſieurs Tragédies de Hardy qui n'en ont point. Celles qui en ont ne les ont pas réguliérement placés à la fin des Actes; ils entrent où ils peuvent, & deviennent ſouvent des perſonnages de la Pièce. Dans Coriolan il y a une Scène du Sénat & du Peuple Romain, qui font chacun un Chœur; & dans cet endroit il n'y a nulle apparence qu'ils chantent. Je ne ſais pas trop bien comment cela s'exécutoit, à moins que l'on n'eût recours au Coriphée des Anciens.

Hardy suivoit une troupe errante de Comédiens qu'il fournissoit de Pièces. Quand il leur en falloit une nouvelle, elle étoit prête au bout de huit jours, & le fertile Hardy suffisoit à tous les besoins de son Théâtre. Si quelqu'un s'étonne de cette abondance & de cette facilité, je le renvoie à un Auteur Dramatique, nommé Magnon, qui dans la Préface de Jeanne de Naples, Tragédie de sa façon imprimée en 1656, dit que ces Pièces lui *coûtent presque moins de peine à les faire, que l'on n'en prendra à les lire; & pour te le faire voir*, dit-il au Lecteur, *je veux bien t'avertir, dans un temps où l'on croit être épuisé dans la façon d'un Sonnet, que je projette un travail de deux cents mille Vers & d'autant de prose à proportion . . . Mon entreprise est de te produire en dix Volumes, chacun de vingt mille Vers, une science universelle, mais si bien conçue & si bien expliquée, que les Bibliothèques ne te serviront plus que d'un ornement inutile.*

Hardy commençoit à être vieux, & bientôt sa mort auroit fait une grande brèche au Théâtre, lorsqu'un petit événement arrivé dans une maison bourgeoise d'une Ville de Province, lui donna un illustre successeur. Un jeune homme mène un de ses amis chez une fille dont

il étoit amoureux ; le nouveau venu s'établit chez la Demoiſelle ſur les ruines de ſon introducteur : le plaiſir que lui fait cette aventure le rend Poëte ; il en fait une Comédie ; & voilà le grand Corneille.

Cependant de tous ceux qui ont travaillé après Hardy, M. Corneille n'eſt pas à la rigueur le plus ancien. Mairet, dans ſa Préface du Duc d'Oſſone imprimée en 36, dit : *J'ai commencé de ſi bonne heure à faire parler de moi, qu'à ma vingt ſixième année, je me trouve le plus ancien de tous nos Poëtes Dramatiques. Je compoſai ma Chriſtide à 16 ans, au ſortir de ma Philoſophie ; Sylvie, à 17 ... Si mes premiers Ouvrages ne furent guères bons, au moins on ne peut nier qu'ils n'aient été l'heureuſe ſemence de beaucoup d'autres meilleurs, produits par les fécondes plumes de MM. de Rotrou, Scudery, Corneille & du Ryer, que je nomme ici ſuivant l'ordre du temps qu'ils ont commencé d'écrire après moi.*

La chronologie des Pièces de Théâtre eſt aſſez difficile à établir, parce qu'en ces temps-là on ne les imprimoit que pluſieurs années après qu'on les avoit jouées ; & d'ailleurs on n'eſt jamais bien ſûr d'avoir la première édition. Après

cela, débrouille qui voudra la chronologie des Rois Assyriens, ou les Dynasties d'Egypte.

Il n'y a tout au plus qu'une ou deux Pièces de Mairet ou de Rotrou, qui aient pu précéder la première de M. Corneille; & ces Pièces-là étoient dans le goût de Hardy, qui régnoit alors sur le Théâtre. On en peut juger par la Sylvie, seconde Pièce de Mairet, fameuse encore aujourd'hui, ne fut-ce que par le Dialogue de Philène & de Sylvie, tant récité par nos pères & nos mères à la bavette. Ainsi c'est à M. Corneille que commence le changement arrivé au Théâtre, & je n'en écrirai plus l'Histoire que par rapport à la Vie de M. Corneille, qui va être mon principal objet.

VIE
DE
M. CORNEILLE.

PIERRE CORNEILLE naquit à Rouen en 1606 de Pierre Corneille, Avocat du Roi à la Table de Marbre, & de Marthe le Pesant, dont la famille subsiste encore avec éclat dans les grandes Charges. Il fit ses études aux Jésuites de Rouen, & il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour la Société. Il se mit d'abord au Barreau, sans goût & sans succès : mais comme il avoit pour le Théâtre un génie prodigieux, ce génie, jusques-là caché, éclata bientôt ; & cette légère occasion que nous avons rapportée, fut suffisante pour développer des talens inconnus à lui-même jusqu'à ce moment, ou toujours retenus dans une espèce de contrainte.

Sa première Pièce fut donc Mélite. La Demoiselle qui en avoit fait naître le sujet, porta long-temps dans Rouen le nom de Mélite, nom glorieux pour

elle, & qui l'aſſocioit à toutes les louanges que reçut ſon Amant.

Mélite fut jouée en 1625 avec un grand ſuccès. On la trouva d'un caractère nouveau; on y découvrit un eſprit original : on conçut que la Comédie alloit ſe perfectionner; & ſur la confiance que l'on eut au nouvel Auteur qui paroiſſoit, il ſe forma une nouvelle Troupe de Comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne ſurprenne. La plupart des gens trouvent les ſix ou ſept premières Pièces de M. Corneille ſi indignes de lui, qu'ils les voudroient retrancher de ſon Recueil, & les faire oublier à jamais. Il eſt certain que ces Pièces ne ſont pas belles; mais outre qu'elles ſervent à l'Hiſtoire du Théâtre, elles ſervent beaucoup auſſi à la gloire de M. Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'Ouvrage & le mérite de l'Auteur. Tel Ouvrage qui eſt fort médiocre n'a pu partir que d'un génie ſublime; & tel autre Ouvrage qui eſt aſſez beau, a pu partir d'un génie aſſez médiocre. Chaque ſiècle a un degré de lumière qui lui eſt propre, & eſt monté, pour ainſi dire, à un certain ton d'eſprit. Les eſprits médiocres demeurent

au-dessous du degré de lumière où est leur siècle : les bons esprits y atteignent ; les excellens le passent, si on le peut passer. Un homme né avec des talens est naturellement porté par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé ; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusques-là : mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne ; il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur au secours dont il s'est servi. Ainsi deux Auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses Ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été plus haut que l'autre : mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force ; c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux Auteurs dont les Ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, & l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un Ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même ; mais pour juger du mérite de l'Auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières Pièces de M. Cor-

neille, comme nous avons déja dit, ne ſont pas belles; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. Mélite eſt divine, ſi vous la liſez après les Pièces de Hardy. Le Théâtre y eſt ſans comparaiſon mieux entendu, le Dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les Scènes plus agréables; ſur-tout (& c'eſt ce que Hardy n'avoit jamais attrapé) il y règne un air aſſez noble, & la converſation des honnêtes gens n'y eſt pas mal repréſentée. Juſques-là on n'avoit guères connu que le Comique le plus bas, ou un Tragique aſſez plat: on fut étonné d'entendre une nouvelle langue. Mais Hardy, qui avoit ſes raiſons pour vouloir confondre cette nouvelle eſpèce de Comique avec l'ancienne, diſoit que *Mélite étoit une aſſez jolie Farce.*

On trouva que cette Pièce étoit trop ſimple, & avoit trop peu d'événemens. M. Corneille, piqué de cette critique, fit Clitandre, & y ſema les incidens & les aventures avec une très-vicieuſe profuſion, plus pour cenſurer le goût du Public que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à ſon naturel. La Galerie du

Palais, la Veuve, la Suivante, la Place Royale ſont plus raiſonnables.

Nous voici dans le temps où le Théâtre devint floriſſant par la faveur du grand Cardinal de Richelieu. Les Princes & les Miniſtres n'ont qu'à commander qu'il ſe forme des Poëtes, des Peintres, tout ce qu'ils voudront, & il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes eſpèces qui n'attendent pour ſe déclarer que leurs ordres, ou plutôt leurs graces ; la Nature eſt toujours prête à ſervir leurs goûts.

Le Miniſtère du Cardinal de Richelieu enfanta donc en même temps les Corneille, les Rotrou, les Mairet, les Triſtan, les Scudery, les du Ryer, outre quelques vingt ou trente autres, dont les noms ſont préſentement ſi enfoncés dans l'oubli, que quand je les en tirerois un moment pour les rapporter ici, ils y retomberoient tout auſſi-tôt.

On recommençoit alors à étudier le Théâtre des Anciens, & à ſoupçonner qu'il pouvoit y avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'aviſa ; mais on n'en faiſoit pas encore trop grand cas, témoin la manière dont M. Corneille lui-

même en parle dans sa Préface de Clitandre, imprimée en 1632. *Que si j'ai renfermé cette Pièce* (Clitandre) *dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis Mélite, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la mépriſent; pour moi j'ai voulu ſeulement montrer que ſi je m'en éloigne, ce n'eſt pas faute de la connoître.*

Dans la Préface de la Veuve, imprimée en 1634, il dit encore qu'il ne ſe veut pas trop aſſujettir à la ſévérité des règles, ni auſſi uſer de toute la liberté ordinaire ſur le Théâtre François. *Cela ſent un peu trop ſon abandon, meſſéant à toutes ſortes de Poëmes, & particuliérement aux Dramatiques qui ont toujours été les plus réglés.*

Mais le ſieur Durval, dans la Préface de ſon Agarite imprimée en 1636, le prend bien ſur un autre ton. Il ſe réjouit aux dépens de ces pauvres règles de l'unité de lieu & des vingt-quatre heures; il s'en moque de tout ſon cœur. C'eſt une choſe curieuſe de voir combien il eſt vif & agréable ſur cette matière. Ne croyons pas que le vrai ſoit victorieux dès qu'il ſe montre; il l'eſt à la fin : mais il lui faut du temps pour

soumettre les esprits. Les règles du Poëme Dramatique, inconnues d'abord ou mépriſées, quelque temps après combattues, enſuite reçues à demi & ſous des conditions, demeurent enfin maîtreſſes du Théâtre : mais l'époque de l'entier établiſſement de leur empire n'eſt proprement qu'au temps de Cinna.

Dès la Veuve, qui n'eſt que la quatrième Pièce de M. Corneille, il paroît qu'il avoit déja pris le deſſus de tous ſes Rivaux. Ils parlent tous de la Veuve comme d'une merveille dans des Vers de leur façon imprimés au-devant de cette Pièce. Sur-tout ce que dit Rotrou eſt remarquable.

Pour te rendre juſtice, autant que pour te plaire,
Je veux parler, Corneille, & ne puis plus me taire;
Juge de ton mérite, à qui rien n'eſt égal,
Par la confeſſion de ton propre Rival.
Pour un même ſujet même deſir nous preſſe;
Nous pourſuivons tous deux une même Maîtreſſe;
La Gloire . . . . . .
Mon eſpoir toutefois eſt décru chaque jour,
Depuis que je t'ai vu prétendre à ſon amour.
. . . . . .
Que tes inventions ont de charmes étranges,
Que par toute la France on parle de ton nom,
Et qu'il n'eſt plus d'eſtime égale à ton renom.

Depuis, ma Muſe tremble, & n'eſt plus ſi hardie :
Une jalouſe peur l'a long-temps refroidie ;
Et depuis, cher Rival, je ſerois rebuté
De ce bruit ſpécieux dont Paris m'a flatté,
Si ce grand Cardinal . . . . . .
La gloire où je prétens eſt l'honneur de lui plaire ;
Et lui ſeul réveillant mon génie endormi,
Eſt cauſe qu'il te reſte un ſi foible ennemi.
Mais la gloire n'eſt pas de ces chaſtes Maîtreſſes
Qui n'oſent en deux lieux répandre leurs careſſes.
Cet objet de nos vœux nous peut obliger tous,
Et faire mille Amans ſans en faire un jaloux.

. . . . . .

Tel on me voit par-tout adorer ta Clarice :
Auſſi rien n'eſt égal à ſes moindres attraits ;
Tout ce que j'ai produit cède à ſes moindres traits.

La coutume de rendre juſtice au mérite & de louer ce qu'on n'avoit pas fait, n'étoit point juſques là bannie d'entre les Auteurs ; & les plus grands Poëtes étoient encore des hommes raiſonnables.

A propos de ces éloges à la vieille mode, je ne puis oublier une choſe qui peut paroître aſſez ſingulière. Il y a un Hippolyte imprimé en 1635 du ſieur de la Pinelière, Angevin. Dans la Préface, l'Auteur dit qu'il eſt bien hardi d'avoir oſé mettre *le nom de ſon pays en gros caractères au Frontiſpice de ſon Ouvrage*. . .

Que comme autrefois pour être eſtimé poli dans la Grèce, il ne falloit que ſe dire d'Athènes, & pour avoir la réputation de vaillant, il falloit être de Lacédémone; maintenant pour ſe faire croire excellent Poëte, il faut être né dans la Normandie. Il convient qu'elle *avoit fait admirer le grand Cardinal du Perron, Bertaut & Malherbe, & à cette heure MM. de Boiſrobert, Scudery, Rotrou, Corneille, Saint-Amand & Benſerade.* Mais enſuite il prétend que l'Anjou *n'eſt pas ſitué au-delà du Cercle Polaire ni dans les Déſerts d'Arabie, & ne reſſemble pas à ces Iſles qui ne ſont habitées que de Magots, de Monſtres & de Barbares.* Enfin, il étale tout ce qui peut ſervir à la gloire de l'Anjou, juſqu'aux reſtes des Amphithéâtres des Romains. Il eſt aſſez remarquable qu'il y ait eu un temps où l'on ſe ſoit cru obligé de faire ſes excuſes au Public de ce qu'on n'étoit pas Normand.

Dans ce temps-là la Tragi-Comédie étoit aſſez à la mode, genre mêlé, où l'on mettoit un aſſez mauvais Tragique avec du Comique qui ne valoit guères mieux. Souvent cependant on donnoit ce nom à de certaines Pièces toutes ſérieuſes, à cauſe que le dénouement en étoit heureux. La plupart des ſujets étoient

étoient d'invention, & avoient un air fort romanesque. Aussi la coutume étoit de mettre au-devant de ces Pièces de longs argumens qui les expliquoient.

Le Théâtre étoit encore assez licencieux. Grande familiarité entre les personnes qui s'aimoient. Dans le Clitandre de M. Corneille, Caliste vient trouver Rosidor au lit : il est vrai qu'ils doivent être bientôt mariés; mais un honnête Spectateur n'a que faire des préludes de leur mariage. Aussi cette Scène ne se trouve que dans les premières éditions de la Pièce. Rotrou, en dédiant au Roi la Bague de l'Oubli, sa seconde Pièce, se vante d'avoir rendu sa Muse *si modeste, que si elle n'est belle, au moins elle est sage, & que d'une Profane il en a fait une Religieuse;* & dans sa Céliane, qui est faite deux ans après, on voit une Nise dans le lit, dont l'Amant la vient trouver, & n'est embarrassé que dans le choix des faveurs qui lui sont permises : car il y en a quelques-unes réservées pour le temps du mariage. A la fin l'Amant se détermine; & comme il a délibéré long-temps, il jouit long-temps aussi de ce qu'il a préféré. Nise a le loisir de dire vingt Vers, au bout desquels seulement (car cela est marqué en prose à la marge)

Pamphile tourne le visage du côté des Spectateurs. Il semble que cette Muse, qui s'étoit fait Religieuse, se dispensoit un peu de ses vœux ; ou, pour mieux dire, on ne trouvoit pas alors que cela y fût contraire. Peut-être Rotrou croyoit-il avoir tout raccommodé par la sagesse des vingt Vers que dit Nise dans le temps qu'elle n'est pas trop sage. Elle débite une très-sublime morale au mépris de la matière & à la louange de l'esprit. *C'est l'esprit qu'il faut aimer*, dit elle; *il n'y a que lui digne de nos flammes : si vous baisez mes cheveux, mes cornettes en font autant.* Et Pamphile, qui n'a pas paru trop profiter d'un si beau discours, dit pourtant à la fin, que sans *ce louable entretien*, il seroit mort de plaisir : tant la morale bien placée a de pouvoir !

Rien n'est plus ordinaire dans les Pièces de ce temps-là, que de pareilles libertés. Les sujets les plus sérieux ne s'en sauvent pas. Dans la célèbre Sophonisbe de Mairet, lorsque Massinisse & Sophonisbe arrêtent leur mariage, ils ne manquent pas de se donner des arrhes. Syphax avoit auparavant reproché à Sophonisbe l'*adultère* & l'*impudicité*, grosses paroles qui aujourd'hui feroient fuir tout le monde.

Pendant que le Théâtre étoit sur ce pied-là, Lucrèce n'étoit pas un sujet à rebuter; aussi du Ryer l'a-t-il traité sans scrupule. Rotrou a fait une Chrisante, qui est une autre Héroïne violée par un Capitaine Romain, dont elle est prisonnière. Aujourd'hui ces sujets-là ne seroient pas soufferts. Est-ce que nos mœurs sont plus pures? il est bien sûr que non. C'est seulement que nous avons l'esprit plus raffiné. L'esprit seul suffit pour nous donner le goût des bienséances; mais le gout de la vertu, c'est autre chose. Une des plus grandes obligations que l'on ait à M. Corneille, est d'avoir purifié le Théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi: mais il y résista aussi-tôt après; & depuis Clitandre, sa seconde Pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses Ouvrages. Tout ce qui y reste de l'ancien excès de familiarité dont les Amans étoient ensemble sur le Théâtre, c'est le tutoiement. Le tutoiement ne choque pas les bonnes mœurs; il ne choque que la politesse & la vraie galanterie. Il faut que la familiarité qu'on a avec ce qu'on aime soit toujours respectueuse; mais aussi il est quelquefois permis au respect d'être un peu

familier. On se tutoyoit dans le Tragique même aussi-bien que dans le Comique ; & cet usage ne finit que dans l'Horace de M. Corneille, où Curiace & Camille le pratiquent encore. Naturellement le Comique a dû pousser cela un peu plus loin, & à son égard le tutoiement n'expire que dans le Menteur.

M. Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières Pièces, où il ne s'éleva pas beaucoup au-dessus de son siècle, prit tout-à-coup l'essor dans Médée, & monta jusqu'au Tragique le plus sublime. A la vérité, il fut secouru par Sénèque; mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même. Ensuite il retomba dans la Comédie ; &, si j'ose dire ce que je pense, la chûte fut grande. L'illusion comique dont je parle ici est une Pièce irrégulière & bizarre, & qui n'excuse pas par ses agrémens sa bizarrerie & son irrégularité. Il y domine un personnage de Capitan, qui abat d'un souffle le grand Sophi de Perse & le grand Mogol, & qui une fois en sa vie avoit empêché le Soleil de se lever à son heure prescrite, parce qu'on ne trouvoit point l'Aurore, qui étoit couchée

avec ce merveilleux Brave. Les caractères outrés ont été autrefois fort à la mode : mais qui repréſentoient-ils ? & à qui en vouloit-on ? Eſt-ce qu'il faut outrer nos folies juſqu'à ce point-là pour les rendre plaiſantes ? En vérité ce ſeroit nous faire trop d'honneur. Deſmarets, qui a fait une Comédie toute de ce genre, & pleine de fous qu'on n'a jamais vus, dit pourtant dans la Préface, qu'*il n'y a rien de ſi ordinaire que de voir des idiots s'imaginer qu'ils ſont amoureux ſans ſavoir bien ſouvent de qui ; &, ſur le récit qu'on leur fait de quelque beauté, courir les rues, & ſe perſuader qu'ils ſont extrêmement paſſionnés ſans avoir vu ce qu'ils aiment.* Il nous aſſure auſſi *qu'il y a beaucoup de filles épriſes de certains Héros de Roman pour l'amour deſquels elles mépriſoient tous les vivans.* Il falloit que la nature fût encore bien inconnue, lorſque ces caractères-là plaiſoient ſur le Théâtre ; & les Auteurs qui s'imaginoient avoir vu communément de ces ſortes de folies par le monde, étoient eux mêmes d'un caractère bien ſurprenant.

Après l'illuſion comique, M. Corneille ſe releva plus grand & plus fort

qu'il n'avoit encore été, & fit le Cid. Jamais Pièce de Théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre & un Mathématicien, qui de toutes les Comédies du monde ne connoissoient que le Cid ; l'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pu empêcher le nom du Cid d'aller jusqu'à eux. M. Corneille avoit dans son cabinet cette Pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hormis l'Esclavonne & la Turque. Elle étoit en Allemand, en Anglois, en Flamand, & par une exactitude Flamande on l'avoit rendue Vers pour Vers. Elle étoit en Italien, &, ce qui est plus étonnant, en Espagnol : les Espagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit. M. Pelisson, dans sa belle Histoire de l'Académie Françoise, dit qu'en plusieurs Provinces de France, il étoit passé en Proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid.* Si ce Proverbe a péri, il faut s'en prendre aux Auteurs qui ne le goûtoient pas, & à la Cour, où c'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le ministère du Cardinal de Richelieu.

Ce grand Homme avoit la plus vaſte ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France preſque abſolument, d'abaiſſer la redoutable Maiſon d'Autriche, de remuer toute l'Europe à ſon gré, ne lui ſuffiſoit point ; il y vouloit joindre encore celle de faire des Comédies : & que l'on ne croye pas qu'il s'en tînt-là. En même temps qu'il faiſoit des Comédies, il ſe piquoit de faire de beaux Livres de dévotion. Les Livres de dévotion ne l'empêchoient pas de ſonger à plaire aux Dames par les agrémens de ſa perſonne. Malgré ſa galanterie, il prétendoit paſſer pour ſavant en Hébreu, en Syriaque & en Arabe, juſques-là qu'il voulut acheter cent mille écus la Polyglotte de M. le Jay pour la mettre ſous ſon nom. Enfin, en fait de gloire, il embraſſoit tout ce qui paroît le plus ſe contredire : génie infiniment élevé, dont les défauts mêmes ont de la nobleſſe, & s'attiroient preſque du reſpect auſſi-bien que ſes grandes qualités.

Une de celles qu'il prétendoit réunir en lui, c'eſt-à-dire celle de Poëte, le rendit jaloux du Cid. Il avoit eu part à quelques Pièces qui avoient paru ſous

le nom de Desmarets son confident, &, pour ainsi dire, son premier Commis dans le département des affaires poëtiques. On prétend que le Cardinal travailla beaucoup à Mirame, Tragédie assez médiocre, & qui emprunte son nom d'une Princesse assez mal morigénée. *Il témoigna*, dit M. Pelisson, *des tendresses de père pour cette Pièce, dont la représentation lui coûta deux ou trois cents mille écus, & pour laquelle il fit bâtir cette grande Salle de son Palais, qui sert encore aujourd'hui à ce Spectacle.* Aussi est-elle intitulée : *Ouverture du Palais Cardinal.* J'ai ouï dire que les applaudissemens que l'on donnoit à cette Pièce, ou plutôt à celui que l'on savoit qui y prenoit beaucoup d'intérêt, transportoient le Cardinal hors de lui-même; que tantôt il se levoit, & se tiroit à moitié du corps hors de sa loge pour se montrer à l'Assemblée; tantôt il imposoit silence pour faire entendre des endroits encore plus beaux. On peut voir dans l'Histoire de l'Académie un autre exemple très-remarquable de ses foiblesses d'Auteur, & en même temps de sa grandeur d'ame à l'occasion de la *grande Pastorale* dont il avoit fourni le sujet,

Sujet, & fait beaucoup de Vers. Il avoit donné le plan & l'intrigue des *Thileries* & de l'*Aveugle de Smyrne*, Pièce dont il fit faire les cinq Actes à cinq Auteurs différens, qui furent Meſſieurs de Boiſrobert, Corneille, Colletet, de l'Eſtoille & Rotrou. Le plus grand mérite de ces Comédies conſiſte dans le nom de l'inventeur & la ſingularité de l'exécution. Ici je ne puis m'empêcher de dire que je ſoupçonnerois volontiers M. le Cardinal d'avoir auſſi eu part à l'Europe de Deſmarets. C'eſt une Allégorie politique. Francion & Ibère ſont amoureux d'Europe. Ibère ſe fait haïr par des manières hautaines & dures, par un génie tyrannique. Francion plaît par des qualités toutes oppoſées. Ibère & Francion, quoiqu'Amans de la Reine Europe, ne laiſſent pas de faire la cour à des Princeſſes d'un moindre rang, telle qu'eſt Auſtraſie. Francion, toujours heureux en amour, obtient d'elle trois nœuds de cheveux, qui, quand on a ôté le voile de l'Allégorie, ſe trouvent être les Places de Clermont, Stenay & Jametz. Toute la Pièce eſt de ce caractère, qui ſent bien le Miniſtre Poëte. Le Cardinal, qui par ſes galanteries avoit obtenu les trois

nœuds de cheveux, a bien l'air de se vanter de ses bonnes fortunes.

Quand le Cid parut, le Cardinal en fut aussi alarmé que s'il avoit vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les Auteurs contre cet Ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, & se mit à leur tête. M. de Scudery publia ses observations sur le Cid, adressées à l'Académie Françoise qu'il en fait juge, & que le Cardinal son Fondateur sollicitoit puissamment contre la Pièce accusée : mais afin que l'Académie pût juger, ses Statuts vouloient que l'autre partie, c'est-à-dire M. Corneille, y consentît. On tira de lui une espèce de consentement qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au Cardinal, & qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil Ministre qui étoit son bienfaiteur? car il récompensoit, comme Ministre, ce même mérite dont il étoit jaloux comme Poëte; & il semble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir de foiblesses qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'Académie Françoise donna ses sentimens sur le Cid, & cet Ouvrage fut digne de la grande réputation de cette

Compagnie naiſſante. Elle fut conſervée tous les égards qu'elle devoit, & à la paſſion du Cardinal, & à l'eſtime prodigieuſe que le Public avoit conçue de cet Ouvrage. Elle ſatisfit le Cardinal en reprenant exactement tous les défauts du Cid, & le Public en le reprenant avec modération, & même ſouvent avec des louanges. M. Corneille ne répondit point à la Critique. *La même raiſon*, diſoit-il, *qu'on a eue pour la faire m'empêche d'y répondre*. Cependant le Cid a ſurvécu à cette Critique. Toute belle qu'elle eſt, on ne la connoît preſque plus, & il a encore ſon premier éclat.

Le même hiver qui vit paroître le Cid, vit paroître auſſi la Marianne de Triſtan, autre Ouvrage célèbre, & qui s'eſt maintenu ſur le Théâtre preſque juſqu'au temps préſent. Je parle des cent ans qui ſe ſont écoulés depuis ce temps-là, à-peu-près comme je parlerois des deux mille ans qui nous ſéparent des Grecs. En effet, ſi l'on conſidère quel nombre prodigieux de Tragédies ſont oubliées pour jamais, & combien le goût a changé, il eſt preſque auſſi glorieux à une Pièce de s'être conſervée ſur le Théâtre pendant ces cent ans ou

environ, qu'il l'eſt à celles des Grecs de s'être conſervées deux mille ans dans les Bibliothèques; car un Livre ſubſiſte plus facilement dans une Bibliothèque, qu'une Pièce ſur le Théâtre.

Nous voci dans le bel âge de la Comédie, & dans toute la force du génie de M. Corneille. Après avoir, pour ainſi dire, atteint juſqu'au Cid, il s'éleva encore dans l'Horace; enfin, il alla juſqu'à Cinna & à Polieucte, au-deſſus deſquels il n'y a rien.

Ces Pièces-là étoient d'une eſpèce inconnue, & l'on vit un nouveau Théâtre. Alors M. Corneille, par l'étude d'Ariſtote & d'Horace, par ſon expérience, par ſes réflexions, & plus encore par ſon génie, trouva les véritables règles du Poëme Dramatique, & découvrit les ſources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les excellens Diſcours qui ſont à la tête de ſes Comédies. De-là vient qu'il eſt regardé comme le père du Théâtre François. Il lui a donné le premier une forme raiſonable; il l'a porté à ſon plus haut point de perfection, & a laiſſé ſon ſecret à qui s'en pourra ſervir.

Avant que l'on jouât Polieucte;

M. Corneille le lut à l'Hôtel de Rambouillet, souverain Tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La Pièce y fut applaudie autant que le demandoit la bienséance & la grande réputation que l'Auteur avoit déja : mais quelques jours après, M. de Voiture vint trouver M. Corneille, & prit des tours fort délicats pour lui dire que Polieucte n'avoit pas réussi comme il pensoit ; que sur-tout le Christianisme avoit extrémement déplu. M. Corneille alarmé voulut retirer la Pièce d'entre les mains des Comédiens qui l'apprenoient ; mais enfin il la leur laissa, sur la parole d'un d'entr'eux qui n'y jouoit point, parce qu'il étoit trop mauvais Acteur. Etoit-ce à ce Comédien à juger mieux que tout l'Hôtel de Rambouillet ?

Pompée suivit Polieucte ; ensuite vint le Menteur, Pièce comique, & presque entiérement prise de l'Espagnol, selon la coutume de ce temps-là.

Quoique le Menteur soit très-agréable, & qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le Théâtre, j'avoue que la Comédie n'étoit point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominoit dans les Pièces, c'étoit l'intrigue & les incidens, erreur de nom, déguisemens, lettres

interceptées, aventures nocturnes; & c'eſt pourquoi on prenoit preſque tous les ſujets chez les Eſpagnols, qui triomphent ſur ces matières. Ces Pièces ne laiſſoient pas d'être fort plaiſantes & pleines d'eſprit; témoin le Menteur dont nous parlons, Dom Bertrand de Cigaral, le Géolier de ſoi-même: mais enfin la plus grande beauté de la Comédie étoit inconnue; on ne ſongeoit point aux mœurs & aux caractères; on alloit chercher bien loin les ſujets de rire dans des événemens imaginés avec beaucoup de peine, & on ne s'aviſoit point de les aller prendre dans le cœur humain qui en fourmille.

Molière eſt le premier parmi nous qui les ait été chercher-là, & qui les ait bien mis en œuvre. Homme inimitable, & à qui la Comédie doit autant que la Tragédie à M. Corneille. Comme le Menteur eut beaucoup de ſuccès, M. Corneille lui donna une ſuite qui ne réuſſit guères. Il en découvre lui-même la raiſon dans les examens qu'il a faits de ſes Pièces. Là, il s'établit juge de ſes propres Ouvrages, & en parle avec un noble déſintéreſſement, dont il tire en même temps le double fruit, & de pré-

venir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire, & de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la suite du Menteur succéda Rodogune. Il a écrit quelque part, que pour trouver la plus belle de ses Pièces, il falloit choisir entre Rodogune & Cinna; & ceux à qui il en a parlé ont démêlé sans beaucoup de peine, qu'il étoit pour Rodogune. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela: mais peut-être préféroit-il Rodogune, parce qu'elle lui avoit extrêmement couté; car il fut plus d'un an à disposer le sujet: peut-être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du Public qui paroît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrois point le différent entre Rodogune & Cinna; il me paroît aisé de choisir entr'elles, & je connois une Pièce de M. Corneille que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.

Je ne crois pas devoir rappeller ici le souvenir d'une autre Rodogune que fit M. Gilbert sur le plan de celle de M. Corneille, qui fut trahi en cette occasion par quelque confident indiscret. Le Public n'a que trop décidé entre ces

deux Pièces, en oubliant parfaitement l'une.

Après Horace, Cinna & Polieucte, il se trouve quelqu'un qui s'engage de gaieté de cœur à un combat contre M. Corneille. En vérité le courage & l'intrépidité d'Auteur ne peut jamais aller plus loin.

On apprendra dans les examens de M. Corneille, mieux que l'on ne feroit ici, l'Histoire de Théodore, d'Héraclius, de Dom Sanche d'Aragon, d'Andromède, de Nicomède & de Pertharite. On y verra pourquoi Théodore & Dom Sanche d'Aragon réussirent fort peu, & pourquoi Pertharite tomba absolument. On ne peut souffrir dans Théodore la seule idée du péril de la prostitution; & si le Public étoit devenu si délicat, à qui M. Corneille devoit-il s'en prendre, qu'à lui-même ? Avant lui le viol réussissoit. Il manqua à Dom Sanche d'Aragon un *suffrage illustre* qui lui fit manquer tous ceux de la Cour; exemple assez commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un Royaume, fut encore plus insupportable dans Pertharite,

que la proſtitution ne l'avoit été dans Théodore. Ce bon mari n'oſa ſe montrer au Public que deux fois. Cette chûte du grand Corneille peut être miſe parmi les exemples les plus remarquables des viciſſitudes du monde, & Béliſaire demandant l'aumône n'eſt pas plus étonnant.

Il ſe dégoûta du Théâtre, & déclara qu'il y renonçoit dans une petite Préface aſſez chagrine qu'il mit au-devant de Pertharite. Il dit pour raiſon, qu'il commence à vieillir ; & cette raiſon n'eſt que trop bonne, ſur-tout quand il s'agit de Poëſie & des autres talens de l'imagination. L'eſpèce d'eſprit qui dépend de l'imagination (& ce qu'on appelle communément *Eſprit* dans le monde) reſſemble à la beauté, & ne ſubſiſte qu'avec la jeuneſſe. Il eſt vrai que la vieilleſſe vient plus tard pour l'eſprit ; mais elle vient. Les plus dangereuſes qualités qu'elle lui apporte, ſont la ſéchereſſe & la dureté ; & il y a des eſprits qui en ſont naturellement plus ſuſceptibles que d'autres, & qui donnent par-là plus de priſe aux ravages du temps : ce ſont ceux qui avoient de la nobleſſe, de la grandeur, quelque

choſe de fier & d'auſtère. Cette ſorte de caractère contracte aiſément par les années je ne ſais quoi de dur & de ſec. C'eſt à-peu-près ce qui arriva à M. Corneille. Il ne perdit pas en vieilliſſant l'inimitable nobleſſe de ſon génie; mais il y mêla quelquefois de la dureté. Il avoit pouſſé les grands ſentimens auſſi loin que la nature pouvoit ſouffrir qu'ils allaſſent; il commença de temps en temps à les pouſſer un peu plus loin. Ainſi dans Pertharite une Reine conſent à épouſer un tyran qu'elle déteſte, pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, & que par cette action il ſe rende auſſi odieux qu'elle ſouhaite qu'il le ſoit. Il eſt aiſé de voir que ce ſentiment, au lieu d'être noble, n'eſt que dur; & il ne faut pas trouver mauvais que le Public ne l'ait pas goûté.

Après Pertharite, M. Corneille, rebuté du Théâtre, entreprit la traduction en Vers de l'Imitation de J. C. Il y fut porté par des Pères Jéſuites de ſes amis, par des ſentimens de piété qu'il eut toute ſa vie, & ſans doute auſſi par l'activité de ſon génie, qui ne pouvoit demeurer oiſif. Cet Ouvrage eut un ſuccès prodigieux, & le dédommagea

en toutes manières d'avoir quitté le Théâtre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point le plus grand charme de l'Imitation de J. C., je veux dire sa simplicité & sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des Vers qui étoit naturelle à M. Corneille, & je crois même qu'absolument la forme des Vers lui est contraire. Ce Livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Evangile n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur comme il fait, & ne s'en saisiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air naturel & tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa douze ans, pendant lesquels il ne parut de M. Corneille que l'Imitation en Vers : mais enfin, sollicité par M. Fouquet, qui négocia en Surintendant des Finances, & peut-être encore plus poussé par son penchant naturel, il se rengagea au Théâtre. M. le Surintendant, pour lui faciliter ce retour, & lui ôter toutes les excuses que lui auroit pu fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois,

Celui qu'il prit fut Œdipe. M. Corneille son frère prit Camma, qui étoit le second, & le traita avec beaucoup de succès. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de M. Corneille & du Théâtre fut sincère ; Œdipe réussit fort bien. La Toison d'Or fut faite ensuite à l'occasion du mariage du Roi ; & c'est la plus belle Pièce en machines que nous ayions. Les machines, qui sont ordinairement étrangères à la Pièce, deviennent par l'art du Poëte nécessaires à celle-là ; tout le merveilleux que la Fable peut fournir y est dans toute sa pompe; sur-tout le Prologue doit servir de modèle à tous les Prologues à la moderne qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la Pièce comme les Anciens, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent Sertorius & Sophonisbe. Dans cette première Pièce, la grandeur Romaine éclate avec toute sa dignité; & l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands Hommes qui ont de grands intérêts à démêler, est encore surpassée par la Scène de Pompée & de Sertorius. Il

ſemble que M. Corneille ait eu des Mémoires particuliers ſur les Romains. Pour Sophoniſbe, il crut être fort hardi de l'entreprendre après Mairet : voilà l'effet des réputations. La Sophoniſbe de Mairet ne devoit point lui faire tant de peur. Son bel endroit eſt la conteſtation de Scipion & de Lelius avec Maſſiniſſe. Mais que diroit-on, ſi on voyoit aujourd'hui une Reine mariée écrire un billet galant à un homme qui ne ſonge point à elle ? Que diroit-on, ſi on voyoit ſes deux Confidentes obſerver l'effet des coquetteries qu'elle fait à Maſſiniſſe pour l'engager, & ſe dire l'une à l'autre :

Ma Compagne, il ſe prend . . . . .
La victoire eſt à nous, ou je n'y connois rien.

Il faut croire qu'Ageſilas eſt de M. Corneille, puiſque ſon nom y eſt, & qu'il y a une Scène d'Ageſilas & de Lyſander qui ne pourroit pas facilement être d'un autre. Après Ageſilas vint Othon, Ouvrage où Tacite eſt mis en œuvre par le grand Corneille, & où ſe ſont unis deux génies ſi ſublimes. M. Corneille y a peint la corruption de la Cour des Empereurs, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la République.

Depuis son retour au Théâtre, il y paroissoit avec éclat des Pièces d'un genre fort différent des siennes. Ce n'étoit point une vertu courageuse, ni l'élévation des sentimens portés jusques dans l'amour qui y dominoit : c'étoit un amour plus tendre, plus simple & plus vif, des sentimens dont le modèle se trouvoit plus aisément dans tous les cœurs. On admiroit moins, mais on étoit plus ému. Une infinité de traits de passion bien touchés, & presque sans aucun mélange de choses plus nobles qui les eussent refroidis, une versification très-agréable, & dont l'élégance ne se démentoit jamais, un jeune Auteur dont le style étoit plus jeune aussi : voilà ce qu'il falloit principalement aux femmes dont les jugemens ont tant d'autorité au Théâtre François. Aussi furent-elles charmées, & Corneille ne fut plus pour elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valoient des hommes.

Il y en eut un dont la voix devoit être d'autant plus comptée, que ce n'étoit pas seulement un Ecrivain très-célèbre, mais un homme du grand monde. On peut ajouter que sa voix étoit

parfaitement libre, puiſqu'il vivoit en Angleterre, privé de ſa Patrie. M. de Saint Evremond publia une diſſertation ſur l'Alexandre de M. Racine ; & là il s'élève vivement contre notre Nation, qui ne goûte que ce qui lui reſſemble, & qui n'avoit refuſé ſes applaudiſſemens à M. Corneille dans ſa Sophoniſbe, que parce qu'il avoit trop bien rendu le vrai caractere de la fille d'Aſdrubal ; au lieu que Mairet en avoit fait avec beaucoup de ſuccès une Coquette ordinaire. *M. Corneille*, ajoutoit M. de Saint-Evremond, *eſt preſque le ſeul qui ait le bon goût de l'Antiquité ; il a ſurpaſſé nos Auteurs, & s'eſt peut-être ici ſurpaſſé lui-même.*

M. Corneille ne manqua pas de remercier M. de Saint-Evremond d'un ſuffrage auſſi glorieux que le ſien, & auſſi hautement déclaré. *Vous m'avez pris par mon foible*, lui dit-il dans ſa lettre ; *cette Sophonisbe, pour qui vous marquez tant de tendreſſe, a la meilleure part à la mienne..... Vous confirmez ce que j'ai avancé ſur la part que l'amour doit avoir dans les belles Tragédies, & ſur la fidélité avec laquelle nous devons conſerver à ces vieux Illuſtres les caractères de leur temps, de*

leur Nation & de leur humeur. J'ai cru juſqu'ici que l'amour étoit une paſſion trop chargée de foibleſſes, pour être la dominante dans une Pièce héroïque : j'aime qu'elle y ſerve d'ornement, & non pas de corps ..... Nos doucereux & nos enjoués ſont de contraire avis ; mais vous vous déclarez du mien. Il y a encore dans cette lettre ces paroles aſſez remarquables : *Vous m'honorez de votre eſtime en un temps où il ſemble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laiſſer aucune. Vous me ſoutenez quand on ſe perſuade qu'on m'a battu.*

Il eſt vrai qu'il s'étoit formé un *parti* contre lui. Ceux qu'il appelloit les *doucereux* & les *enjoués*, & toutes celles pour qui ils l'étoient, compoſoient une grande partie de Paris & de la Cour ; & ils ne ſe contentoient pas d'élever le nouvel Auteur qui le méritoit, ils vouloient l'élever ſur les ruines de l'ancien. Ils prévaloient & par le nombre, & par un certain bruit confus & impoſant qu'ils ſavent ſi bien faire dans le beſoin. On ne négligeoit rien pour groſſir ſes troupes ; & c'étoit toujours un avantage que de les groſſir : on mettoit en œuvre toutes les petites adreſſes qui

qui peuvent aider une réputation naissante, & hâter le vol de la Rénommée; on employoit contre le redoutable ennemi jusqu'aux traits d'un fameux Satyrique, exercé à foudroyer glorieusement de mauvais Auteurs. Pendant ce tumulte & cette espèce de sédition contre une autorité légitime, M. Corneille se tenoit retranché dans son cabinet, sans être presqu'autrement connu du monde que par son nom, sans protecteurs puissans déclarés en sa faveur, sans partisans affidés, n'ayant de gloire que celle qui étoit venue le trouver d'elle-même, ne s'y fiant peut-être pas assez, mais certainement hors d'état, & même incapable de lui prêter aucuns secours étrangers.

Il vit le goût du siècle se tourner entiérement du côté de l'amour le plus passionné & le moins mêlé d'héroïsme; mais il dédaigna fierèment d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. Peut être croira-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir. Ce soupçon seroit très-légitime, si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la Psyché de Molière, où étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse

dont il n'auroit pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son siècle, qu'en lui donnant Attila, digne Roi des Huns. Il règne dans cette Pièce une férocité noble que lui seul pouvoit attraper. La Scène où Attila délibère s'il se doit allier à l'Empire qui tombe ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Feu Madame (1), Princesse fort touchée des choses d'esprit, & qui eût pu les mettre à la mode dans un Pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux Combattans sur le champ de bataille, sans qu'ils fussent où on les menoit. Mais à qui demeurera la victoire ? au plus jeune.

Il ne reste plus que Pulcherie & Surena, tous deux, sans comparaison, meilleurs que Bérénice, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand Homme. Le caractère de Pulcherie est de ceux que lui seul savoit faire ; & il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans

(1) Henriette-Anne d'Angleterre,

Martian, qui eſt un vieillard amoureux. Le cinquième Acte de cette Pièce eſt tout-à-fait beau. On voit dans Surena une belle peinture d'un homme que ſon trop de mérite & de trop grands ſervices rendent criminel auprès de ſon Maître ; & ce fut par ce dernier effort que M. Corneille termina ſa carrière.

La ſuite de ſes Pièces repréſente ce qui doit naturellement arriver à un grand Homme qui pouſſe le travail juſqu'à la fin de ſa vie. Ses commencemens ſont foibles & imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rapport à ſon ſiècle ; enſuite il va auſſi haut que ſon art peut atteindre ; à la fin il s'affoiblit, s'éteint peu-à-peu, n'eſt plus ſemblable à lui-même que par intervalles.

Après Surena, qui fut joué en 1675, M. Corneille renonça tout de bon au Théâtre, mais non pas à l'amour de ſes Ouvrages ; & quand il vit en 1676 que le Roi avoit fait repréſenter de ſuite devant lui à Verſailles Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Œdipe, Rodogune, ſon feu poëtique ſe réveilla, & s'écria :

Eſt-il vrai, grand Monarque, & puis-je me vanter
Que tu prennes plaiſir à me reſſuſciter ?

Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode, & retrouvent leur place?
Et que l'heureux brillant de mes jeunes Rivaux
N'ôte point leur vieux luſtre à mes premiers travaux?
Achève; les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les faſſe croire enfans d'un autre père.
Ce ſont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un ſeul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, Œdipe & Rodogune,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montreroit qu'Othon & Surena
Ne ſont pas des cadets indignes de Cinna.
Sophoniſbe à ſon tour, Attila, Pulcherie,
Reprendroient pour te plaire une ſeconde vie:
Ageſilas en foule auroit des Spectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des Acteurs.
Le Peuple, je l'avoue, & la Cour les dégradent:
Je foiblis, ou du moins ils ſe le perſuadent.
Pour bien écrire encor, j'ai trop long-temps écrit,
Et les rides du front paſſent juſqu'à l'eſprit.
Mais contre cet abus, que j'aurois de ſuffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers Ouvrages!

Cependant il eſt certain que ces derniers Ouvrages, toujours bons pour la lecture paiſible du cabinet, où la raiſon jouit de tous ſes droits, ne pourroient

plus aujourd'hui reparoître sur le Théâtre, où l'on veut plus que jamais de grandes émotions, fussent-elles mal fondées & mal amenées. Nous pouvons faire ici en passant un petit commentaire sur ce qu'il dit que *Bérénice enfin trouveroit des Acteurs*. C'est qu'en effet sa Bérénice ne fut jouée que par de mauvais Comédiens, parce que sa Rivale avoit eu le bonheur ou l'art de lui enlever les bons.

Débarrassé du Théâtre, sa principale occupation fut de se préparer à la mort. Ses forces diminuèrent toujours de plus en plus, & la dernière année de sa vie, son esprit se ressentit beaucoup d'avoir tant produit, & si long-temps. Il mourut le premier Octobre 1684.

Il étoit Doyen de l'Académie Françoise, où il avoit été reçu l'an 1647.

Comme c'est une loi dans cette Académie, que le Directeur fait les frais d'un Service pour ceux qui meurent sous son Directorat, il y eut une contestation de générosité entre M. Racine & M. l'Abbé de Lavau, à qui feroit le Service de M. Corneille, parce qu'il paroissoit incertain sous le Directorat duquel il étoit mort. La chose ayant été remise au jugement de la Compagnie, M. l'Abbé de

Lavau l'emporta, & M. de Benſerade dit à M. Racine : *Si quelqu'un pouvoit prétendre à enterrer M. Corneille, c'étoit vous ; vous ne l'avez pas fait.*

Ce diſcours a été pleinement vérifié. Le temps a calmé l'agitation des eſprits ſur ce ſujet, & a enfin amené une déciſion qui paroît généralement établie. Corneille a la première place, Racine la ſeconde : on fera à ſon gré l'intervalle entre ces deux places un peu plus ou un peu moins grand. C'eſt-là ce qui ſe trouve en ne comparant que les Ouvrages de part & d'autre ; mais ſi on compare les deux hommes, l'inégalité eſt plus grande ; il peut être incertain que Racine eût été, ſi Corneille n'eût pas été avant lui ; il eſt certain que Corneille a été par lui-même.

Ici j'avertis le Lecteur que cette Vie de M. Corneille ayant été déjà imprimée en 1702 dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe par M. l'Abbé d'Olivet, c'étoit en cet endroit à-peu-près que j'y parlois, mais beaucoup trop ſuccinctement, d'un grand nombre de petites Pièces faites par M. Corneille ſur divers ſujets. Depuis ce temps-là, on a recueilli avec ſoin & avec goût

ces différentes Pièces dont on a fait un Volume à la suite de son Théâtre réimprimé en 1738; & je ne puis mieux faire que de renvoyer sur toute cette matière, tant au Volume qui contient les Pièces que je n'eusse pas mises, du moins en entier, qu'à une Préface judicieuse & bien écrite, où l'on trouvera de plus des traits historiques que je ne savois pas. L'Auteur y doute d'un fait que j'avois avancé : j'avoue que son doute seul m'ébranle ; c'est un fait que j'ai trouvé établi dans ma mémoire comme certain, quoique dépouillé de toutes ses preuves, que j'ai eu tout le loisir d'oublier parfaitement. Par bonheur il n'est pas de grande importance.

Cela m'empêchera d'en affirmer trop un autre, que je tiens pourtant de la famille. M. Corneille, encore fort jeune, se présenta un jour plus triste & plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le Cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travailloit. Il répondit qu'il étoit bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, & qu'il avoit la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement ; & il dit au Cardinal qu'il

aimoit passionnément une fille du Lieutenant-Général d'Andely en Normandie, & qu'il ne pouvoit l'obtenir de son père. Le Cardinal voulut que ce père si difficile vînt lui parler à Paris. Il arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu, & s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avoit tant de crédit. Ce qui est bien sûr, c'est qu'il a épousé Marie de Lamperière, fille de cet Officier. La première nuit de ses noces, qui se firent à Rouen, il fut si malade, que l'on écrivit à Paris qu'il étoit mort; & j'ai lu une Pièce sur cette fausse mort dans les Poësies Latines de M. Ménage. Un pareil sujet étoit bien fait pour tenter les Poëtes.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands Ouvrages, pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables qu'il a donnés de temps en temps. Il a fait étant jeune quelques Pièces de galanterie, qui sont répandues dans des Recueils. On a encore de lui quelques petites Pièces de cent ou de deux cents Vers au Roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des graces, soit pour le

le remercier de celles qu'il en avoit reçues. Il a traduit deux Ouvrages Latins du Père de la Rue, Jéſuite, ſur les Campagnes de 1667 & de 1672, tous deux d'aſſez longue haleine, & pluſieurs petites Pièces de M. de Santeuil. Il eſtimoit extrêmement ces deux Poëtes. Lui-même faiſoit fort bien des Vers Latins; il en fit ſur la Campagne de Flandres en 1667, qui parurent ſi beaux, que non-ſeulement pluſieurs perſonnes les mirent en François, mais que les meilleurs Poëtes Latins en prirent l'idée, & les mirent encore en Latin. Il avoit traduit la première Scène de Pompée en Vers du ſtyle de Sénèque le Tragique, pour lequel il n'avoit pas d'averſion, non plus que pour Lucain. Il falloit auſſi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puiſqu'il en a traduit en Vers & publié les deux premiers Livres de la Thébaïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en trouver quelque Exemplaire.

M. Corneille étoit aſſez grand & aſſez plein; l'air fort ſimple & fort commun, toujours négligé, & peu curieux de

ſon extérieur. Il avoit le viſage aſſez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la phyſionomie vive, des traits fort marqués & propres à être tranſmis à la poſtérité dans une Médaille ou dans un Buſte. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il liſoit ſes Vers avec force, mais ſans grace.

Il ſavoit les Belles-Lettres, l'Hiſtoire, la Politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au Théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoiſſances, ni loiſir, ni curioſité, ni beaucoup d'eſtime. Il parloit peu, même ſur la matière qu'il entendoit ſi parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il diſoit; &, pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique. Il lui falloit des ſujets plus ſolides pour eſpérer ou pour ſe réjouir, que pour ſe chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur bruſque, & quelquefois rude en apparence; au fond il étoit très-aiſé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tempérament le portoit aſſez à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux

grands attachemens. Il avoit l'ame fière & indépendante, nulle ſoupleſſe, nul manège ; ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu propre à faire ſa fortune. Il n'aimoit point la Cour ; il y apportoit un viſage preſque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à ſon incapacité pour les affaires, que ſon averſion. Les plus légères lui cauſoient de l'effroi & de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent, que d'habilité ou d'application pour en amaſſer. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir : mais quoique ſenſible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'aſſuroit trop peu ſur ſon rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité & de droiture naturelle, il a joint dans tous les temps de ſa vie beaucoup de religion, & plus de piété que ſon genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu ſouvent beſoin d'être raſſuré par des Caſuiſtes ſur ſes Pièces de Théâtre ; &

ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la Scène, des nobles sentimens qui règnent dans ses Ouvrages, & de la vertu qu'il a mise jusques dans l'amour.

RÉFLEXIONS

SUR

LA POËTIQUE.

I.

Il arrive quelquefois que des Pièces irrégulières, telles que le Cid, ne laiſſent pas de plaire extrêmement : auſſitôt on ſe met à mépriſer les règles ; c'eſt, dit-on, une pédanterie gênante & inutile, & il y a un certain art de plaire qui eſt au-deſſus de tout. Mais qu'eſt-ce que cet art de plaire ? Il ne ſe définit point : on l'attrape par haſard ; on n'eſt pas sûr de le rencontrer deux fois ; enfin, c'eſt une eſpèce de magie tout-à-fait inconnue. Peut-être tout cela n'eſt-il pas vrai. Il y a beaucoup

d'apparence que quand les Pièces irrégulières plaisent, ce n'est pas par les endroits irréguliers, & il est certain qu'il n'y a Pièce sur le Théâtre qui soit à de certains égards si régulière que le Cid. Mais il se pourroit bien faire que tout ce qu'il y a d'important pour le Théâtre ne fut point réduit en règles, ou du moins ne fût pas fort connu. Ces règles qui ne sont pas encore faites, ou que tout le monde ne sait pas, voilà apparemment l'art de plaire, voilà en qui consiste la magie.

II.

Pour trouver les règles du Théâtre, il faudroit remonter jusqu'aux premières sources du beau, découvrir quelles sont les choses dont la vue peut plaire aux hommes, c'est-à-dire, leur occuper l'esprit, ou leur remuer le cœur agréablement; & cela est déja d'une vaste étendue & d'une fine discussion. Après avoir découvert quelles sont les actions qui de leur nature sont propres à plaire, il faudroit examiner quels changemens y apporte la forme du Théâtre, ou par nécessité, ou pour le

ſeul agrément ; & ces recherches étant faites avec toute l'exactitude & toute la juſteſſe néceſſaires, alors on n'auroit pas ſeulement trouvé les règles du Théâtre, mais on ſeroit sûr de les avoir trouvées toutes ; & ſi, en deſcendant dans le détail, il en étoit échappé quelqu'une, on la rameneroit ſans peine aux principes qui auroient été établis.

III.

Avoir trouvé toutes les règles du Théâtre, ce ne ſeroit pas encore toute la Poëtique ; il faudroit comparer enſemble ces différentes règles, & juger de leur différente importance. Telle eſt preſque toujours la nature des ſujets, qu'ils n'admettent pas toutes ſortes de beautés : il faut faire un choix, & ſacrifier les uns aux autres. Ainſi il ſeroit fort utile d'avoir une balance où l'on pût, pour ainſi dire, peſer les règles. On verroit qu'elles ne méritent pas toutes une égale autorité. Il y en a qu'il faut obſerver à la rigueur, d'autres qu'on peut éluder ; &, ſi on peut le dire, les unes demandent une ſoumiſſion ſincère, les autres ſe contentent

d'une soumission apparente. Si l'on avoit trouvé les différentes sources qui les produisent, il ne seroit pas difficile de donner à chacune sa véritable valeur.

IV.

Ce plan d'une Poëtique, tel que je l'imagine, est presque immense, & demanderoit une justesse d'esprit infinie. Je n'ai garde de m'engager dans une pareille entreprise. Je veux seulement faire voir que ce plan n'est pas si chimérique qu'il pourra le paroître d'abord à de certaines personnes, j'en veux donner une légère ébauche, & animer, si je puis, quelqu'un à l'exécuter. Ce sera bien assez pour moi, si de ce nombre prodigieux de vues qu'il faudroit avoir, j'en attrape quelques-unes; & si de ce grand tout que je ne saurois embrasser, j'en puis saisir quelque partie.

V.

L'esprit aime à voir ou à agir, ce qui est la même chose pour lui : mais il veut voir & agir sans peine ; & ce qui est à remarquer, tant qu'on le tient

dans les bornes de ce qu'il peut faire ſans effort, plus on lui demande d'action, plus on lui fait de plaiſir. Il eſt actif juſqu'à un certain point, au-delà très-pareſſeux. D'un autre côté, il aime à changer d'objet & d'action. Ainſi il faut en même temps exciter ſa curioſité, ménager ſa pareſſe, prévenir ſon inconſtance.

VI.

Ce qui eſt important, nouveau, ſingulier, rare en ſon eſpèce, d'un événement incertain, pique la curioſité de l'eſprit; ce qui eſt un & ſimple accommode ſa pareſſe; ce qui eſt diverſifié convient à ſon inconſtance. D'où il eſt aiſé de conclure qu'il faut que l'objet qu'on lui préſente ait toutes ces qualités enſemble pour lui plaire parfaitement.

VII.

L'importance de l'action de la Tragédie ſe tire de la dignité des perſonnes & de la grandeur de leurs intérêts. Quand les actions ſont de telle nature, que, ſans rien perdre de leur beauté, elles pourroient ſe paſſer entre des per-

ſonnes peu conſidérables, les noms de Princes & de Rois ne ſont qu'une parure étrangère que l'on donne aux ſujets ; mais cette parure, toute étrangère qu'elle eſt, eſt néceſſaire. Si Ariane n'étoit qu'une Bourgeoiſe trahie par ſon Amant & par ſa ſœur, la Pièce qui porte ſon nom ne laiſſeroit pas de ſubſiſter toute entière : mais cette Pièce ſi agréable y perdroit un grand ornement ; il faut qu'Ariane ſoit Princeſſe, tant nous ſommes deſtinés à être toujours éblouis par les titres. Les Horaces & les Curiaces ne ſont que des Particuliers, de ſimples Citoyens de deux petites Villes : mais la fortune des deux États eſt attachée à ces Particuliers ; l'une de ces deux petites Villes a un grand nom, & porte toujours dans l'eſprit une grande idée. Il n'en faut pas davantage pour ennoblir les Horaces & les Curiaces.

VIII.

Les grands intérêts ſe réduiſent à être en péril de perdre la vie ou l'honneur, ou la liberté ou un Trône, ou ſon Ami ou ſa Maîtreſſe. On demande

ordinairement ſi la mort de quelqu'un des perſonnages eſt néceſſaire dans la Tragédie. Une mort eſt, à la vérité, un événement important ; mais ſouvent il ſert plus à la facilité du dénouement qu'à l'importance de l'action, & le péril de mort n'y ſert pas quelquefois davantage. Ce qui rend Rodrigue ſi digne d'attention, eſt-ce le péril qu'il court en combattant le Comte, les Maures ou D. Sanche ? Nullement : c'eſt la néceſſité où il eſt de perdre l'honneur ou ſa Maîtreſſe ; c'eſt la difficulté d'obtenir ſa grace de Chimène dont il a tué le père. Les grands intérêts ſont tout ce qui remue fortement les hommes ; & il y a des momens où la vie n'eſt pas leur plus grande paſſion.

IX.

Il ſemble que les grands intérêts ſe peuvent partager en deux eſpèces ; les uns plus nobles, tels que l'acquiſition ou la conſervation d'un Trône, un devoir indiſpenſable, une vengeance, &c. ; les autres plus touchans, tels que l'amitié ou l'amour. L'une ou l'autre de ces deux ſortes d'intérêts donne ſon ca-

ractère aux Tragédies où elle domine. Naturellement le noble doit l'emporter sur le touchant ; & Nicomède, qui est tout noble, est d'un ordre supérieur à Bérénice, qui est toute touchante. Mais ce qui est incontestablement au-dessus de tout le reste, c'est le noble & le touchant réunis ensemble. Le seul secret qu'il y ait pour cela, est de mettre l'amour en opposition avec le devoir, l'ambition, la gloire ; de sorte qu'il les combatte avec force, & en soit à la fin surmonté. Alors ces actions sont véritablement importantes par la grandeur des intérêts opposés. Les Pièces sont en même temps touchantes par les combats de l'amour, & nobles par sa défaite. Telles sont le Cid, Cinna, Polieucte.

X.

Les Anciens n'ont presque point mis d'amour dans leurs Pièces, & quelques-uns les louent de n'avoir point avili leur Théâtre par de si petits sentimens. Pour moi, j'ai peur qu'ils n'aient pas connu ce que l'amour leur pouvoit produire. Je ne vois pas trop bien où seroit la finesse de ne vouloir pas traiter des sujets pareils à Cinna ou au Cid.

Toute la queſtion eſt de mettre l'amour à ſa place, c'eſt-à-dire au-deſſous de quelque paſſion plus noble, contre laquelle il ſe révolte avec violence, mais inutilement. Cette règle n'eſt néceſſaire que pour les Pièces du premier ordre, & elle n'a guères été pratiquée que par M. Corneille.

XI.

Le nouveau & le ſingulier peuvent ſe trouver dans les événemens de la Pièce & dans les caractères : mais nous en parlerons ailleurs plus à propos. Ici, nous ne parlerons que du nouveau & du ſingulier qui peuvent ſe trouver dans les paſſions. Le vrai ne ſuffit pas pour attirer l'attention de l'eſprit, il faut un vrai peu commun. Tout le monde connoît les paſſions des hommes juſqu'à un certain point ; au delà, c'eſt un pays inconnu à la plupart des gens, mais où tout le monde eſt bien-aiſe de faire des découvertes. Combien les paſſions ont-elles d'effets délicats & fins qui n'arrivent que rarement, ou qui, quand ils arrivent, ne trouvent pas d'obſervateurs aſſez habiles ? Il ſuffit de plus qu'elles ſoient extrêmes

pour nous être nouvelles. Nous ne les voyons presque jamais que médiocres. Où sont les hommes parfaitement amoureux, ou ambitieux, ou avares? Nous ne sommes parfaits sur rien, non pas même sur le mal.

XII.

Qu'un Amant mécontent de sa Maîtresse s'emporte jusqu'à dire qu'il ne perd pas beaucoup en la perdant, & qu'elle n'est pas trop belle; voilà déjà le dépit poussé assez loin. Qu'un Ami à qui cet Amant parle, convienne qu'en effet cette personne-là n'a pas beaucoup de beauté, que par exemple elle a les yeux trop petits; que sur cela l'Amant dise que ce ne sont pas ses yeux qu'il faut blâmer, & qu'elle les a très-agréables; que l'Ami attaque ensuite la bouche, & que l'Amant en prenne la défense; le même jeu sur le teint, sur la taille : voilà un effet de passion peu commun, fin, délicat, & très-agréable à considérer. Cet exemple, quoique comique, & tiré du Bourgeois Gentilhomme, m'a paru si propre à expliquer ma pensée, que je n'ai pu me

réſoudre à en apporter un plus ſérieux. Nous ne connoiſſons pas nous-mêmes combien les Romans de notre ſiècle ſont riches en ces ſortes de traits, & juſqu'à quel point ils ont pouſſé la ſcience du cœur.

XIII.

La fineſſe, la délicateſſe, enfin l'agrément de ces effets de paſſion, conſiſtent aſſez ordinairement dans une eſpèce de contradiction qui s'y trouve. On fait ce qu'on ne croit pas faire, on dit le contraire de ce qu'on veut dire, on eſt dominé par un ſentiment qu'on croit avoir vaincu, on découvre ce qu'on prend un grand ſoin de cacher. Celle de toutes les paſſions qui fournit le plus de ces ſortes de jeux, & peut-être la ſeule qui en fourniſſe, c'eſt l'amour. L'obligation où ſont les femmes de le vaincre ou de le diſſimuler, & la délicateſſe de gloire qui fait qu'elles ſe le diſſimulent à elles-mêmes, ſont des ſources très-fécondes de ces contradictions agréables. Les hommes ſont rarement à cet égard dans la même ſituation que les femmes; auſſi l'amour ne

plaît pas tant dans leur perſonne. L'ambition & la vengeance n'ont point par elles-mêmes de ces effets contraſtés; & ceux qui ſont d'un caractère à reſſentir vivement ces paſſions s'y livrent ſans les combattre & ſans les déguiſer.

XIV.

Rarement ceux qui aſpirent ou à s'élever ou à ſe venger, ſont-ils délicats ſur les moyens qui les y peuvent conduire; les Amans le ſont ſur les moyens de parvenir à la poſſeſſion de ce qu'ils aiment. L'eſpérance d'être aimé, ou la crainte de ne l'être pas, roulent ſur un regard, ſur un ſoupir, ſur un mot, enfin ſur des choſes preſque imperceptibles & d'une interprétation douteuſe; au lieu que les eſpérances ou les craintes qui accompagnent l'ambition & la vengeance, ont des ſujets plus marqués, plus déterminés, plus palpables. Ceux mêmes qui ſont aimés, peuvent douter s'ils le ſont, ou craindre à chaque moment de ne l'être plus, ou s'affliger de ne l'être pas aſſez. Quand on s'eſt vengé, quand on eſt arrivé au terme de ſon ambition, tout eſt fini.

Enfin

Enfin l'amour produit plus d'effets ſinguliers & agréables à conſidérer, parce qu'il a des objets plus fins, plus incertains, plus changeans. Je ſens que l'on pourroit pouſſer encore plus loin le parallele de l'amour & des autres paſſions, & que l'amour en ſortiroit toujours à ſon honneur. Mais je crois en avoir aſſez dit pour prouver qu'aucune autre paſſion ne peut avoir par elle-même autant d'agrément ſur le Théâtre. La diſpoſition des Spectateurs y contribue encore. N'y a-t-il pas plus d'amour au monde, que d'ambition ou de vengeance ?

XV.

La ſingularité ou la bizarrerie délicate des effets d'une paſſion, eſt un ſpectacle plus propre à plaire que ſa ſeule violence, parce qu'elle donne occaſion à une plus grande découverte. Il eſt vrai que ces deux beautés peuvent être réunies, & un effet ſingulier d'une paſſion en marque en même temps la force. De-là il s'enſuit encore que l'amour doit plus fournir au Théâtre, que la vengeance ou l'ambition, qui n'ont guères d'autre agrément que leur

violence, & qui ſont privées d'une infinité de raffinemens & de délicateſſes que l'amour ſeul a en partage. Un perſonnage qui n'a que de l'amour, peut remplir une Pièce, témoin Ariane & Bérénice; nul autre caractère ne peut occuper la même étendue. L'amour eſt le plus abondant & le plus fertile de tous les ſentimens.

XVI.

Ce qui eſt rare & parfait en ſon eſpèce, ne peut manquer d'attirer l'attention. Ainſi il faut toujours peindre les caractères dans un degré élevé; rien de médiocre, ni vertus, ni vices. Ce qui fait les grandes vertus, ce ſont les grands obſtacles qu'elles ſurmontent. Le vieil Horace ſacrifie l'amour paternel à l'amour de la Patrie, quand il dit, *qu'il mourût, &c.*; voilà un grand amour pour la Patrie. Pauline, malgré la paſſion qu'elle a pour Sévère, qu'elle pourroit épouſer après la mort de Polieucte, veut que ce même Sévère ſauve la vie à Polieucte; voilà un grand attachement à ſon devoir. Un ſeul de ces traits ſuffiroit pour faire un grand caractère.

XVII.

Les vices ont auſſi leur perfection. Un demi-tyran ſeroit indigne d'être regardé ; mais l'ambition, la cruauté, la perfidie pouſſées à leur plus haut point, deviennent de grands objets. La Tragédie demande encore qu'on les rende, autant qu'il eſt poſſible, de beaux objets. Il y a un art d'embellir les vices, & de leur donner un air de nobleſſe & d'élévation. L'ambition eſt noble, quand elle ne ſe propoſe que des Trônes ; la cruauté l'eſt en quelque ſorte, quand elle eſt ſoutenue d'une grande fermeté d'ame ; la perfidie même l'eſt auſſi, quand elle eſt accompagnée d'une extrême habileté. Cléopatre dans Rodogune, Phocas, Stilicon, ſont de beaux caractères dans toutes ces Pièces. Le Théâtre n'eſt pas ennemi de ce qui eſt vicieux, mais de ce qui eſt bas & petit. C'eſt-là ce qui gâte les caractères de Néron & de Mithridate, tels qu'on les a donnés dans deux Tragédies très-connues du Public, & pleines d'ailleurs de très-grandes beautés. L'un ſe cache derrière une porte pour écouter deux

Amans ; l'autre, pour surprendre une jeune personne & lui faire dire son secret, se sert d'un petit artifice de Comédie, & qui est même fort usé. Ces deux personnages sont assez cruels & assez perfides ; ce n'est pas-là ce qui leur manque : mais ils le sont bassement.

XVIII.

Cependant M. Corneille a mis sur le Théâtre deux caractères assez bas, Prusias & Felix ; & ils y réussirent tous deux : mais il faut remarquer que Néron & Mithridate font des actions basses dont le Spectateur est témoin, & ceux-ci n'ont tout au plus que des sentimens bas ; les sentimens qui ne sont que des discours, frappent beaucoup moins que les actions. De plus, la bassesse des sentimens de Prusias & de Felix est si naturelle dans les conjonctures où ils se trouvent, qu'il n'y a qu'un cœur de Héros qui s'en pût garantir ; & même elle représente les premiers mouvemens du cœur d'un Héros : mais il n'y a aucune nécessité d'agir comme agissent Néron & Mithridate. Enfin ces deux caractères servent à

en faire éclater d'autres parfaitement héroïques, ce que ne font pas ceux de Mithridate & de Néron. Pardeſſus tout cela, quand Felix avoue qu'il ne ſeroit pas fâché de la mort de ſon gendre, parce qu'il en tireroit quelque avantage pour ſa fortune, M. Corneille a eu la ſage précaution de lui donner de la honte de ce ſentiment ; & qui examinera de près le tour dont il s'eſt ſervi, reconnoîtra combien il faut d'art pour manier ces ſortes de caractères, & combien il eſt difficile de les réconcilier avec le Théâtre qui les rejette naturellement. Il n'appartient qu'à un génie du premier ordre de nous donner un perſonnage bas.

XIX.

Quand on veut juſtifier des Auteurs qui n'en ont preſque pas donné d'autres, & qui n'y ont apporté aucun art, ou qui n'ont peint que des caractères communs & foibles en leur eſpèce, on dit : C'eſt-là la nature ; & on croit avoir tout dit. C'eſt-là la nature, il eſt vrai : mais n'y a-t-il pas quelqu'autre choſe de plus parfait, de plus rare

en ſon eſpèce, de plus noble, qui eſt auſſi la nature ? C'eſt cela qu'on voudroit voir. Que diroit-on d'un Peintre qui ne repréſenteroit les hommes que comme ils ſont faits communément, petits, mal tournés, mal proportionnés, de mauvais air ? Ce ſeroit-là pourtant la nature.

XX.

Un des grands ſecrets pour piquer la curioſité, c'eſt de rendre l'événement incertain. Il faut pour cela que le nœud ſoit tel qu'on ait de la peine à en prévoir le dénouement, & que le dénouement ſoit douteux juſqu'à la fin, &, s'il ſe peut, juſqu'à la dernière Scène. Lorſque dans Stilicon, Felix eſt tué au moment qu'il va en ſecret donner avis de la conjuration à l'Empereur, Honorius voit clairement que Stilicon ou Eucherius, ſes deux Favoris, ſont les Chefs de la conjuration, parce qu'ils étoient les ſeuls qui ſuſſent que l'Empereur devoit donner une audience ſecrète à Felix. Voilà un nœud qui met Honorius, Stilicon & Eucherius dans une ſituation très-embarraſſante ; & il eſt très-difficile d'imaginer comment

ils en ſortiront. Qui ſeroit-ce qui pourroit laiſſer la Pièce à cet endroit-là? Tout ce qui ſerre le nœud davantage, tout ce qui le rend plus mal-aiſé à dénouer, ne peut manquer de faire un bel effet. Il faudroit même, s'il ſe pouvoit, faire craindre au Spectateur que le nœud ne ſe pût pas dénouer heureuſement.

XXI.

La curioſité une fois excitée n'aime pas à languir; il faut lui promettre ſans ceſſe de la ſatisfaire, & la conduire cependant ſans la ſatisfaire juſqu'au terme que l'on s'eſt propoſé. Il faut approcher toujours le Spectateur de la concluſion, & la lui cacher toujours; qu'il ne ſache pas où il va, s'il eſt poſſible, mais qu'il ſache bien qu'il avance. Le ſujet doit marcher avec vîteſſe: une Scène qui n'eſt pas un nouveau pas vers la fin eſt vicieuſe. Tout eſt action ſur le Théâtre, & les plus beaux diſcours même y ſeroient inſupportables, ſi ce n'étoient que des diſcours. La longue délibération d'Auguſte, qui tient le ſecond Acte de Cinna, toute divine qu'elle eſt, ſeroit la

plus mauvaiſe choſe du monde, ſi à la fin du premier Acte on n'étoit pas demeuré dans l'inquiétude de ce que veut Auguſte aux deux Chefs de la conjuration qu'il a mandés ; ſi ce n'étoit pas une extrême ſurpriſe de le voir délibérer de ſa plus importante affaire avec deux hommes qui ont conjuré contre lui ; s'ils n'avoient pas tous deux des raiſons cachées, & que le Spectateur pénètre avec plaiſir, pour prendre deux partis tout oppoſés ; enfin, ſi cette bonté qu'Auguſte leur marque n'étoit pas le ſujet des remords & des irréſolutions de Cinna, qui ſont la grande beauté de ſa ſituation.

XXII.

Un dénouement ſuſpendu juſqu'au bout, & imprévu, eſt d'un grand prix. Camma, pour ſauver la vie à Sauſtrate qu'elle aime, ſe réſout enfin à épouſer Sinorix qu'elle hait, & qu'elle doit haïr. On voit dans le cinquième Acte Camma & Sinorix revenus du Temple où ils ont été mariés : on ſait bien que ce ne peut pas-là être une fin ; on n'imagine point où tout cela aboutira, & d'autant

d'autant moins que Camma apprend à Sinorix qu'elle fait son plus grand crime, dont il ne la croyoit pas instruite ; & que quoiqu'elle l'ait épousé, elle n'a rien relâché de sa haine pour lui. Il est obligé de sortir, & elle écoute tranquillement les plaintes de son Amant, qui lui reproche ce qu'elle vient de faire pour lui prouver à quel point elle l'aime. Tout est suspendu avec beaucoup d'art, jusqu'à ce qu'on apprenne que Sinorix vient de mourir d'un mal dont il a été attaqué subitement, & que Camma déclare à Softrate qu'elle a empoisonné la coupe nuptiale où elle a bu avec Sinorix, & qu'elle va mourir aussi. Il est rare de trouver un dénouement aussi peu attendu, & en même temps aussi naturel.

XXIII.

Comme la plupart des sujets sont historiques, le seul titre des Pièces en apprend le dénouement ; & alors il faudroit, s'il étoit possible, prendre une route qui parût ne devoir pas conduire à ce dénouement connu par l'Histoire, & qui y conduisît cependant.

Ceux qui ſauroient que Camma fit mourir Sinorix, ſeroient bien éloignés, dans le cinquième Acte même, de deviner comment le Poëte ſera parvenu à cet événement, lorſqu'ils verroient le mariage de Camma & de Sinorix terminé ; & en ce cas la ſurpriſe eſt encore plus grande que ſi l'on n'avoit pas ſu l'Hiſtoire, parce qu'on voit des choſes toutes oppoſées à ce qu'on attend. Mais, encore un coup, ces ſortes de dénouemens ſont rares. Tout ce qu'on peut faire de mieux pour les autres qui ſont annoncés par l'Hiſtoire, ou aiſés à prévoir par la nature du ſujet, c'eſt de les rendre ſurprenans pour les Acteurs, s'ils ne le ſont pas pour les Spectateurs. A la fin du quatrième Acte d'Ariane, Théſée & Phèdre prennent la réſolution de s'enfuir enſemble : voilà le dénouement annoncé bien clairement au Spectateur ; il ne ſera pas ſurpris d'apprendre au cinquième Acte, que Théſée & Phèdre ſont partis : mais Ariane en ſera extrêmement ſurpriſe, ſur-tout du départ de Phèdre ſa ſœur, qu'elle aimoit tendrement, & qu'elle ne croyoit pas ſa rivale ; & le Spectateur attend avec impatience l'étonnement

& le déſeſpoir d'Ariane. Il paroît par mille autres exemples, que le Spectateur jouit avec plaiſir d'une ſurpriſe qui n'eſt que pour l'Acteur, & non pas pour lui. Alors ſa curioſité n'a plus pour objet l'événement même, mais ſeulement l'effet qu'il fera ſur l'Acteur, & un dénouement de cette eſpèce ne laiſſe pas d'être fort agréable. Le cinquième Acte d'Ariane l'eſt au dernier point.

XXIV.

Voilà à-peu-près ce que l'eſprit demande dans les objets par rapport à ſa curioſité : mais d'ailleurs, qu'il ſoit borné ou pareſſeux, il veut que ce qu'on lui préſente à conſidérer ſoit un & ſimple. Il eſt viſible d'abord que deux actions qui iroient de front le partageroient déſagréablement ; il opteroit bientôt entre les deux, & celle à laquelle il ſe ſeroit attaché lui donneroit du dégoût pour l'autre. Il arriveroit le même inconvénient d'une action traverſée par quelque choſe d'étranger ou d'inutile ; ainſi tout conclut pour l'unité.

XXV.

Nous ne savons pas trop bien ce que les Anciens ont entendu par épisode, ni ce que nous entendons nous-mêmes par ce mot. Heureusement il n'importe guères. Si épisode est quelque chose d'inséré dans l'action, & qui s'en pourroit ôter sans lui faire aucun tort, comme les Amours des subalternes dans quelques Opéra, où ils ne laissent pas de faire de jolies Scènes, tout épisode est vicieux. Si au contraire épisode s'entend des intérêts des seconds personnages, qui, quoiqu'ils ne soient pas les principaux moteurs de l'action, y aident cependant, les épisodes sont très-bons, & souvent nécessaires.

XXVI.

Quand je dis que les seconds personnages aident à l'action, je n'entends pas qu'ils prêtent la main à une machine qui auroit bien pu aller sans eux, quoique peut-être moins facilement; j'entends que leur secours soit absolument nécessaire: & il ne faut pas

même que ce secours soit tardif, c'est-à-dire, que la nécessité de ces seconds personnages ne se fasse sentir que tard dans le cours de la Pièce ; car autant qu'ils ont paru jusques-là, autant ils ont ennuyé. Eriphile est nécessaire pour le dénouement d'Iphigénie ; c'est la Biche de la Fable, & on ne s'en pouvoit passer : mais elle n'est nécessaire qu'à la fin du dernier Acte, & cela ne la justifie pas suffisamment de s'être fait voir dans les autres.

XXVII.

Il faut qu'à l'unité se joigne la simplicité. J'appelle action simple celle qui est aisée à suivre, & qui ne fatigue point l'esprit par une trop grande quantité d'incidens. Il ne faut pas s'imaginer que la simplicité ait par elle-même aucun agrément ; & ceux qui louent par cet endroit-là les Pièces Grecques, ont bien envie de les louer, & ne se connoissent guères en louanges. D'un autre côté, Héraclius est trop chargé de faits & d'intrigues trop éloignés du simple. Il y a donc quelque chose de bon dans la simplicité : mais en quoi cela consiste-t-il ?

XXVIII.

La simplicité ne plaît point par elle-même ; elle ne fait qu'épargner de la peine à l'esprit. La diversité au contraire par elle-même est agréable ; l'esprit aime à changer d'action & d'objet. Une chose ne plaît point précisément par être simple, & elle ne plaît point davantage à proportion qu'elle est plus simple ; mais elle plaît par être diversifiée sans cesser d'être simple : plus elle est diversifiée sans cesser d'être simple, plus elle plaît. En effet, de deux Spectacles, dont ni l'un ni l'autre ne fatigue l'esprit, celui qui l'occupe le plus lui doit être le plus agréable. On n'admire point la Nature de ce qu'elle n'a composé tous les visages que d'un nez, d'une bouche, de deux yeux ; mais on l'admire de ce qu'en les composant tous de ces mêmes parties, elle les a faits fort différens. Voilà la simplicité & la diversité qui plaisent par leur union. L'une est peu digne d'être considérée, mais du moins aisée à considérer ; son plus grand mal est d'être insipide : l'autre est piquante, digne d'attention ;

mais d'une étendue infinie, & qui égareroit trop l'esprit. Ainsi il arrive, quand elles s'unissent, que la simplicité donne de justes bornes à la diversité, & que la diversité prête ses agrémens à la simplicité.

XXIX.

La diversité d'action, si cela se peut dire, n'est donc guères moins importante que l'unité & la simplicité. Les Espagnols diversifient ordinairement leurs Pièces, en y mettant beaucoup d'intrigues & d'incidens. Princes déguisés ou inconnus à eux-mêmes, lettres équivoques ou tombées entre les mains de gens à qui elles ne s'adressoient pas, portraits perdus, méprises qui arrivent pendant la nuit, rencontres surprenantes & imprévues; de ces sortes de jeux ou d'embarras, ils n'en ont jamais trop. Pour nous, nous les avons aimés pendant quelque temps, & notre goût a changé. Peut-être les Espagnols, qui à cause de la contrainte où les femmes vivent chez eux, sont plus accoutumés que nous aux aventures, ont plus de raison d'en aimer la représentation; peut-être leur vivacité

leur fait-elle trouver ſimple & facile ce qui eſt pour nous embarraſſé & fatigant ; peut-être enfin, & c'eſt-là le plus vraiſemblable, ne ſe plaiſent-ils aux Pièces d'intrigue, que faute d'en connoître de meilleures.

XXX.

Ce qui a le plus nui parmi nous aux Pièces d'intrigue, c'eſt que nous en avons vu d'auſſi diverſifiées, & en même temps de moins embarraſſées. Comparez Héraclius & Horace. Il y a dans l'un & dans l'autre beaucoup de diverſité & d'événemens ; à peine les perſonnages ſont-ils deux Scènes de ſuite dans la même ſituation, tout eſt toujours en mouvement. Mais comment parvient-on à tout le jeu d'Héraclius ? par une longue hiſtoire de choſes paſſées avant la Pièce, hiſtoire aſſez difficile à bien retenir, & toujours un peu obſcure, quoique démêlée avec un art merveilleux. Au contraire, tous les divers événemens d'Horace naiſſent les uns des autres facilement, & ſous les yeux du Spectateur. Héraclius eſt à l'Eſpagnole, trop intrigué, trop em-

barraſſé, fatigant; Horace eſt, ſi je l'oſe dire, à la Françoiſe, très-diverſifié, ſans nul embarras.

XXXI.

Pour découvrir tout le ſecret de diverſifier agréablement une action, il ne faudroit que découvrir l'art dont Horace eſt conduit. Les trois Horaces combattent pour Rome, & les trois Curiaces pour Albe; deux Horaces ſont tués, & le troiſième, quoique reſté ſeul, trouve moyen de vaincre les trois Curiaces: voilà ce que l'Hiſtoire fournit, & rien n'eſt plus ſimple. Que l'on examine quels ornemens, & combien d'ornemens différens le Poëte y a ajoutés; plus on l'examinera, plus on en ſera ſurpris. Il fait les Horaces & les Curiaces alliés, & prêts à s'allier encore. L'un des Horaces a épouſé Sabine ſœur des Curiaces, & l'un des Curiaces aime Camille ſœur des Horaces. Lorſque le Théâtre s'ouvre, Albe & Rome ſont en guerre; & ce jour-là même il ſe doit donner une bataille déciſive. Sabine ſe plaint d'avoir ſes frères dans une armée & ſon mari dans l'autre,

& de n'être en état de ſe réjouir des ſuccès de l'un ni de l'autre parti. Camille eſpéroit la paix ce jour-là même, & croyoit devoir épouſer Curiace ſur la foi d'un Oracle qui lui avoit été rendu : mais un ſonge a renouvellé ſes craintes. Cependant Curiace lui vient annoncer que les Chefs d'Albe & de Rome, ſur le point de donner la bataille, ont eu horreur de tout le ſang qui s'alloit répandre, & ont réſolu de finir cette guerre par un combat de trois contre trois ; qu'en attendant ils ont fait une trève. Camille reçoit avec tranſport une ſi heureuſe nouvelle, & Sabine ne doit pas être moins contente. Enſuite les trois Horaces ſont choiſis pour être les Combattans de Rome, & Curiace les félicite de cet honneur, & ſe plaint en même temps de ce qu'il faut que ſes beaux-frères périſſent, ou qu'Albe, ſa Patrie ; ſoit ſujette de Rome. Mais quel redoublement de douleur pour lui, quand il apprend que ſes deux frères & lui ſont choiſis pour être les Combattans d'Albe ! Quel trouble recommence entre tous les perſonnages ! La guerre n'étoit pas ſi terrible pour eux ; Sabine & Camille ſont plus alarmées que ja-

mais : il faut que l'une perde ou ſon mari ou ſes frères ; l'autre, ſes frères ou ſon Amant, & cela par les mains les uns des autres. Les Combattans eux-mêmes ſont émus & attendris ; cependant il faut partir, & ils vont ſur le champ de bataille. Quand les deux armées les voient, elles ne peuvent ſouffrir que des perſonnes ſi proches combattent enſemble ; & l'on fait un ſacrifice pour ſavoir la volonté des Dieux. L'eſpérance renaît dans le cœur de Sabine ; mais Camille n'augure rien de bon. On leur vient dire qu'il n'y a plus rien à eſpérer ; que les Dieux approuvent le combat, & que les Combattans ſont aux mains. Nouveau déſeſpoir, trouble plus grand que jamais. Enſuite vient la nouvelle que deux Horaces ſont tués, le troiſième en fuite, & les trois Curiaces maîtres du champ de bataille. Camille regrette ſes deux frères, & a une joie ſecrète de ce que ſon Amant eſt vivant & vainqueur. Sabine, qui ne perd ni ſes frères ni ſon mari, eſt contente : mais le père des Horaces, uniquement touché de l'intérêt de Rome, qui va être ſujette d'Albe, & de la honte qui rejaillit ſur lui par la fuite

de ſon fils, jure qu'il le punira de ſa lâcheté, & lui ôtera la vie de ſes propres mains ; ce qui redonne une nouvelle inquiétude à Sabine. Mais on apporte enfin au vieil Horace une nouvelle toute contraire ; la fuite de ſon fils n'étoit qu'un ſtratagême dont il s'eſt ſervi pour vaincre les trois Curiaces qui ſont demeurés morts ſur le champ de bataille. Rien n'eſt plus admirable que la manière dont cette action eſt menée : on n'en trouvera ni l'original chez les Anciens, ni la copie chez les Modernes.

XXXII.

Le ſecret de cette conduite conſiſte, ce me ſemble, à couper une action en autant de parties qu'il y en a qui puiſſent produire différens ſentimens dans les perſonnages, ſoit que ces ſentimens ſoient d'eſpèces oppoſées, ſoit que dans la même eſpèce les uns aient ſeulement plus de force que les autres. Faire paſſer les perſonnages de la joie à la douleur, de la crainte à l'eſpérance, ou d'une moindre joie, d'une moindre crainte à une plus grande, voilà deux eſpèces de contraſte. La première eſt la plus

agréable, parce que le contraſte eſt plus parfait ; l'autre ne laiſſe pas auſſi de faire de grands effets : mais en général une Pièce où un même ſentiment régneroit toujours, ou du moins preſque toujours, quoiqu'il allât en ſe fortifiant, plairoit moins que ſi elle étoit mêlée de pluſieurs ſentimens oppoſés. En peinture, les draperies réuſſiſſent mieux que nos habits communs, parce qu'elles ont plus de jeu, qu'elles ſont plus ondoyantes. Ainſi il eſt bon que le tiſſu de la Tragédie ſoit, pour ainſi dire, ondoyant, qu'il préſente différentes faces, qu'il ait différens mouvemens.

XXXIII.

Outre le contraſte qui peut être dans les différentes parties de l'action, celui des caractères des perſonnages contribue beaucoup à la variété. Deux figures dans un tableau qui ont préciſément la même attitude, ne ſont pas plus vicieuſes que deux perſonnages d'une Tragédie qui ont le même caractère. Bérénice, Titus & Antiochus ne ſont que le même perſonnage ſous trois noms différens. Le plus grand

contraſte eſt entre les eſpèces oppoſées, comme d'un ambitieux à un Amant, d'un tyran à un Héros : mais on peut auſſi dans la même eſpèce en trouver un très-agréable. C'eſt ainſi qu'Horace & Curiace, tous deux vertueux, tous deux également poſſédés de l'amour de la Patrie, ne ſe reſſemblent point dans les ſentimens même qui leur ſont communs. L'un a une férocité noble, l'autre quelque choſe de plus tendre & de plus humain. Mais il n'appartient pas à tout le monde de ménager du contraſte entre ce qui ſe reſſemble. Enfin, lorſque deux perſonnages ne peuvent avoir de différence marquée, il eſt bon du moins de leur donner des raiſons particulières pour n'être pas du même avis, ou dans le même mouvement de paſſion. C'eſt encore un coup de maître qu'a fait M. Corneille dans Horace. Sabine & Camille ont le même caractère, & à-peu-près le même intérêt : mais ordinairement quand l'une eſpère, l'autre craint. Il ſeroit auſſi à propos que les Confidens euſſent moins de complaiſance pour leurs Maîtres qu'ils n'en ont communément, & qu'ils priſſent la liberté de les combattre par de

bonnes raiſons. Il faut de l'oppoſition & du jeu dans un Dialogue; autrement c'eſt un Dialogue où il n'y a qu'une perſonne qui parle.

XXXIV.

Les jeux de Théâtre ſont infinis. Ils comprennent tout ce qui ſurprend ou le Spectateur, ou quelqu'un des perſonnages, tout ce qui produit un effet contraire à ce qu'on en attendoit; & il eſt viſible que rien ne réveille davantage la curioſité. Dans le moment que Cinna rend compte à Emilie de la conjuration dont Maxime & lui ſont les Chefs, on lui vient dire qu'Auguſte le mande avec Maxime. Il n'eſt pas poſſible que Cinna ne ſe croie découvert, & que le Spectateur n'attende avec impatience ce que lui veut l'Empereur. Quand Cinna & Maxime paroiſſent avec l'Empereur, on voit qu'il ne les a mandés que pour délibérer avec eux s'il quittera l'Empire. Voilà Cinna, Maxime & le Spectateur également ſurpris; & ces traits-là ſont merveilleux. Il y a d'autres jeux de Théâtre qui ne trompent ou n'étonnent que quelqu'un des

perſonnages, & non pas le Spectateur. Ainſi Ariane ſe confie à ſa ſœur qu'elle ne connoît pas pour ſa rivale, & le jeu en eſt très-beau, quoique le Spectateur n'y ſoit pas trompé. Mais en pareil cas il jouit de l'erreur ou de l'ignorance de l'Acteur, & prévoit avec plaiſir la ſurpriſe où il tombera quand il viendra à s'éclaircir. Tout bien conſidéré, il ſemble que la première manière a quelque choſe de plus parfait. Les Comédies ſont plus fertiles en jeux de Théâtre que les Tragédies, & il y en a de belles qui n'en ont aucun.

XXXV.

Juſqu'ici nous n'avons enviſagé dans l'action que ce qui peut plaire à l'eſprit : ce n'eſt pas aſſez, il faut ſonger au cœur. Avec toutes les qualités dont nous avons parlé, elle pourroit être attachante : mais il y a encore quelque choſe au-delà ; il faut, s'il ſe peut, la rendre touchante. On veut être ému, agité ; on veut répandre des larmes. Ce plaiſir qu'on prend à pleurer eſt ſi bizarre, que je ne puis m'empêcher d'y faire réflexion. Se plairoit-on à voir quelqu'un

quelqu'un que l'on aimeroit, dans une ſituation auſſi douloureuſe que celle où eſt le Cid, après avoir tué le père de ſa Maîtreſſe ? Non ſans doute. Cependant le déſeſpoir extrême du Cid, le péril où il eſt de perdre tout ce qui lui eſt le plus cher, plaît par cette raiſon même que le Cid eſt aimé du Spectateur ; d'où vient qu'on eſt agréablement touché par le ſpectacle d'une choſe qui affligeroit ſi elle étoit réelle.

XXXVI.

Le plaiſir & la douleur, qui ſont deux ſentimens ſi différens, ne diffèrent pas beaucoup dans leur cauſe. Il paroît par l'exemple du chatouillement, que le mouvement du plaiſir pouſſé un peu trop loin devient douleur, & que le mouvement de la douleur un peu modérée devient plaiſir. De-là vient encore qu'il y a une triſteſſe douce & agréable ; c'eſt une douleur affoiblie & diminuée. Le cœur aime naturellement à être remué ; ainſi les objets triſtes lui conviennent, & même les objets douloureux, pourvu que quelque choſe les

adouciſſe. Il eſt certain qu'au Théâtre la repréſentation fait preſque l'effet de la réalité ; mais enfin elle ne le fait pas entiérement : quelque entraîné que l'on ſoit par la force du Spectacle, quelque empire que les ſens & l'imagination prennent ſur la raiſon, il reſte toujours au fond de l'eſprit je ne ſais quelle idée de la fauſſeté de ce qu'on voit. Cette idée, quoique foible & enveloppée, ſuffit pour diminuer la douleur de voir ſouffrir quelqu'un que l'on aime, & pour réduire cette douleur au degré où elle commence à ſe changer en plaiſir. On pleure les malheurs d'un Héros à qui l'on s'eſt affectionné, & dans le même moment l'on s'en conſole, parce qu'on ſait que c'eſt une fiction ; & c'eſt juſtement de ce mélange de ſentimens que ſe compoſe une douleur agréable, & des larmes qui ſont plaiſir. De plus, comme cette affliction, qui eſt cauſée par l'impreſſion des objets ſenſibles & extérieurs, eſt plus forte que la conſolation qui ne part que d'une réflexion intérieure, ce ſont les effets & les marques de la douleur qui doivent dominer dans ce compoſé.

XXXVII.

Les perſonnages qui tirent ces larmes des yeux, doivent être intéreſſans & aimables : mais comment les rendre aimables & intéreſſans ? Il ſuffit d'abord qu'ils ſoient malheureux. C'eſt un mérite aux yeux de toutes les perſonnes ſenſibles, que de tomber dans de grands malheurs; & ils attirent naturellement l'affection, pourvu qu'il n'y ait rien d'ailleurs qui la repouſſe. Le Héros & l'Héroïne de la Pièce trouvent le Spectateur dans une diſpoſition aſſez favorable; & pour l'engager à plaindre leurs infortunes, c'eſt aſſez qu'ils ne lui déplaiſent par aucun endroit.

XXXVIII.

Il faut prendre garde que cette maxime n'eſt vraie que des perſonnages peu connus par l'Hiſtoire, & dont on n'a pas une idée fort élevée; ils intéreſſent à peu de frais : tel eſt Antiochus dans Rodogune. Mais Céſar & Alexandre n'intéreſſeront point, s'ils ne rempliſſent l'attente que donnent leurs

noms ; & il ne suffit pas que dans le cours de la Pièce on rapporte d'eux de grandes choses qu'ils ont faites, il faut qu'on leur en voie faire dans le cours de la Pièce même. Les Histoires du passé touchent peu le Spectateur, qui, pour ainsi dire, n'en croit que ses yeux. De-là vient qu'Alexandre est si peu intéressant, & si petit dans la Pièce qui porte son nom. On y conte de lui, à la vérité, beaucoup de belles choses : mais quand on le voit en personne, il n'est occupé que de l'amour d'une petite Cléophile que le Spectateur n'estime pas beaucoup. Alexandre ne laisse pas de faire à la fin une action de générosité, en rendant à Porus ses Etats : mais on ne lui en tient presque pas de compte, parce qu'il ne s'est pas attiré jusques-là une grande considération.

XXXIX.

Souffrir une oppression injuste, essuyer une ingratitude, une perfidie noire, ce sont les malheurs qui attirent le plus d'affection à ceux qui y sont tombés ; & la force qu'ils ont de gagner les cœurs est telle, que Médée,

qui a trahi ſon père & ſon pays, qui a déchiré ſon père par morceaux, devient aimable & intéreſſante quand elle eſt à Corinthe abandonnée par Jaſon. Tout le monde eſt dans ſon parti, même contre l'innocente Créüſe.

X L.

A plus forte raiſon la vertu malheureuſe doit intéreſſer ; mais il faut ſavoir peindre la vertu, & il n'y a guères que le pinceau de M. Corneille qui y ait réuſſi. On ne doit point craindre que tous les caractères vertueux & parfaits ne viennent à ſe raſſembler, & que tous les Héros de Théâtre ne ſoient qu'un même Héros. Il eſt vrai que toutes les vertus enſemble ſont dans ces ſortes de caractères ; mais elles n'y brillent pas toutes. Il y en a une qui par le fait dont il s'agit, par les circonſtances où eſt le Héros, prend le deſſus, & devient, pour ainſi parler, la vertu du jour. Les autres demeurent dans l'obſcurité & dans le ſilence, faute d'occaſion ; il ſuffit qu'on ne voie rien qui leur ſoit oppoſé. Que l'on applique cette réflexion aux Héros & aux

Héroïnes de Corneille, on les trouvera presque tous également & différemment vertueux. Ce n'est point par le mélange des vices ou des défauts qu'il diversifie leurs caractères, c'est par les différentes vertus qu'il y fait éclater.

XLI.

Le personnage qu'on veut peindre vertueux, doit être exempt de défauts. Ou l'amour ne passe pas pour une foiblesse, ou c'est la seule qu'on pardonne aux Héros de Théâtre; encore faut-il qu'ils le sacrifient, comme nous avons dit, à de plus nobles sentimens. Il y a de plus une autre remarque à faire; il faut que les Héros aiment des Héroïnes, c'est-à-dire des personnes dignes d'eux; & un des défauts d'Alexandre, c'est d'aimer cette Cléophile dont le caractère est assez petit. Le Héros est avili par son mauvais choix. Au contraire, Sévère dans Polieucte en est plus grand d'être aimé d'une femme telle que Pauline.

XLII.

Le Héros ne doit jamais avoir tort,

& il faut lui en épargner jusqu'à la moindre apparence. S'il a un mauvais côté, c'est au Poëte à le cacher, & à peindre son visage de profil. Il faut montrer Alexandre vainqueur de la Terre, mais non pas ivrogne & cruel. M. Corneille a péché contre cette règle, quoique d'une manière assez peu sensible. Nicomède, dont le caractère est très-noble & d'une fierté très-aimable, brave sans cesse & insulte Attale son jeune frère, & par conséquent en donne fort mauvaise opinion au Spectateur, qui est assez disposé à suivre les sentimens du Héros quand il l'aime. Cependant à la fin, Attale fait une action de générosité qui tire Nicomède lui-même d'un grand péril. On est fâché que Nicomède ait si mal connu Attale, & qu'il ait eu tant de mépris pour un homme qui le méritoit si peu. De plus, c'est une espèce de honte pour Nicomède que d'être tiré d'affaire par celui dont il faisoit si peu de cas. Il faut compter que le Spectateur aime le Héros avec délicatesse, & que la moindre chose qui blesse l'idée qu'il en a conçue, lui fait une impression désagréable.

XLIII.

Les caractères vertueux & aimables se partagent en deux espèces : les uns doux, tendres, pleins d'innocence; les autres, nobles, élevés, courageux, fiers. On les met tous sur le Théâtre dans des situations douloureuses; & les uns, qui sont plus sensibles à leurs maux, qui emploient plus de paroles à se plaindre, attendrissent aisément le Spectateur, & font naître la pitié; les autres, qui ont dans leurs malheurs autant de courage que de sensibilité, qui dédaignent de se plaindre, qui ne causent que de l'admiration ou ne causent qu'une pitié mêlée d'admiration, une pitié sans larmes, & qui peut être reçue dans les plus grands cœurs. On plaint les premiers; & quand on s'applique leurs malheurs, on en frémit de crainte. On admire les derniers à tel point, que l'on voudroit presque avoir leurs malheurs avec leurs sentimens. Andromaque & Cornélie sont deux veuves, toutes deux très infortunées, & très-propres à faire sentir la différence de ces deux espèces de pitié. Les caractères

caractères doux peuvent intéresser par un amour tendre & délicat, & leur manière d'aimer leur devient encore un mérite. Tels sont Britannicus & Junie, Bajazet & Athalide. Les caractères plus élevés ont aussi une sorte d'amour plus élevé, & auquel on ne doit pas donner cette mollesse touchante; mais ils ont l'avantage que l'admiration qu'ils excitent les rend plus aimables que ne feroit la pitié même, ou qu'ils excitent en même temps & la pitié & l'admiration.

XLIV.

Nicomède est opprimé par le crédit de sa belle-mère auprès de Prusias, & par l'artificieuse politique des Romains. Il ne se plaint jamais; jamais il ne cherche à attendrir le Spectateur: mais la fermeté de son courage, l'intrépidité avec laquelle il regarde la plus grande Puissance qui fût alors sur la terre, les nobles railleries qu'il en fait, lui gagnent plus les cœurs que ne feroient les plus douloureuses plaintes du monde; & s'il ne faisoit quelquefois un peu trop le jeune homme, ce

ſeroit le plus beau caractère qui fût ſur la Scène. Ce caractère eſt naturellement ſi agréable, qu'il ne laiſſe pas de plaire lors même qu'il eſt vicieux. Ladiſlas, dans Venceſlas, eſt impétueux, fougueux, violent, téméraire, injuſte; cependant avec tous ſes vices il eſt aimable. Tout ce qui a un air de hardieſſe, d'élévation, d'indépendance, flatte naturellement notre inclination, qui va toujours à donner plus à la force qu'à la raiſon, & au courage qu'à la prudence. Au contraire, ce qui eſt régulier & ſage a je ne ſais quoi de froid, qui quelquefois même peut donner priſe au ridicule. Ce n'eſt pas cependant qu'il fallût ſouvent haſarder ſur le Théâtre de jeunes fous, comme Ladiſlas : les caractères raiſonnables & vertueux ſont ſans doute préférables; mais il faut leur donner tout ce qu'ils peuvent recevoir de la vigueur & de la chaleur du caractère vicieux de Ladiſlas.

XLV.

Ici ſe préſentent aſſez naturellement quelques réflexions ſur l'utilité de la Tragédie. Je n'ai jamais entendu la

purgation des passions par le moyen des passions mêmes ; ainsi je n'en dirai rien. Si quelqu'un est purgé par cette voie-là, à la bonne heure ; encore ne vois-je pas trop bien à quoi il peut être bon d'être guéri de la pitié. Mais il me semble que la plus grande utilité du Théâtre est de rendre la vertu aimable aux hommes, de les accoutumer à s'intéresser pour elle, de donner ce pli à leur cœur, de leur proposer de grands exemples de fermeté & de courage dans leurs malheurs, de fortifier par-là & d'élever leurs sentimens. Il s'ensuit de-là que non-seulement il faut des caractères vertueux ; mais qu'il les faut vertueux à la manière élevée & fière de M. Corneille, qu'ils affermissent le cœur, & donnent des leçons de courage. D'autres caractères vertueux aussi, mais plus conformes à la nature commune, amolliroient l'ame, & feroient prendre au Spectateur une habitude de foiblesse & d'abattement. Pour l'amour, puisque c'est un mal nécessaire, il seroit à souhaiter que les Pièces de M. Corneille ne l'inspirassent aux Spectateurs que tel qu'elles le représentent.

XLVI.

Nous avons vu que ce qui rend les personnages intéressans, ce sont ou leurs malheurs ou leur vertu, & qu'ils le sont encore davantage quand ils ont tout ensemble & de grands malheurs & beaucoup de vertu. Mais que seroit-ce si la vertu même produisoit les malheurs ? Sans doute l'amour du Spectateur iroit encore bien plus loin. Un malheur est d'autant plus touchant, que celui qui y tombe en est moins digne. Si Rodrigue, plein de vertu & de générosité comme il est, venoit à perdre une Maîtresse dont il est aimé, on le plaindroit : mais il la perd, parce qu'il s'est acquitté de ce qu'il devoit à son père. Quelle pitié le Spectateur ne lui doit-il pas ! Chimène est dans la même situation : aussi ce sujet-là est-il le plus beau qui ait jamais été traité.

XLVII.

Après les malheurs où l'on tombe par sa propre vertu, les plus touchans sont ceux où l'on tombe par le crime

ou par l'injuſtice d'autrui. L'innocence opprimée eſt toujours aimable, & l'amour qu'on a pour elle eſt redoublé par la haine qu'on a pour le perſécuteur. Dans ces ſortes de ſujets, on ne ſauroit peindre les tyrans avec des couleurs trop noires, puiſque l'horreur qu'on a pour eux tourne au profit des Héros. Cléopatre & Néron font aimer Rodogune & Britannicus. L'amour de la vertu ou la haine du crime, c'eſt le même ſentiment ſous deux formes différentes; & pour la variété & le contraſte du Théâtre, il eſt bon qu'il les prenne toutes deux.

XLVIII.

Il y a encore une ſorte de malheurs touchans; ce ſont ceux où le Héros tombe par une foibleſſe pardonnable, & la ſeule que l'on pardonne aux Héros : nous l'avons déjà dit, c'eſt l'amour. On plaint preſque autant ceux qu'il rend malheureux, que ceux qui le ſont par leur vertu; témoin Ariane & Bérénice : il faut pourtant ſe ſouvenir que ces mêmes Spectateurs ſi favorables à l'amour, ſeroient bleſſés, s'il

triomphoit de quelque ſentiment plus noble. Il eſt permis à l'amour d'attirer des malheurs aux Héros, mais non pas de la honte.

XLIX.

Enfin, ceux où l'on ne tombe ni par ſa vertu, ni par le crime d'autrui, ni par une foibleſſe pardonnable, mais par une pure fatalité, comme le malheur d'Œdipe, paroiſſent les moins touchans. Ce n'eſt pas qu'ils ne cauſent une certaine horreur ; mais ils n'intéreſſent point pour les perſonnes. Que l'on vous conte l'hiſtoire d'un homme empoiſonné par celui qu'il a comblé de bienfaits, qu'il a choiſi dans ſon teſtament pour [illegible] ſon heritier, à qui il dit encore des choſes tendres en mourant, ou que l'on vous rapporte la mort d'un homme écraſé d'un coup de foudre, quelles impreſſions vous font ces deux événemens ? Il eſt vrai que d'un côté la noirceur de l'ingratitude, de l'autre ce coup de tonnerre vous font frémir : mais cette affreuſe ingratitude vous met dans les intérêts de celui qui l'a eſſuyée, vous le plaignez tendrement ; au lieu que le

coup de tonnerre vous laiſſe aſſez indifférent pour celui qui en a été tué; ſa perſonne ne vous en devient pas plus chère: vous haïſſez, vous déteſtez l'empoiſonneur; mais vous ne haïſſez ni ne devez haïr celui qui a envoyé le coup de foudre. Enfin, ce dernier événement préſente une idée affreuſe dont on détourne ſon imagination le plus vîte que l'on peut; au lieu que l'autre fait naître une pitié que l'on entretient dans ſoi-même avec quelque ſorte de complaiſance; &, ce qui en eſt une marque, c'eſt que l'on appuiera volontiers ſur toutes les circonſtances de la mort de cet homme empoiſonné, on les fera toutes valoir avec une eſpèce de plaiſir. Il eſt aiſé de voir que le malheur d'Œdipe eſt la même choſe qu'un coup de tonnerre, & qu'il ne doit produire que le même effet. On ne remporte d'Œdipe & des Pièces qui lui reſſemblent, qu'une déſagréable & inutile conviction des misères de la condition humaine.

L.

Quand les perſonnages ſont une fois aimables, ou par leur vertu, ou par

leurs malheurs, ou par tous les deux enſemble; quand notre cœur eſt une fois gagné, tout ce qui leur arrive nous touche, leur joie & leurs douleurs ſont les nôtres. Cependant, quelque tendreſſe que nous ayions pour eux, nous n'aimerions pas à les voir long-temps dans la joie; & où peut pendant tout le cours de la Pièce nous les faire voir dans la douleur. Quelle eſt cette bizarrerie? Elle vient apparemment de ce que tous les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'à la joie; & comme le Théâtre diminue tous les ſentimens de la manière dont nous l'avons expliqué, ces deux-là étant également diminués, il reſte à la douleur encore aſſez de force pour nous remuer vivement, & il n'en reſte pas aſſez à la joie. Ainſi une Scène d'Amans contens doit paſſer fort vîte; & une Scène d'Amans malheureux qui appuient ſur toutes les circonſtances de leurs malheurs, peut être aſſez longue ſans ennuyer. Il y a encore une autre raiſon, mais priſe du côté de l'eſprit. La curioſité n'a plus rien à faire avec des gens heureux; elle les abandonne, à moins qu'elle n'ait lieu de prévoir qu'ils retomberont bientôt

dans le malheur, & qu'elle ne ſoit appliquée à attendre ce paſſage. Alors ce contraſte diverſifie très-agréablement le ſpectacle qu'on offre à l'eſprit, & les paſſions qui agitent le cœur.

L I.

Il faut, s'il eſt poſſible, que les ſentimens qu'on a pour le Héros croiſſent toujours; du moins ſeroit-il inſupportable qu'ils allaſſent en diminuant. Une foibleſſe, quelque légère qu'elle fût dans un caractère qui auroit juſques-là paru élevé, un moindre péril, un moindre malheur après un plus grand, tout cela ne pourroit que déplaire. Le cœur une fois accoutumé à une agitation vive & agréable, ne s'accommode plus ni du repos, ni d'une moindre agitation.

L I I.

Plus le Héros eſt aimé, plus il eſt convenable de le rendre heureux à la fin. Il ne faut point renvoyer le Spectateur avec la douleur de plaindre la deſtinée d'un homme vertueux. Après avoir long-temps tremblé pour lui, il

eſt certain qu'on ſe ſent ſoulagé de le laiſſer hors du péril ; & quoique ce ſentiment ſoit réſervé pour la dernière Scène, s'il ſe peut, & que le Spectateur n'en ſoit touché qu'un moment, ce moment eſt de grande importance ; il ſemble qu'il ait un effet qui retourne ſur le reſte de la Pièce, quoique déjà paſſée, & qu'il embelliſſe ce qu'on a vu. Il y a un certain ordre qui demande que la vertu ſoit heureuſe, & la Pièce qui l'a bleſſé juſques-là y doit ſatisfaire par ſon dénouement. La plus belle leçon que la Tragédie puiſſe faire aux hommes, eſt de leur apprendre que la vertu, quoique long-temps traverſée, perſécutée, demeure à la fin victorieuſe.

LIII.

Une mort volontaire que choiſiroit le Héros pour éviter un plus grand malheur, une mort telle que celle de Caton, de Sophoniſbe, ou de Camma, ne doit pas être comptée parmi ces dénouemens malheureux qui renvoient le Spectateur mécontent. Le Héros meurt, il eſt vrai, mais il meurt noblement : il fait lui-même ſa deſti-

née, on l'admire autant qu'on le plaint ; & quoiqu'il donne un exemple très-mauvais parmi nous, c'eſt un mauvais exemple qui n'eſt point dangereux. Les dénouemens déſagréables ſont ceux où le Héros meurt dans l'oppreſſion, où le crime triomphe de la vertu.

LIV.

Quoique nous ayions juſqu'ici conſidéré la Tragédie par rapport à l'eſprit & au cœur, nous ne l'avons cependant conſidérée que par un certain côté ; & pour faire entendre quel il eſt, il faut prendre la choſe d'un peu loin. Suppoſons le Contemplateur de Lucien, qui du milieu des airs conſidère ce qui ſe paſſe parmi les hommes ; il eſt certain que cet homme-là s'attacheroit à de certains objets plutôt qu'à d'autres. S'il voyoit quelque choſe d'important qui ſe paſsât entre des perſonnes conſidérables, & d'un caractère peu commun ; ſi dans le cours de cette affaire il n'arrivoit rien qui laiſsât languir ſa curioſité, rien au contraire qui ne la réveillât, & qui ne ſurprît, rien qui n'intéreſsât vivement

enfin ſi cette action avoit toutes les qualités que nous avons juſqu'à préſent demandées pour une action tragique, ſans doute le Contemplateur la ſuivroit des yeux plutôt qu'une autre, ſans doute auſſi elle ſeroit bonne à repréſenter ſur le Théâtre.

LV.

Mais d'où vient qu'il pourra s'y trouver des choſes qui plairoient à notre Contemplateur imaginaire, & qui déplairoient à ceux qui la verroient ſur le Théâtre ? Que dans le moment, par exemple, où cette action eſt la plus échauffée, où l'événement en eſt le plus incertain, elle ſe termine par quelque choſe d'abſolument imprévu, par un coup de haſard, par une perſonne qui juſques-là n'y avoit point été mêlée, le Contemplateur verra ce dénouement avec une ſurpriſe d'autant plus agréable qu'il s'y ſera moins attendu ; au contraire, que ce même dénouement ſoit mis ſur le Théâtre, il choquera tout le monde. Que quelqu'un qui aura part à cette action, & qui traverſera les autres dans leur

deſſein, vienne à changer de penſée & de réſolution, ou par laſſitude, ou par inconſtance naturelle, le Contemplateur y prendra plaiſir. Et quelle ample matière de réflexions pour qui aimeroit à étudier les hommes! Mais au Théâtre rien ne ſeroit plus inſupportable. Le Contemplateur ſe ſoucieroit-il que l'action ſe paſsât toute dans un même lieu, & en vingt-quatre heures? Nullement; car nous ſuppoſons qu'il porteroit ſa vue par-tout où il lui plairoit avec une égale facilité; & que quand l'action dureroit plus de vingt-quatre heures, elle tiendroit toujours ſa curioſité en haleine. Mais au Théâtre on veut abſolument l'unité de temps & de lieu. Pourquoi cette différence entre le Contemplateur ſuppoſé & les Spectateurs qui voient jouer une Tragédie? Pourquoi ce qui ſatisfait l'un ne ſatisfait-il pas auſſi les autres? Pourquoi n'ont-ils pas le même goût?

LVI.

Une action qui ſe paſſeroit effectivement ſous nos yeux, change un peu de nature quand elle eſt miſe ſur le Théâtre:

c'étoit une choſe réelle, ce n'eſt plus qu'une repréſentation ; c'étoit pour ainſi dire une production de la Nature, c'eſt maintenant un ouvrage de l'Art. Par-là, elle devient ſuſceptible de nouvelles beautés & de nouveaux défauts. Nous n'avons encore examiné que les beautés ou les défauts qu'elle pouvoit avoir, priſe en elle-même, dans ſon état réel & naturel, telle qu'elle ſeroit indépendamment du Théâtre ; & quoique nous ayons cru que c'eût été un ſoin inutile & trop gênant, d'éviter dans tout ce que nous avons dit juſqu'ici les expreſſions qui ont rapport au Théâtre, & qui ſemblent le ſuppoſer, nous nous ſommes du moins exactement renfermés dans des idées qui n'y ont point de rapport néceſſaire, & qui ne ſuppoſent qu'une action qui ſe paſſeroit aux yeux du Contemplateur de Lucien. Nous allons voir préſentement ce qui lui arrive de nouveau, parce que c'eſt une repréſentation & un ouvrage de l'Art ; & par ces deux points nous répondrons aux queſtions de l'article précédent.

LVII.

Puiſque c'eſt une repréſentation, le vrai n'y eſt plus, & il y faut ſuppléer; car, enfin, les hommes veulent du vrai, ou quelque choſe qui en ait l'air. D'abord il faut, ſi l'on peut, prendre des ſujets connus, comme Horace, Pompée; s'ils ſont peu connus, qu'ils ſoient du moins vrais & hiſtoriques, comme le Cid & Polieucte; s'ils ne ſont ni connus ni hiſtoriques, qu'ils tiennent du moins à quelque choſe d'hiſtorique & de connu, comme Héraclius, qui n'a rien de vrai que les noms. On a quelquefois traité avec ſuccès des ſujets abſolument inconnus & fabuleux, comme Timocrate; mais l'entrepriſe n'eſt pas ſans quelque péril. Dans les ſujets connus, il ne faut rien changer à ce qui eſt extrêmement connu: on doit reſpecter le gros de l'événement; mais la manière dont il s'eſt paſſé, les motifs qui l'ont produit, les circonſtances qui l'ont accompagné, tout cela eſt abandonné au Poëte. Rien n'a ſi bonne grace qu'une Pièce où il a conſervé tout ce qui étoit hiſtorique, en y ajoutant des choſes

qui y convinſſent. Il ſemble qu'il n'ait fait que remplir les vuides de l'Hiſtoire, & nous l'apprendre mieux que nous ne la ſavions.

LVIII.

Le vrai & le vraiſemblable ſont aſſez différens. Le vrai eſt tout ce qui eſt; le vraiſemblable eſt ce que nous jugeons qui peut être, & nous n'en jugeons que par de certaines idées qui réſultent de nos expériences ordinaires. Ainſi le vrai a infiniment plus d'étendue que le vraiſemblable, puiſque le vraiſemblable n'eſt qu'une petite portion du vrai, conforme à la plupart de nos expériences. Le vrai n'a pas beſoin de preuves; il ſuffit qu'il ſoit, & qu'il ſe montre. Le vraiſemblable en a beſoin; il faut, pour être reçu, qu'il ſe rapporte à nos idées communes. Incertains que nous ſommes, & avec beaucoup de raiſon, ſur l'infinie poſſibilité des choſes, nous n'admettons pour poſſibles que celles qui reſſemblent à ce que nous voyons ſouvent. Tout ce que verroit notre Contemplateur ſeroit vrai, & par là ſuffiſamment prouvé, quelque extraordinaire

naire qu'il fût : mais au Théâtre, où tout eſt feint, il faut néceſſairement que le vraiſemblable prenne la place du vrai.

LIX.

Il faut donc conſerver exactement le vraiſemblable, tant dans les événemens que dans les caractères, à moins que celui qui en ſortiroit ne fût & conſtant par l'Hiſtoire, & extrêmement connu; auquel cas le vrai rentre dans ſes droits, & encore eſt il périlleux de montrer ce vrai qui n'eſt pas vraiſemblable. Lorſqu'Horace tue Camille, cette action déplaît, non-ſeulement par ſon extrême barbarie, mais par le peu de vraiſemblance qu'il y a qu'un frère tue ſa ſœur pour quelques paroles emportées que lui arrache la douleur d'avoir perdu ſon Amant. L'Hiſtoire même paroît avoir de la peine à ſe charger des vérités peu vraiſemblables ; elle adoucit autant qu'elle peut les choſes trop bizarres : elle imagine des vues & des motifs proportionnés à la grandeur des événemens & des actions ; elle travaille à rendre les caractères uniformes & ſuivis : & cet

amour du vraiſemblable la jette très-ſouvent dans le faux. Il s'en faut bien que la Nature ne ſoit renfermée dans les petites règles qui font notre vraiſemblable, & qu'elle s'aſſujettiſſe aux convenances qu'il nous a plu d'imaginer : mais c'eſt au Poëte à s'y aſſujettir, & à ſe tenir dans les bornes étroites où la vraiſemblance eſt reſſerrée.

L X.

Les caractères une fois établis, doivent être toujours ſemblables à eux-mêmes, & le Théâtre n'y admet pas les inégalités & le mélange que la Nature y admettroit. Si l'on fait des caractères bizarres, il faut que cette bizarrerie elle-même ait ſa règle & ſon uniformité. Du moment que l'eſprit ceſſeroit d'y ſentir une certaine ſuite, entreroit en défiance de la vérité, le Spectateur s'appercevroit qu'il eſt à la Comédie. Par la même raiſon, ſi les perſonnages ne ſont pas connus par l'Hiſtoire, les caractères doivent être pris ſur l'idée que l'on a communément de leur condition, de leur âge, de leur pays, &c. Enfin,

que le Poëte ſonge toujours qu'il a le Spectateur à tromper, & qu'il n'y peut parvenir que par une eſpèce de complaiſance pour toutes ſes opinions.

LXI.

Les caractères nobles & élevés ſont les plus expoſés au péril de ſortir quelquefois du vraiſemblable. L'excès y eſt à craindre, & les Héros de Corneille ne s'en ſont pas toujours garantis. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait un vraiſemblable pour les Héros, fort différent de celui qui n'eſt que pour les hommes du commun : mais enfin ce vraiſemblable a ſes bornes aſſez aiſées à ſentir, & très-difficiles à marquer. Sabine déplaît fort dans le ſecond Acte d'Horace, quand elle vient propoſer à ſon mari & à ſon frère, que l'un des deux la devroit tuer, afin que l'autre la vengeât, & qu'ils devinſſent par-là ennemis légitimes. Au contraire, Pauline charme, ravit, quand elle exige de Sévère, qu'elle aime & qu'elle pourroit épouſer par la mort de Polieucte, qu'il ſe ſerve de tout ſon crédit pour obtenir la grace de Polieucte qu'elle n'aime pas. De ces deux

traits, dont l'un & l'autre demandent de la grandeur d'ame, l'un eſt naturel & très-beau, l'autre eſt faux & inſupportable. Pour découvrir la ſource de cette différence, & déterminer en même temps juſqu'où s'étend la généroſité bien entendue, il faudroit entrer dans des réflexions trop particulières à la Morale. Tout ce que j'en puis dire ici, c'eſt qu'une action de généroſité, pour être inconteſtablement naturelle, doit être produite ou par l'eſpérance bien fondée d'une grande gloire; ou ce qui eſt du moins auſſi puiſſant dans les belles ames, par une crainte délicate de quelque léger déshonneur; ou enfin par un extrême amour de la vertu, plus rare encore & plus noble que ces deux motifs. Sabine n'eſt dans aucun de ces trois cas; elle n'acquiert aucune gloire, elle n'évite aucun déshonneur, elle ne fait rien pour la vertu. Pauline au contraire fait toutes ces trois choſes à la fois. A la vérité, le mépris que Sabine marque pour la vie a l'air noble: mais dans la manière dont elle veut mourir, elle ne propoſe aucune vue raiſonnable. La propoſition qu'elle fait a encore un grand inconvénient; c'eſt qu'elle ne peut jamais

être acceptée ni de ſon mari, ni de ſon frère; & rien n'a plus mauvaiſe grace que des offres généreuſes & hardies faites ſans péril. C'eſt peut-être en partie ce ridicule qui a banni l'ancienne coutume des Amans de Théâtre, qui dans leur déſeſpoir préſentoient leur épée à leurs Maîtreſſes, & les prioient à genoux de la leur paſſer à travers du corps.

LXII.

A l'égard des événemens comme à l'égard des caractères, il y a deux ſortes de vraiſemblable : l'un ordinaire, ſimple ; l'autre extraordinaire, ſingulier, tel que celui des aventures de Romans, qui ſont à la vérité poſſibles, mais qui n'arrivent jamais. Le ſingulier dans les caractères eſt excellent ſur le Théâtre : mais pour les événemens, c'eſt autre choſe. Le ſingulier, du moins le ſingulier romaneſque, ne convient pas bien à la Tragédie : c'eſt qu'elle viſe plus au cœur qu'à l'eſprit ; elle aime mieux toucher par les caractères & par les ſentimens qu'ils produiſent, que ſurprendre par des aventures imprévues ;

& ces aventures même auroient le défaut à l'égard de l'esprit, de l'avertir trop de la fiction. Y a t il rien sur la Scène de plus étonnant, de plus propre à exciter la curiosité, que Timocrate, qui est en même temps a la tête des deux armées ennemies, & qui est nommé pour combattre contre lui-même ? Mais c'est-là du romanesque tout pur, & qui se donne trop pour ce qu'il est. Un trait, non pas tout-à-fait de cette espèce, mais un peu hardi, unique dans la Pièce, placé à propos, ne laisseroit pas de réussir. Mais pour l'ordinaire il faut des événemens simples qui produisent des sentimens vifs. Il est même très agréable d'y ménager des surprises : mais elles doivent naître de la disposition des personnages, plutôt que de la bizarrerie des aventures.

LXIII.

Puisque la fonction du vraisemblable dans la Tragédie est d'empêcher l'esprit de s'appercevoir de la feinte, le vraisemblable qui le trompe le mieux est le plus parfait, & c'est celui qui

devient néceſſaire. Un caractère étant ſuppoſé, & étant vraiſemblable tel qu'il eſt ſuppoſé, il y a des effets qu'il doit néceſſairement produire, & d'autres qu'il peut produire ou ne produire pas. Un Prince ſage ne peut négliger l'avis d'une conjuration qui ſe trame contre lui : mais il peut par différentes vues de politique ou la pardonner, ou la punir. Si dans le caractère du Prince le choix de ces deux partis eſt indifférent, celui auquel le Poëte le déterminera ne ſatisfera pas pleinement les Spectateurs. Il eſt vrai qu'ils ne condamneront pas le parti qu'il aura pris ; mais ils ne ſauront pourquoi il l'a préféré : ils n'en verront point d'autre raiſon que le beſoin de la Pièce ; & c'eſt ce qu'il ne leur faut jamais faire ſentir. Ainſi la clémence d'Auguſte pour Cinna, quoique vraiſemblable, ſeroit très-vicieuſe, parce qu'elle n'eſt pas plus vraiſemblable que la rigueur qui lui eſt oppoſée. Mais, ce qui la juſtifie entièrement, elle eſt hiſtorique & vraie. Il n'y a guères d'apparence que des ſcélérats, tels que la Cléopatre de Rodogune, & le Mathan d'Athalie, aient des Confidens, à qui ils décou-

vrent sans aucun déguisement, & sans une nécessité absolue, le détestable fond de leur ame.

LXIV.

La perfection est de faire agir les personnages, de manière qu'ils n'aient pas pu agir autrement : leur caractère supposé, & cette nécessité qu'emportent les caractères pour les résolutions & pour les partis, n'exclut pas les délibérations & les combats, qui sont les plus beaux jeux du Théâtre; au contraire, ces combats & ces délibérations même deviennent nécessaires. Rodrigue étant ardemment amoureux, & passionné pour la gloire, il est d'une égale nécessité, & qu'il soit violemment combattu par les intérêts de son amour, avant que d'attaquer le père de Chimène, & qu'à la fin sa gloire l'emporte. Quand le parti que prennent les personnages n'est pas tout-à-fait nécessaire, il faut du moins que dans leur caractère il ait quelque avantage sur tous les autres. La vraisemblance qui se change en nécessité ne permet au Spectateur aucune incertitude sur la *vérité* de ce qu'il voit; mais

il

il en découvre trop aiſément la *fiction* au travers d'une vraiſemblance foible & douteuſe.

LXV.

Cette néceſſité que nous ſouhaitons n'eſt que pour les événemens produits par les caractères des perſonnages ; les autres événemens de la Pièce ne doivent ni ne peuvent être ſujets à cette loi. Qu'une nouvelle arrive dans un temps ou dans un autre, qu'un combat dure plus ou moins, qu'un poiſon agiſſe quelques momens plutôt ou plus tard, tout cela eſt purement fortuit, & de nature à l'être toujours; & alors le Poëte eſt en liberté de ne conſulter que ſes intérêts, & de choiſir ce qui l'accommode, ſans être obligé à rendre compte de ſon choix. Il n'y a aucune néceſſité qu'Auguſte mande Cinna, juſtement dans le temps qu'il eſt avec Emilie, & qu'il l'inſtruit de l'état où eſt la conjuration. Il étoit auſſi vraiſemblable que l'ordre arrivât dans un autre temps; mais il ſuffit qu'il puiſſe arriver dans celui-là. Le Specta-

teur eſt aſſez équitable pour ne demander de la néceſſité qu'aux événemens qui partent d'une cauſe qui auroit pu les rendre néceſſaires.

LXVI.

Dans l'exacte vraiſemblance de la repréſentation d'une action, ſont compriſes les deux circonſtances de temps & de lieu. Nous avons vu qu'il ſeroit fort indifférent au Contemplateur de Lucien, que l'action ſe paſsât toute dans un même lieu, & en vingt-quatre heures : mais quand cette même action eſt ſur le Théâtre, il eſt ſans doute à ſouhaiter qu'elle ne dure en elle-même qu'autant de temps que ſa repréſentation occupe les yeux du Spectateur, & qu'elle ſe paſſe toute dans le lieu où le Spectateur a été d'abord tranſporté. Autrement, ſi on le promenoit d'un lieu en un autre, ou ſi on lui vouloit perſuader qu'il a vu en deux heures ce qui ne s'eſt paſſé qu'en un an, il reconnoîtroit ſans peine l'illuſion, & le charme ſe diſſiperoit. Voilà ce qui s'appelle l'unité de temps & celle de lieu ; & à les prendre dans leur grande perfection,

l'action de la Tragédie ne doit durer que deux heures, & toutes les Scènes se doivent passer précisément dans le même lieu où la première s'est passée. Si les sujets sont susceptibles de cette perfection, à la bonne heure ; sinon, il faut ne s'en écarter que le moins qu'il est possible, & se consoler de ne la pouvoir attraper, sur ce qu'elle n'est pas en elle-même fort importante. Ne nous passons-nous pas sans peine de l'unité de lieu dans tous les Opéra, & de l'unité de temps, j'entends l'unité exacte, dans presque toutes les Tragédies ?

LXVII.

La règle des vingt-quatre heures n'est point une règle; c'est une extension favorable de la véritable règle, qui n'accorde à l'action de la Tragédie que la durée de sa représentation. Mais pourquoi cette extension va-t-elle si loin que vingt-quatre heures, ou pourquoi ne va-t-elle pas plus loin ? Fixation purement arbitraire, & qui ne doit avoir nulle autorité. Cependant la règle des vingt-quatre heures est la plus

généralement connue de toutes celles du Théâtre, même la plus respectée, & celle qui dans le temps que les règles reparurent au monde, sortit la première des ténèbres de l'oubli. Elle peut servir d'exemple de la facilité qu'ont les hommes à recevoir des maximes qu'ils n'entendent point, & à s'y attacher de tout le cœur.

LXVIII.

Il semble que l'unité de temps doive être plus importante que celle de lieu. On vient à un Spectacle, prévenu que ce qu'on va voir se passe dans un autre lieu que celui où l'on est : la décoration du Théâtre aide à cette illusion ; quand elle change, nous croyons sans peine que les Acteurs ont aussi changé de lieu : & comme nous n'avons jamais cru être avec eux, ce sont eux que l'on transporte & non pas nous. Mais à l'égard du temps, nous n'arrivons point, persuadés que ce que nous verrons se passera dans un temps plus long que celui que nous mettrons à le voir ; rien ne nous met dans cette erreur, & la durée de deux heures est

nécessairement la mesure de ce qui se fait sous nos yeux pendant ce temps-là. Cependant l'unité de lieu, quoique peut-être un peu moins importante, est plus observée que celle de temps. Il est plus aisé de mettre tous les personnages, non pas, à la vérité, dans le même appartement, mais dans le même Palais, que de renfermer en deux heures un grand événement.

LXIX.

Quand ces deux unités ne peuvent s'accorder avec la constitution naturelle des sujets, il faut empêcher le Spectateur de s'appercevoir qu'elles y manquent, & détourner son attention des circonstances du temps & du lieu. Ce qui est seulement à observer, c'est que chaque Acte se doit passer exactement dans un même lieu, & en aussi peu de temps que sa représentation dure : mais si les personnages changent de lieu, s'il arrive quelque chose qui tienne plus de temps que la représentation, tout cela doit être jetté entre deux Actes. Ce vuide est un temps de grace dont les Spectateurs ne deman-

dent pas compte à la rigueur. Il ne dure que quelques minutes, & on vous le passe pour plusieurs heures, quelquefois pour une nuit entière. Par la même raison, quand on veut ménager des changemens de lieu, il les faut mettre dans cet intervalle à la faveur du peu d'attention que le Spectateur y apporte.

LXX.

Nous nous sommes proposé de considérer la Tragédie, non-seulement comme représentation, mais comme ouvrage de l'Art; & en cette qualité, elle peut encore avoir & des beautés & des défauts. La seule idée de l'adresse de l'Art ou du manque d'Art embellit ou gâte les mêmes choses, qui n'ont d'elles-mêmes ni beauté ni désagrément. Peu de gens font réflexion, par exemple, pourquoi les rimes, qui sont une partie de l'agrément des Vers, sont insupportables dans la Prose ? pourquoi la plus belle période du monde est défigurée par la chûte de deux membres qui riment. Avons-nous d'autres oreilles pour la Prose que pour les Vers ? D'où peut venir cette différence ? La raison en est

que les rimes ſont dans les Vers une difficulté qu'il a fallu ſurmonter avec Art, & dans la Proſe ce n'eſt qu'une négligence qu'on n'a pas pris la peine d'éviter. Elles plaiſent ſous l'une de ces formes, & déplaiſent ſous l'autre. Il eſt donc vrai que la ſeule idée de la difficulté donne de l'agrément aux rimes, qui naturellement n'en ont aucun, & qu'on aime à voir que l'Art tienne le Poëte en contrainte. D'un autre côté, ce qui paroît un effet de la contrainte de l'Art eſt déſagréable; un Vers ſupportable en lui-même, que la Proſe auroit pu recevoir, mais dont on voit que la principale fonction eſt de rimer, ne manque point de s'attirer des railleries. Tout cela ſemble aſſez bizarre : on aime les rimes pour leur difficulté; on n'aime point ce que produit la difficulté des rimes. Il faut que l'Art ſe montre; car ſi l'on ignoroit que la rime eſt affectée, elle ne feroit nul plaiſir, & peut-être même choqueroit-elle par ſon uniformité. Il faut que l'Art ſe cache; & dès qu'on s'apperçoit de ce qui eſt affecté pour la rime, on en eſt dégoûté. Voilà une belle matière pour une de ces queſtions où le pour & le

contre paroiſſent également vrais, faute d'être bien entendus.

LXXI.

On ſait aſſez ce qui fait la beauté naturelle du diſcours ; c'eſt la juſteſſe & la vivacité des penſées, l'heureux choix des expreſſions, &c. A tout cela l'Art de la Poëſie ajoute ſans aucune néceſſité, ſans aucun beſoin pris dans la choſe, les rimes & les meſures. Les voilà devenues une beauté par ce ſeul caprice de l'Art, & par la ſeule raiſon qu'elles gêneront le Poëte, & que l'on ſera bien-aiſe de voir comment il s'en tirera. Si cette nouvelle ſujétion fait dire au Poëte des choſes forcées ou inutiles, comme elles ſont contraires à la beauté naturelle du diſcours, on en eſt plus choqué que l'on n'eſt touché de ce qu'il a ſatisfait à la contrainte de la rime. Mais ſi malgré cette contrainte, il penſe & s'exprime auſſi bien que s'il eût été entièrement libre ; alors, au plaiſir naturel que fait la beauté du diſcours, ſe joint le plaiſir artificiel de voir que la contrainte n'a rien gâté. L'Art eſt un tyran qui ſe plaît à gêner

ſes ſujets, & qui ne veut pas qu'ils paroiſſent gênés ; & je me ſouviens ſur cela des Maldives, où les Rois avoient pouſſé le raffinement de la tyrannie juſqu'à établir que c'étoit un crime d'Etat de paroître triſte. Il faut que ceux qui ne ſauroient pas que le Poëte a été obligé de rimer, ne s'en apperçoivent pas ; & que ceux qui le ſavent, ſoient ſurpris de ne pas s'en appercevoir.

LXXII.

Tout cela eſt aiſé à appliquer à la Tragédie. Qu'une action ſoit en elle-même attachante & intéreſſante, que la repréſentation en ait toute la vraiſemblance poſſible, ce n'eſt pas aſſez ; l'Art lui impoſe encore de nouvelles loix. De ces loix, les unes ſont purement arbitraires, comme la rime dans les Vers ; les autres ont quelque fondement. Que toute action ſoit diviſée en cinq parties, qu'elles ſoient à peu-près égales, aſſurément cela n'eſt point pris dans la nature de la choſe, pure fantaiſie de l'Art. Mais voici d'autres établiſſemens plus fondés. Il eſt également naturel qu'une action ſe dénoue par

quelque accident qui vienne de dehors ; par quelque choſe d'étranger, ou par un événément dont les principes ſoient dans cette action même. Cléopatre dans Rodogune a fait tant de crimes, qu'il pourroit fort bien ſe trouver hors de la Pièce quelqu'un qui, pour une vengeance particulière, conſpirât contre elle, & la fît mourir ; & alors finiroient tous les malheurs qu'elle cauſe à Antiochus & à Rodogune. Il eſt vraiſemblable auſſi qu'ayant préparé à Antiochus & Rodogune un poiſon qu'ils refuſent de prendre, elle le prenne elle-même pour leur ôter toute défiance, & meure dans le moment qu'ils alloient ſuivre ſon exemple. Mais entre ces deux dénouemens, tous deux naturels & vraiſemblables, l'Art choiſit le ſecond, qui eſt une ſuite de tout ce que la Pièce renferme, & exclut abſolument le premier qui eſt pris hors de la Pièce. De-là ſe forme une règle générale & ſans exception. En effet, il eſt agréable de voir une action qui contient en elle-même les ſemences de ſon dénouement, mais imperceptibles & cachées aux yeux ; & qui ſe développant peu-à-peu & ſans aucun ſecours étranger, vient

enfin à faire éclorre ce dénouement. Par la même raiſon, à-peu-près, l'Art a déterminé que toutes ces ſemences de dénouement ſeroient renfermées dans le premier Acte, que tous les perſonnages y paroîtroient, ou y ſeroient annoncés; & il eſt clair que, ſelon le train naturel des choſes, il peut fort bien entrer dans la fin d'une affaire des perſonnes qui n'ont pas eu de part au commencement. Mais moyennant cet établiſſement de l'Art, la Pièce forme un tout plus agréable à conſidérer, parce qu'il a plus de ſymmétrie, qu'il eſt plus renfermé en lui-même, mieux arrondi.

LXXIII.

Encore une raiſon, mais plus générale. Si les Pièces ſe dénouoient par quelque choſe d'étranger ou par des perſonnages qui ne fuſſent pas connus d'abord, le beſoin où eſt le Poëte de trouver un dénouement & la difficulté de le trouver, ſe feroient trop ſentir. De cette même ſource ſont encore venues d'autres règles, ou des uſages qui valent des règles. Pourquoi un Acteur

détaché de la Pièce ne viendra t-il pas nous en apprendre le ſujet à l'antique? Pourquoi, ce qui eſt ſans comparaiſon moins groſſier, n'introduira-t-on pas dans le premier Acte quelque perſonnage qui ignorera l'Hiſtoire qu'on aura priſe pour ſujet; qui, en s'en faiſant inſtruire, inſtruira en même temps les Spectateurs comme dans Rodogune? C'eſt que tout cela a trop l'air d'avoir été affecté par le Poëte pour ſa commodité. Il ne faudroit pas, s'il étoit poſſible, qu'il parût avoir ſongé à faire une Pièce. Il doit, comme un Politique habile, couvrir ſi adroitement ſes intérêts du bien de la choſe, qu'on ne puiſſe le convaincre de les avoir eus uniquement en vue.

LXXIV.

Voilà à-peu-près quelles ſont les principales ſources de toutes les règles de la Tragédie. Elles ſont priſes dans l'action que l'on conſidère, ou en elle-même, ou comme étant miſe ſur le Théâtre. Si on la conſidère en elle-

même, elle a rapport à l'esprit & au cœur. Si on la considère comme étant mise sur le Théâtre, c'est une représentation & un ouvrage de l'Art; autant de faces différentes, autant de vues & de règles différentes. Il seroit maintenant de notre dessein de comparer ensemble toutes ces règles, de déterminer lesquelles sont les plus importantes, lesquelles, dans la nécessité du choix, doivent être préférées; & pour en faire cette comparaison, ce seroit un grand secours que d'en avoir découvert les véritables sources. Mais j'avoue que les forces & le courage me manquent au milieu de la carrière; d'autres pourront la fournir heureusement, si cependant cette route que j'ai ouverte mérite d'être suivie. Ces sortes de spéculations ne donnent point de génie à ceux qui en manquent; elles n'aident pas beaucoup à ceux qui en ont, & le plus souvent même les gens de génie sont incapables d'être aidés par les spéculations. A quoi donc sont-elles bonnes? à faire remonter jusqu'aux premières idées du beau quelques gens qui aiment le raisonnement,

& qui ſe plaiſent à réduire ſous l'empire de la Philoſophie les choſes qui en paroiſſent le plus indépendantes, & que l'on croit communément abandonnées à la bizarrerie des goûts.

DISCOURS
SUR LA PATIENCE,
QUI A REMPORTÉ
LE
PRIX D'ÉLOQUENCE
PAR LE JUGEMENT
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
En l'Année 1689.

QUELQUE peu d'uſage que l'homme faſſe de ſes lumières pour s'étudier ſoi-même, il découvre les foibleſſes & les déréglemens dont il eſt rempli; auſſitôt ſa raiſon cherche à y remédier, touchée naturellement d'un deſir de perfection qui lui reſte de l'ancienne grandeur où elle s'eſt vue élevée. Mais que

peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des misères de l'homme ? Elle ne fait que combattre des défauts par des défauts, ou guérir des passions par des passions ; & les vains remèdes qu'elle fournit sont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle est intéressée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'est séduite elle-même en leur faveur.

En vain pendant plusieurs siècles la Grèce, si fertile en esprits subtils, curieux & inquiets, produisit ces Sages qui faisoient une profession téméraire d'enseigner à leurs Disciples l'art de vivre heureux, & de se rendre plus parfaits ; en vain la diversité infinie de leurs sentimens, qui sera à jamais la honte des foibles lumières naturelles, épuisa tout ce que la raison humaine pouvoit pour les hommes : l'effet des plus grands efforts de la Philosophie ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompue, en de fausses vertus, qui étoient, s'il se peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou ignore, ou reconnoît ses défauts avec

assez

Clavare inv. A. Duflos Sculp.

Non arcent Templa profanos

assez de simplicité, pour les rendre en quelque sorte excusables ; au lieu qu'un Philosophe Payen, fier d'avoir acquis les siens à force de méditation & d'étude, leur donnoit tous ses applaudissemens.

Ces désordres que la raison humaine causoit dans la Grèce, où elle régnoit avec toute la hauteur dont elle est capable quand elle vient à se méconnoître, les leçons trompeuses qu'elle envoyoit de-là chez tous les Peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas sans doute les moindres motifs qui invitèrent la raison éternelle à descendre sur la terre. Si d'un côté chez les Juifs les fameuses semaines de Daniel qui expiroient, & le sceptre de Juda qui avoit passé dans des mains étrangères, pressoient le Libérateur si long-temps promis & attendu ; il est certain que d'un autre côté les Grecs livrés jusques-là à des erreurs orgueilleuses, & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Messie par leurs besoins, quoiqu'ils ne fussent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux

uns pour dégager sa parole tant de fois donnée par la bouche de ses Prophètes; & il le devoit aux autres pour satisfaire à sa bonté, qui ne les pouvoit souffrir plus long-temps dans les égaremens de leur sagesse. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un empire tout divin sur les Nations, un Grand-Prêtre qui leur enseignât les véritables sacrifices; & il falloit aux autres un Sage dont ils reçussent des préceptes solides, un Maître qui leur apportât toutes les connoissances après lesquelles ils soupiroient depuis si long-temps.

Il parut donc enfin parmi les hommes, ce Messie si ardemment désiré d'un seul Peuple, & si nécessaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent révélées sans obscurité & sans nuages; alors disparurent tous ces fantômes de vertus qu'avoit enfantés l'imagination des Philosophes; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier sur quelqu'un des effets que produisit la nouvelle Loi annoncée par Jesus-Christ. L'impatience dans les maux est peut-

être un des vices auxquels la Nature nous porte, & le plus généralement, & avec le plus de force; & il n'y a point de vertu à laquelle la Philoſophie ait plus aſpiré qu'à la patience, ſans doute parce qu'il n'y en a aucune ni plus néceſſaire à la malheureuſe condition des hommes, ni plus capable d'attirer une diſtinction glorieuſe à ceux qui auroient pu l'acquérir. Cette impatience de la Nature, & la fauſſe patience de la Philoſophie, nous ſerviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui ſe fit alors dans l'Univers. Voyons comment la véritable patience, inconnue juſques-là ſur la terre, prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'enviſager de près & d'étudier nos misères; cette vue, cette étude ſervira à nous convaincre des bienfaits du Rédempteur.

PREMIER POINT.

QUEL eſt ce mouvement impétueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, & qui s'agite comme pour en ſecouer le joug? Pourquoi tâcher à les repouſſer loin de nous par des efforts violens, dont nous ſentons

en même temps l'impuiſſance ? Pourquoi prendre à partie, ou des aſtres qui n'ont en aucune ſorte contribué à nos malheurs, ou une fortune & des deſtins qui n'ont point d'être hors de notre imagination ? Que veulent dire ces plaintes adreſſées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées ? Que veut dire cette eſpèce de fureur où nous entrons contre nous-mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportemens ? Soulageons-nous nos maux ou les redoublons-nous ? Malheureux, ſi nous n'avons que des moyens ſi faux & ſi peu raiſonnables pour les ſoulager ! inſenſés, ſi nous les redoublons ! Mais quel ſujet d'en douter ? Il n'eſt que trop sûr que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faiſons pour arracher le trait qui nous bleſſe, l'enfonce encore davantage : l'ame ſe déchire elle-même par cette nouvelle agitation ; & le mouvement extraordinaire où elle ſe met excitant ſa ſenſibilité, donne plus de priſe ſur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ni la honte de ſuivre des mouvemens déréglés, ni la crainte

d'augmenter les sentimens de nos maux, ne répriment en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement, que la voix secrète de notre conscience ne nous la reproche presque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injustice évidente qui nous frappe & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il semble que le mal que nous souffrons nous justifie ; il semble qu'il nous dispense pour quelque temps de la nécessité d'être raisonnables. N'emploie-t-on pas même quelque sorte d'art pour s'excuser de ce défaut, & pour s'y livrer sans scrupule ? Ne se déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de vivacité ? Il est vrai qu'elle marque toujours une ame vaincue par ses maux, & contrainte de leur céder : mais il y a des malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on soit sensible jusqu'à l'excès, & des événemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienséance manquer de force, & s'oublier entièrement. C'est alors qu'il est permis d'aller jusqu'à se faire un mérite de l'impatience, & que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût

cru, que ce qui porte le plus le caractère de petitesse de courage pût jamais devenir un fondement de vanité ? La Religion seule pouvoit remédier à un défaut si enraciné dans la Nature, & quelquefois autorisé par nos fausses opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'impatience toujours nuisible & insensée, que nous sommes tous pécheurs ; que nous devons une expiation à la justice divine ; que tous les maux que nous sommes capables de souffrir, nous les avons mérités. Quelle étrange consolation, à en juger selon les premières idées qui se présentent ! Quoi ! nous ne serons pas seulement malheureux, nous serons encore obligés de nous croire coupables ? nous perdrons jusqu'au droit de nous plaindre ? nos soupirs ne pourront plus être innocens ? encore un coup, quelle étrange consolation !

C'en est une cependant, & solide & efficace. Quelque tristes que paroissent quelquefois les vérités qui nous viennent du Ciel, elles n'en viennent que pour notre bonheur & notre repos. Un Chrétien, vivement persuadé qu'il mérite les maux qu'il souffre, est bien

éloigné de les redoubler par des mouvemens d'impatience. Il eſt juſte que la révolte de notre ame contre des douleurs dues à nos péchés, ſoit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes : mais on ſe l'épargne en ſe ſoumettant ſans murmure au châtiment que l'on reçoit. Ce n'eſt pas que les Chrétiens cherchent à ſouffrir moins ; c'eſt que d'ordinaire les actions de vertu ont des récompenſes naturelles qui en ſont inſéparables. On ne peut être dans une ſainte diſpoſition à ſouffrir, que l'on ne diminue la rigueur des ſouffrances. On ne peut y conſentir ſans les ſoulager ; & lorſque nous nous rangeons contre nous-mêmes du parti de la juſtice divine, on peut dire que nous affoibliſſons en quelque ſorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut-il que je mette auſſi au nombre des motifs de patience que la Religion nous enſeigne, les biens éternels qu'elle nous apprend à mériter par le bon uſage de nos maux ? Sont-ce véritablement des maux, que les moyens d'acquérir ces biens céleſtes qui ne pourront jamais nous être ravis ? Souffre-t-on encore quand on les enviſage ? & leur

idée laiſſe-t-elle dans notre ame quelque place à des douleurs & foibles & paſſagères ? Ah ! il ſemble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les ſentir, qu'ils ne nous aident à les endurer.

Tel a été l'art de la bonté de Dieu, que dans les punitions mêmes que ſa colère nous envoie, elle a trouvé moyen de nous y ménager une ſource d'un bonheur infini. Recevons avec une ſoumiſſion ſincère de ſi juſtes punitions, & elles deviendront auſſi-tôt des ſujets de récompenſe. Nous n'aurons pas ſeulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la ſouveraine félicité. Aveuglement de la Nature, lumières céleſtes de la Religion, que vous êtes contraires ! La Nature par ſes mouvemens déſordonnés augmente nos douleurs, & la Religion les met, pour ainſi dire, à profit par la patience qu'elle nous inſpire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux neceſſaires un mal volontaire ; & ſi nous ſuivons les inſtructions de l'autre, nous tirons de ces maux néceſſaires les plus grands de tous les biens.

Auſſi la patience chrétienne n'eſt-elle pas une ſimple patience ; c'eſt un véritable

véritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas ſa vue dans cette éternité de bonheur dont elles nous aſſurent la jouiſſance, on ſe borneroit à les recevoir ſans murmure, comme des châtimens dont on eſt digne par ſes péchés: mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles ſont payées, on ne peut plus que les recevoir avec joie comme des graces dont on eſt indigne. De-là naiſſoient ces merveilles dont les Annales des Chrétiens ſont remplies; cette tranquillité dont les Saints ont joui au milieu même des plus âpres tourmens; cette égalité parfaite qu'ils ont toujours vue entre les biens & les maux: que dis-je, égalité? cette préférence qu'ils ont toujours donnée aux maux ſur les biens; ces heureux excès de patience qu'ils ont pouſſés juſqu'à oſer appeller ſur eux les maux que la main de Dieu leur refuſoit.

Quel ſpectacle fut-ce pour le monde corrompu, que la naiſſance du Chriſtianiſme! On voit paroître tout-à-coup & ſe répandre dans l'Univers des hommes qui diſconviennent d'avec tous les autres ſur les principes les plus communs;

des hommes qui rejettent tout ce qui eſt recherché avec le plus d'ardeur, & qui ont un amour ſincère pour tout ce que les autres fuient. Les plaintes ſont un langage qui leur eſt inconnu, ſi ce n'eſt dans la proſpérité. Ils ne ſe contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une conſtance inébranlable ; ils ont une joie qui va ſouvent juſqu'à des tranſports : s'ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes aux tourmens & à la mort, ils ſe contraignent ; la cruauté de leurs ennemis ſe méprend éternellement : on ne leur donne pour ſupplices que ce qu'ils ſouhaitent. Quels ſont ces prodiges, devoient dire les Payens ? Quel eſt ce renverſement ? Les biens & les maux ont-ils changé de nature ? Les hommes en ont-ils changé eux-mêmes ? Cet étonnement fut ſans doute d'autant plus grand, que l'on voyoit les Philoſophes, qui juſques-là avoient paru être en poſſeſſion de toutes les vertus & des vérités, confondus & dans leur ſpéculation, & dans leur pratique, par de nouveaux Philoſophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers Sages, ou plutôt ce fut leur Maître céleſte qui

détruisit les fausses espèces de patiences établies par des Sages trompeurs, & plus vicieuses peut-être que l'impatience naturelle aux hommes qui n'ont que leurs passions pour guides.

SECOND POINT.

JAMAIS la raison humaine n'a fait éclater tant d'orgueil, & n'a laissé voir tant d'impuissance, que dans la Secte des Stoïciens. Ces Philosophes entreprirent de persuader aux hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque chose d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférens, & que les douleurs qui affligeoient ce corps étoient ignorées par le Sage, qui se retranchoit entièrement dans la partie spirituelle de lui-même. Ainsi le Stoïcien regardoit les maux avec dédain, comme des ennemis incapables de lui nuire; & il se paroit d'une patience fastueuse, fondée sur l'impassibilité dont sa Secte le flattoit. Souffrir avec constance eût été quelque chose de trop humain; il ne souffroit point, semblable à Jupiter même, dont il n'avoit

lieu d'envier ni les perfections ni le bonheur.

Jusqu'où vous égarez-vous, foibles esprits des hommes, quand vous êtes abandonnés à vous-mêmes ? Quoi ! il s'agit de soulager les blessures que nous recevons, nous en gémissons; & on n'y trouve point d'autre remède que de nous soutenir que nous sommes invulnérables ? Trop heureux encore si nous pouvions entrer dans cette illusion, & en profiter ! mais si ces vaines idées élèvent pour quelques momens & enflent l'imagination séduite, on est aussitôt rappellé au sentiment de ses maux par la Nature plus forte & plus puissante; & si l'opiniâtreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'esprit cette superbe spéculation, le cœur qui souffre la dément & la condamne. Quand ce Stoïcien, pressé par la douleur d'une maladie violente, s'écrioit, en s'adressant à elle : *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal ;* cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avouer, ce désaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus sincère qui pût jamais être ?

Loin du Chriſtianiſme une erreur ſi contraire aux ſentimens naturels, & un orgueil ſi indigne d'une raiſon éclairée ! La patience des Chrétiens n'eſt point fondée ſur ce qu'ils s'imaginent être au-deſſus des douleurs ; ils ſouffrent, ils avouent qu'ils ſouffrent : mais la ſoumiſſion qu'ils ont pour celui qui les fait juſtement ſouffrir, mais le prix qui eſt propoſé à leurs ſouffrances produit cette confiance, ce calme, cette joie qui ont ſi ſouvent arraché à leurs perſécuteurs de l'admiration & du reſpect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gémiſſemens par la crainte de déshonorer le parti qu'ils font profeſſion de ſuivre; mais la divine Religion qu'ils ſuivent prévient en eux les plaintes & les gémiſſemens par les ſaintes penſées dont elle les remplit. Ils ſont tels au-dedans d'eux-mêmes, que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au-dehors tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils ſont, ce que toute la Philoſophie elle-même ne ſauroit aſſez admirer, auſſi ſenſibles que tous les autres hommes à toutes les misères humaines, plus

ſatisfaits au milieu des plus grandes misères, que s'ils étoient les plus heureux des hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'avantage que dans les injures. Un Stoïcien offenſé ne conſervoit un extérieur paiſible, que parce qu'il s'élevoit auſſi-tôt dans ſon cœur au-deſſus de celui qui l'avoit offenſé, & quelquefois même par un ſuperbe jugement oſoit le dégrader de la qualité d'homme; inſulte qu'on fait ſans danger à ſon ennemi, vengeance impuiſſante qui ne laiſſe pas de conſoler l'orgueil. Un Chrétien ſe met dans ſon cœur au-deſſous de tous les hommes; & cependant il a au milieu des outrages une héroïque tranquillité qui le met au-deſſus de ſes ennemis. Innocent & heureux artifice que la grace nous enſeigne! ſans prendre une fierté mal fondée, ſans affecter une fauſſe inſenſibilité, nous n'avons qu'à nous humilier ſous la main du Créateur pour être ſupérieurs aux créatures: nous n'avons qu'à la reſpecter dans les inſtrumens qu'elle emploie, pour être à l'épreuve des plus rudes coups que les hommes

puiſſent nous porter. Il n'y en a point qui n'aient aſſez de pouvoir pour nous faire ſouffrir ; mais il n'y en a point qui en aient aſſez pour troubler notre repos. Lorſque leurs bras ſont tournés contre nous, un bras plus puiſſant qui les fait agir ſe montre aux yeux de notre foi, tient nos douleurs dans le reſpect, & réprime toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre ame. Les injuſtices que nous avons à eſſuyer ne ſe repréſentent plus à nous comme des événemens qui partent de la méchanceté des hommes, & qui doivent exciter en nous de la haine & de l'indignation : nous remontons plus haut ; & d'une vue plus éclairée nous découvrons que ces mêmes événemens nous viennent du Ciel, & comme de juſtes châtimens qui demandent de la ſoumiſſion, & comme des ſujets de mérite qui demandent des actions de graces.

Ce n'étoit pas ainſi qu'en jugeoient la plupart de Philoſophes, perſuadés que toutes choſes étoient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable, néceſſaire, de laquelle partoient in-

différemment & les biens & les maux. Il eſt vrai qu'ils ſe ſoumettoient à elle dans les malheurs, & quelquefois avec aſſez de réſolution : mais quelle étoit cette eſpèce de patience ? Une patience d'Eſclaves attachés à leur chaîne, & ſujets à tous les caprices d'un Maître impitoyable ; une patience qui n'étant fondée que ſur l'inutilité de la révolte, arrête durement les mouvemens de l'ame ; & au lieu de la conſoler, y laiſſe un chagrin ſombre & farouche : en un mot, un déſeſpoir un peu raiſonné, plutôt qu'une vraie patience. Graces à notre auguſte Religion, nous ſavons que nous ne dépendons point d'un deſtin aveugle, qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne : une intelligence éternelle non moins puiſſante que le paroiſſoit aux Philoſophes leur fatalité imaginaire, mais de plus ſouverainement ſage, préſide à tout. Ce bras dont nous reſſentons les coups, eſt un bras qui nous diſtribue les maux mêmes ſelon nos beſoins & ſelon nos forces, qui, à propre-

ment parler, ne nous envoie que des biens ; c'eſt le bras d'un père : nous ſouffrons comme des enfans, sûrs de la bonté de celui qui nous fait ſouffrir, & non point comme des Eſclaves aſſujettis à toutes les rigueurs les plus bizarzes & les plus cruelles : ce n'eſt point l'inutilité de la révolte qui nous arrête, c'en eſt l'injuſtice ; & notre patience eſt une véritable ſoumiſſion d'eſprit qui répand dans le cœur une conſolation preſque auſſi douce, ſi je l'oſe dire, que la jouiſſance même du bien.

Tels ſont les effets que produiſit chez les Chrétiens le divin exemple de patience qui leur fut propoſé lorſque le Juſte, le ſeul Juſte qui l'ait été jamais par lui-même, ſe vit ſur le point d'expier les péchés du genre humain. Abandonné de toute la Nature, hormis de quelques Diſciples, qui n'avoient plus que peu d'inſtans à lui être fidèles, frappé de l'affreuſe idée d'un ſupplice également honteux & cruel qui lui étoit deſtiné, il s'adreſſe à ſon Père céleſte ; il lui demande que, s'il eſt poſſible, les tourmens qu'il enviſage lui ſoient épargnés : & un ſouhait que

la grandeur de ſes tourmens, déjà préſens à ſes yeux, rendoit ſi légitime, un ſouhait plus légitime encore par l'innocence de celui qui le faiſoit, un ſouhait où la modération éclate juſques dans les termes qui l'expriment, eſt cependant réprimé dans le même moment par une ſoumiſſion entière & ſans réſerve aux deſſeins de Dieu. *Que ta volonté ſoit faite*, dit Jeſus-Chriſt à ſon Père : & quelle volonté ! Combien ſavoit-il qu'elle étoit ſévère & rigoureuſe à ſon égard ! Il ſe voyoit livré à la Juſtice irritée ; il voyoit la bonté entièrement ſuſpendue : cependant, pour ſatisfaire aux devoirs de l'obéiſſance d'un fils, il ſouſcrit à ſa propre diſgrace ; & ſon unique ſoulagement au milieu de ſes douleurs les plus vives, eſt de tourner les yeux ſur la main dont il les reçoit.

Il ſoupira encore ſur la Croix ; il ſe plaignit d'avoir été abandonné de ſon Père : mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur ; il nous marquoit ſeulement combien il y étoit ſenſible. Les Philoſophes prétendoient à une impaſſibilité, qui dans l'état où nous ſommes

ne peut s'accorder avec la nature humaine, & Jesus-Christ ne voulut pas jouir de celle qu'il eût pu recevoir de sa divinité. Il souffrit les plus cruels supplices pour laisser un exemple qui convînt à des hommes nécessairement sujets à la douleur. Il prit toute notre sensibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de sa patience.

Inspirez-nous, Verbe incarné, cette vertu héroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle, & de la fausse perfection à laquelle la Philosophie aspiroit. Daignez nous instruire dans la science de souffrir; science toute céleste, & qui n'appartient qu'à vos Disciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons : mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grace? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus; & c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la raison & la sagesse de votre adorable Père, devenez aussi la nôtre pour régler les emportemens auxquels la nature s'aban-

donne dans les afflictions. Ne permettez, Seigneur, à votre juſtice de les faire tomber ſur nous, que quand vous aurez mis dans notre ame les diſpoſitions néceſſaires pour en profiter; & ne nous envoyez tous les maux dont nous ſommes dignes, qu'en nous donnant en même temps un courage vraiment Chrétien.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

LA Métaphyſique fournit des preuves fort ſolides de l'exiſtence de Dieu : mais comme il n'eſt pas poſſible qu'elles ne ſoient ſubtiles, & qu'elles ne roulent ſur des idées un peu fines, elles en deviennent ſuſpectes à la plupart des gens qui croient que tout ce qui n'eſt pas ſenſible & palpable, eſt chimérique & purement imaginaire. J'en ai beaucoup vu pouſſés à bout ſur cette matière par des preuves de Métaphyſique ; mais nullement perſuadés, parce qu'ils avoient toujours dans la tête qu'on les trompoit par quelque ſubtilité cachée. Il y a lieu d'eſpérer que ceux qui ſont de ce caractère goûteront un raiſonnement de Phyſique fort clair, fort intelligible & fondé ſur des idées tres-familières à tout le monde : on en vanteroit un peu auſſi la ſolidité & la force, ſi on ne croyoit pas l'avoir inventé.

Les animaux ne se perpétuent que par la voie de la génération : mais il faut nécessairement que les deux premiers de chaque espèce aient été produits ou par la rencontre fortuite des parties de la matière, ou par la volonté d'un Etre intelligent qui dispose la matière selon ses desseins.

Si la rencontre fortuite des parties de la matière a produit les premiers animaux, je demande pourquoi elle n'en produit plus ? & ce n'est que sur ce point que roule tout mon raisonnement. On ne trouvera pas d'abord grande difficulté à répondre que lorsque la terre se forma, comme elle étoit remplie d'atomes vifs & agissans, imprégnée de la même matière subtile dont les astres venoient d'être formés, en un mot jeune & vigoureuse, elle put être assez féconde pour pousser hors d'elle-même toutes les différentes espèces d'animaux ; & qu'après cette première production qui dépendoit de tant de rencontres heureuses & singulières, sa fécondité a bien pu se perdre & s'épuiser ; que, par exemple, on voit tous les jours quelques marais nouvellement desséchés, qui ont toute une

autre force pour produire que cinquante ans après qu'ils ont été labourés.

Mais je prétends que quand la terre, selon ce qu'on suppose, a produit les animaux, elle a dû être dans le même état où elle est présentement. Il est certain que la terre n'a pu produire les animaux que quand elle a été en état de les nourrir; ou du moins il est certain que ceux qui ont été la première tige des espèces n'ont été produits par la terre que dans un temps où ils ont pu aussi en être nourris. Or, afin que la terre nourrisse les animaux, il faut qu'elle leur fournisse beaucoup d'herbes différentes; il faut qu'elle leur fournisse des eaux douces qu'ils puissent boire; il faut même que l'air ait un certain degré de fluidité & de chaleur, & de pesanteur, pour convenir également à tous ces animaux, dont la vie a des rapports assez connus à toutes ces qualités.

Du moment que l'on me donne la terre couverte de toutes les espèces d'herbes nécessaires pour la subsistance des animaux, arrosée de fontaines & de rivières propres à étancher leur soif,

environnée d'un air respirable pour eux, on me la donne dans l'état où nous la voyons; car ces trois choses seulement en entraînent une infinité d'autres avec lesquelles elles ont des liaisons & des enchaînemens. Un brin d'herbe ne peut croître qu'il ne soit de concert, pour ainsi dire, avec le reste de la Nature. Il faut de certains sucs dans la terre, un certain mouvement dans ces sucs, ni trop fort ni trop lent, un certain soleil pour imprimer ce mouvement, un certain milieu par où ce soleil agisse. Voyez combien de rapports, quoiqu'on ne les marque pas tous. L'air n'a pu avoir les qualités dont il contribue à la vie des animaux, qu'il n'ait eu à-peu-près en lui le même mêlange & de matières subtiles & de vapeurs grossières; & que ce qui cause sa pesanteur, qualité aussi nécessaire qu'aucune autre par rapport aux animaux, & nécessaire dans un certain degré, n'ait eu la même action. Il est clair que tout cela nous meneroit encore loin d'égalité en égalité; sur-tout les fontaines & les rivières dont les animaux n'ont pu se passer, n'ayant certainement d'autre origine que les pluies,

pluies, les animaux n'ont pu naître qu'après qu'il a tombé des pluies, c'eſt-à-dire un temps conſidérable après la formation de la terre, & par conſéquent lorſqu'elle a été en état de conſiſtence, & que ce chaos, à la faveur duquel on veut tirer les animaux du néant, a été entièrement fini.

Il eſt vrai que les marais nouvellement deſſéchés produiſent plus que quelque temps après qu'ils l'ont été; mais enfin ils produiſent toujours un peu, & il ſuffiroit que la terre en fît autant: d'ailleurs le plus de fécondité qui eſt dans les marais nouvellement deſſéchés, vient d'une plus grande quantité de ſels qu'ils avoient amaſſés par les pluies ou par le mouvement de l'air, & qu'ils avoient conſervés, tandis qu'on ne les employoit à rien. Mais la terre a toujours la même quantité de corpuſcules ou d'atomes propres à former des animaux; & ſa fécondité, loin de ſe perdre, ne doit aucunement diminuer. De quoi ſe forme un animal? d'une infinité de corpuſcules qui étoient épars dans les herbes qu'il a mangées, dans les eaux qu'il a bues, dans l'air qu'il a reſpiré;

c'eſt un compoſé dont les parties ſont venues ſe raſſembler de mille endroits différens de notre Monde. Ces atomes circulent ſans ceſſe : ils forment tantôt une plante, tantôt un animal ; & après avoir formé l'un, ils ne ſont pas moins propres à former l'autre. Ce ne ſont donc pas des atomes d'une nature particulière qui produiſent les animaux : ce n'eſt qu'une matière indifférente dont toutes choſes ſe forment ſucceſſivement, & dont il eſt très-clair que la quantité ne diminue point, puiſqu'elle fournit toujours également à tout. Les atomes, dont on prétend que la rencontre fortuite produiſit au commencement du monde les premiers animaux, ſont contenus dans cette même matière qui fait toutes les générations de notre monde ; car quand ces premiers animaux furent morts, les machines de leurs corps ſe déſaſſemblèrent & ſe réſolurent en parcelles, qui ſe diſpersèrent dans la terre, dans les eaux & dans l'air. Ainſi nous avons encore aujourd'hui ces atomes précieux dont ſe durent former tant de machines ſurprenantes ; nous les avons en la même quantité, auſſi propres que

jamais à former de ces machines ; ils en forment encore tous les jours par la voie de la nourriture : toutes choſes ſont dans le même cas que quand ils vinrent à en former par une rencontre fortuite. A quoi tient-il que par de pareilles rencontres ils n'en forment encore quelquefois ?

On dira peut-être qu'il y a des animaux qui naiſſent hors de la voie de génération ; les macreuſes, les vers qui s'engendrent ſur la viande, dans les fruits, &c. Mais la force de mon raiſonnement ne demande point que tous les animaux de toutes les eſpèces ne naiſſent que par la voie de génération ; il ſuffit qu'il y en ait une eſpèce qui ne ſe perpétue que par cette voie, & qui par conſéquent n'ait pu être produite par le mouvement aveugle de la matière. Nous ſommes en bien meilleurs termes ; & certainement un grand nombre d'eſpèces connues ne ſe perpétuent que par la génération, & notre preuve en devient plus forte.

Il y a encore plus ; tous les animaux qui paroiſſent venir ou de pourriture ou de pouſſière humide & échauffée, ne viennent que de ſe-

mences que l'on n'avoit pas apperçues.

On a découvert que les macreuſes ſe forment d'œufs que cette eſpèce d'oiſeau fait dans les Iſles déſertes du Septentrion ; & jamais il ne s'engendra de vers ſur la viande où les mouches n'ont pu laiſſer de leurs œufs. Il en va de même de tous les autres animaux que l'on croit qui naiſſent hors de la voie de génération. Toutes les expériences modernes conſpirent à nous déſabuſer de cette ancienne erreur, & je me tiens sûr que dans peu de temps il n'en reſtera plus le moindre ſujet de doute.

Mais en dût-il reſter, y eût-il des animaux qui vinſſent hors de la voie de génération, le raiſonnement que j'ai fait n'en deviendroit que plus fort. Ou ces animaux ne naiſſent jamais que par cette voie de rencontre fortuite, ou ils naiſſent & par cette voie & par celle de génération. S'ils naiſſent toujours par la voie de rencontre fortuite, pourquoi ſe trouve-t-il toujours dans la matière une diſpoſition qui ne les fait naître que de la même manière dont ils ſont nés au commencement du monde? Et pourquoi, à l'égard de tous

les autres animaux que l'on ſuppoſe qui ſoient nés d'abord de cette même manière-là, toutes les diſpoſitions de la matière ſont-elles ſi changées qu'ils ne naiſſent jamais que d'une manière différente ? S'ils naiſſent & par cette voie de rencontre fortuite & par celle de génération, pourquoi toutes les autres eſpèces d'animaux n'ont-elles pas retenu cette double manière de naître ? Pourquoi celle qui étoit la plus naturelle, la ſeule conforme à la première origine des animaux, s'eſt-elle perdue dans preſque toutes les eſpèces ?

J'ai donné aſſez d'étendue à cette preuve, & peut-être que par-là je lui aurai fait tort dans l'eſprit de quelques perſonnes qui croient que la quantité de paroles eſt une marque de la foibleſſe des raiſons : mais on les prie de conſidérer que ce raiſonnement-ci n'eſt long que par les chicanes qu'il faut prévenir, & non par la difficulté des choſes qu'il a beſoin qu'on établiſſe.

Je n'ai pas voulu, de peur d'en interrompre le fil, y faire entrer une réflexion qui le fortifie encore beaucoup ; & j'aime mieux la donner ici détachée. Il n'eût pas ſuffi que la terre n'eût

produit les animaux que quand elle étoit dans une certaine disposition où elle n'est plus ; elle eût dû aussi ne les produire que dans un état où ils eussent pu se nourrir de ce qu'elle leur offroit : elle eût dû, par exemple, ne produire le premier homme qu'à l'âge d'un an ou deux, où il eût pu satisfaire, quoiqu'avec peine, à ses besoins, & se secourir lui-même. Dans la foiblesse où nous voyons un enfant nouveau né, en vain on le mettroit au milieu de la prairie la mieux couverte d'herbes, auprès des meilleures eaux du monde, il est indubitable qu'il ne vivroit pas longtemps : car notre supposition exclut la louve de Romulus & Rémus ; elle n'auroit pu elle-même se sauver de la mort qui l'eût attendue à sa naissance. Mais comment les loix du mouvément produiroient-elles d'abord un enfant à l'âge d'un an ou deux ? comment le produiroient-elles même dans l'état où il est présentement lorsqu'il vient au monde ? Nous voyons qu'elles n'amènent rien que par degrés, & qu'il n'y a point d'ouvrages de la Nature qui depuis les commencemens les plus foibles & les plus éloignés, ne soient

conduits lentement, par une infinité de changemens tous néceſſaires, juſqu'à leur dernière perfection. Il eût fallu que l'homme, qui eût dû être formé par le concours aveugle de quelques parties de la matière, eût commencé par cet atome, où la vie ne ſe remarque qu'au mouvement preſqu'inſenſible d'un point; & je ne crois pas qu'il y ait d'imagination aſſez fauſſe pour concevoir d'où cet atome vivant, jetté au haſard ſur la terre, aura pu tirer du ſang ou du chyle tout formé, la ſeule nourriture qui lui convienne, ni comment il aura pu croître, expoſé à toutes les injures de l'air. Il y a-là une difficulté qui deviendra toujours plus grande; plus elle ſera approfondie, & plus ce ſera un habile Phyſicien qui l'approfondira. La rencontre fortuite des atomes n'a donc pu produire les animaux; il a fallu que ces ouvrages ſoient partis de la main d'un Etre intelligent, c'eſt-à-dire de Dieu même. Les cieux & les aſtres ſont des objets plus éclatans pour les yeux; mais ils n'ont peut-être pas pour la raiſon des marques plus sûres de l'action de leur Auteur. Les plus grands

ouvrages ne sont pas toujours ceux qui parlent le plus de leur Ouvrier. Que je voie une montagne applanie, je ne sais si cela s'est fait par l'ordre d'un Prince ou par un tremblement de terre : mais je serai assuré que c'est par l'ordre d'un Prince, si je vois sur une petite colonne une inscription de deux lignes. Il me paroît que ce sont les animaux qui portent, pour ainsi dire, l'inscription la plus nette, & qui nous apprennent le mieux qu'il y a un Dieu Auteur de l'Univers.

DU

DU BONHEUR.

VOICI une matière la plus intéreſſante de toutes, dont tout le monde parle, que les Philoſophes, ſur-tout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue : mais quoique très intéreſſante, elle eſt dans le fond aſſez négligée; quoique tout le monde en parle, peu de gens y penſent; & quoique les Philoſophes l'aient beaucoup traitée, ç'a été ſi philoſophiquement, que les hommes n'en peuvent tirer guères de profit.

On entend ici par le mot de bonheur un état, une ſituation telle qu'on en deſirât la durée ſans changement; & en cela le bonheur eſt différent du plaiſir, qui n'eſt qu'un ſentiment agréable, mais court & paſſager, & qui ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilége d'en pouvoir être un.

A meſurer le bonheur des hommes ſeulement par le nombre & la vivacité des plaiſirs qu'ils ont dans le cours de

leur vie, peut-être y a-t-il un assez grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes. Celui qui a moins de plaisirs, les sent plus vivement : il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais senti ; & à cet égard la Nature fait assez son devoir de mère commune. Mais si, au lieu de considérer ces instans répandus dans la vie de chaque homme, on considère le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal ; qu'un homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée autant de bons momens qu'un autre, est tout le reste du temps beaucoup plus mal à son aise, & que la compensation cesse entièrement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le bonheur : mais ceci est très-fâcheux pour le genre humain. Une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer ; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état : les voilà donc presque tous exclus du bonheur, & il ne leur reste pour ressources que des plaisirs, c'est-à-dire des momens semés çà & là sur un fond triste qui en sera un peu égayé. Les hommes dans ces momens

reprennent les forces néceſſaires à leur malheureuſe ſituation, & ſe remontent pour ſouffrir.

Celui qui voudroit fixer ſon état; non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il ſeroit content, mériteroit le nom d'heureux : on le reconnoîtroit entre tous les autres hommes à une eſpèce d'immobilité dans ſa ſituation; il n'agiroit que pour s'y conſerver, & non pas pour en ſortir. Mais cet homme-là a-t-il paru en quelque endroit de la terre ? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'apperçoit guères de ceux qui ſont dans cette immobilité fortunée ; au lieu que les malheureux qui s'agitent compoſent le tourbillon du monde, & ſe font bien ſentir les uns aux autres par les chocs violens qu'ils ſe donnent. Le repos même de l'heureux, s'il eſt apperçu, peut paſſer pour être forcé, & tous les autres ſont intéreſſés à n'en pas prendre une idée plus avantageuſe. Ainſi l'exiſtence de l'homme heureux pourroit être aſſez facilement conteſtée. Admettons-la cependant, ne fût-ce que pour nous donner des eſpérances agréables : mais il il eſt vrai que, retenus dans de certaines

bornes, elles ne seront pas chimériques.

Quoi qu'en disent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux, pressé par la goutte, lui a dit : *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal ;* il a dit la plus extravagante parole qui soit jamais sortie de la bouche d'un Philosophe. Un Empereur de l'Univers, enfermé aux Petites-Maisons, déclare naïvement un sentiment dont il a le malheur d'être plein; celui-ci, par engagement de système, nie un sentiment très-vif, & en même temps l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la Nature & la Fortune peuvent nous envoyer, la ridicule & inutile vanité de nous croire invulnérables.

Il seroit moins déraisonnable de se persuader que notre bonheur ne dépend point du tout de nous; & presque tous les hommes ou le croient, ou agissent comme s'ils le croyoient. Incapables de discernement & de choix, poussés par une impétuosité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voient qu'au travers de mille nua-

ges, entraînés les uns par les autres sans savoir où ils vont, ils composent une multitude confuse & tumultueuse, qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si, dans tout ce désordre, des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelques momens, à la bonne heure : mais il est bien sûr qu'ils ne sauront ni prévenir ni modérer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils sont absolument à la merci du hasard.

Nous pouvons quelque chose à notre bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser ; & il faut convenir que cette condition est assez dure. La plupart ne pensent que comme il plaît à tout ce qui les environne ; ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant. Les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, & si inflexibles, qu'il seroit inutile de les vouloir tourner d'un autre. Enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réussir, & seroit même assez facile, le rejettent, parce que c'est un

travail, & en dédaignent le fruit qu'ils croient trop médiocre. Que seroit-ce que ce misérable bonheur factice pour lequel il faudroit tant raisonner ? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente ? On peut le laisser aux Philosophes avec leurs autres chimères : tant d'étude pour être heureux empêcheroit de l'être.

Ainsi il n'y a qu'une partie de notre bonheur qui puisse dépendre de nous ; & de cette petite partie, peu de gens en ont la disposition, ou en tirent le profit. Il faut que les caractères ou foibles & paresseux, ou impétueux & violens, ou sombres & chagrins, y renoncent tous. Il en reste quelques-uns doux & modérés, & qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables : ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est vrai que par la faveur de la Nature ils le sont déjà assez, & que le secours de la Philosophie ne paroît pas leur être fort nécessaire : mais il n'est presque jamais que pour ceux qui en ont le moins de besoin ; & ils ne laissent pas d'en sentir l'importance : sur-tout quand il s'agit du bonheur, ce n'est pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc

la Philoſophie qui prêche dans le déſert une petite troupe d'auditeurs qu'elle a choiſis, parce qu'ils ſavoient déjà une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Afin que le ſentiment du bonheur puiſſe entrer dans l'ame, ou du moins afin qu'il y puiſſe ſéjourner, il faut avoir nettoyé la place, & chaſſé tous les maux imaginaires. Nous ſommes d'une habileté infinie à en créer; & quand nous les avons une fois produits, il nous eſt très difficile de nous en défaire. Souvent même il ſemble que nous aimions notre malheureux ouvrage, & que nous nous y complaiſions. Les maux imaginaires ne ſont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel, & ne ſont que dans l'eſprit; mais ſeulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penſer fauſſe, ou du moins problématique. Ce n'eſt pas un mal imaginaire que le déshonneur; mais c'en eſt un que la douleur de laiſſer de grands biens après ſa mort à des héritiers en ligne collatérale & non pas en ligne directe, ou à des filles, & non pas à des fils. Il y a tel homme dont la vie eſt em-

poiſonnée par un ſemblable chagrin. Le bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe; il lui en faut ou qui ſoient naturellement plus ſaines, ou qui aient eu le courage de ſe guérir. Si l'on eſt ſuſceptible des maux imaginaires, il y en a tant, qu'on ſera néceſſairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces ſortes de monſtres conſiſte en ce qu'on s'y ſoumet, ſans oſer ni les attaquer, ni même les enviſager: ſi on les conſidéroit quelque temps d'un œil fixe, ils ſeroient à demi vaincus.

Aſſez ſouvent aux maux réels nous ajoutons des circonſtances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque choſe de ſingulier, non-ſeulement ce qu'il a de réel nous affige, mais ſa ſingularité nous irrite & nous aigrit. Nous nous repréſentons une fortune, un deſtin, je ne ſais quoi, qui met de l'art & de l'eſprit à nous faire un malheur d'une nature particulière. Mais qu'eſt-ce que tout cela? Employons un peu notre raiſon, & ces fantômes diſparoiſſent. Un malheur commun n'en eſt pas réellement moindre; un malheur ſingulier n'en eſt

pas moins poſſible, ni moins inévitable. Un homme qui a la peſte, lui cent millième, eſt-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre & inconnue ?

Il eſt vrai que les malheurs communs ſont prévus ; & cela ſeul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en général ce que nous appelions les maux ſinguliers ? On ne peut pas prédire les comètes comme les éclipſes : mais on eſt bien sûr que de temps en temps il doit paroître des comètes ; & il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs ſinguliers ſont rares ; cependant il faut s'attendre à en eſſuyer quelqu'un : il n'y a preſque perſonne qui n'ait eu le ſien ; & ſi on vouloit, on leur conteſteroit avec aſſez de raiſon leur qualité de ſingulier.

Une circonſtance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'eſt de croire que nous ſerons inconſolables. Ce n'eſt pas que cette perſuaſion là même ne ſoit quelquefois une eſpèce de douceur & de conſolation ; elle en eſt une dans les douleurs dont

on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on ressent de la perte d'un ami. Alors se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidèle, constant ; c'est se donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient point l'affliction, & où une douleur éternelle ne seroit d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés : notre nature est trop variable, & cette imperfection est une de ses plus grandes ressources.

Ainsi, avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général; quand ils sont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en consolera. L'un rompt la première violence du coup, l'autre abrège la durée du sentiment : on s'est attendu à ce que l'on souffre ; & du moins on s'épargne par-là une impatience, une révolte secrète qui ne sert qu'à aigrir la douleur : on s'attend à ne souffrir pas long-temps ; & dès-lors on anticipe en quelque sorte sur ce temps qui sera plus heureux, on l'avance.

Les circonſtances même réelles de nos maux, nous prenons plaiſir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme ſi nous demandions raiſon à quelque Juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vue, & en recherchant avec tant de ſoin tout ce qui peut le groſſir.

On a pour les violentes douleurs je ne ſais quelle complaiſance qui s'oppoſe aux remèdes, & repouſſe la conſolation. Le conſolateur le plus tendre paroît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le ſentiment qui nous poſsède; & n'en être pas plein comme nous, c'eſt nous faire une eſpèce d'offenſe: ſur-tout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction, ſont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au contraire être ravis que l'on nous fît ſoupçonner de fauſſeté & d'erreur des façons de penſer qui nous cauſent tant de tourmens?

Enfin, quoiqu'il ſoit fort étrange de l'avancer, il eſt vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, & que dans quelques carac-

tères il eſt invincible. Le premier pas vers le bonheur ſeroit de s'en défaire, & de retrancher à notre imagination tous ſes talens malfaiſans, ou du moins de la tenir pour fort ſuſpecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'aient toujours une vue ſaine de tout, ſont incurables : il eſt bien juſte qu'une moindre opinion de ſoi-même ait quelquefois ſa récompenſe.

N'y auroit-il point moyen de tirer des choſes plus de bien que de mal, & de diſpoſer ſon imagination, de ſorte qu'elle ſéparât les plaiſirs d'avec les chagrins, & ne laiſsât paſſer que les plaiſirs ? Cette propoſition ne le cède guères en difficulté à la Pierre philoſophale; & ſi on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, & tout l'art de la Philoſophie. Songeons que la plupart des choſes ſont d'une nature très douteuſe ; & que quoiqu'elles nous frappent bien vîte comme biens ou comme maux, nous ne ſavons pas trop au vrai ce qu'elles ſont. Tel événement vous a paru d'abord un grand malheur, que vous auriez été bien fâché dans la ſuite qui ne fût pas arrivé ; & ſi

vous aviez connu ce qu'il amenoit après lui, il vous auroit transporté de joie. Et sur ce pied là, quel regret ne devez-vous pas avoir à votre chagrin ? Il ne faut donc pas se presser de s'affliger : attendons que ce qui nous paroît si mauvais se développe. Mais d'un autre côté ce qui nous paroît agréable peut amener aussi, peut cacher quelque chose de mauvais, & il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence; on ne doit pas tenir la même rigueur à la joie qu'au chagrin.

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire naître, on nous montre le séjour qui nous est préparé, & ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre ses habitans. De quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vue de ce terrible partage où nous devrions entrer ? & ne compterions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'en être quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions médiocres, qui nous paroissent présentement insupportables ? Les Esclaves,

ceux qui n'ont pas de quoi vivre ; ceux qui ne vivent qu'à la ſueur de leur front, ceux qui languiſſent dans des maladies habituelles ; voilà une grande partie du genre humain. A quoi a-t-il tenu que nous n'en fuſſions ? Apprenons combien il eſt dangereux d'être hommes, & comptons tous les malheurs dont nous ſommes exempts pour autant de périls dont nous ſommes échappés.

Une infinité de choſes que nous avons & que nous ne ſentons pas, feroient chacune le ſuprême bonheur de quelqu'un : il y a tel homme dont tous les deſirs ſe termineroient à avoir deux bras. Ce n'eſt pas que ces ſortes de biens, qui ne le ſont que parce que leur privation ſeroit un grand mal, puiſſent jamais cauſer un ſentiment vif, même à ceux qui ſeroient les plus appliqués à faire tout valoir. On ne ſauroit être tranſporté de ſe trouver deux bras : mais en faiſant ſouvent réflexion ſur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver, on pardonne plus aiſément à ceux qui arrivent. Notre condition eſt meilleure quand nous nous y ſoumettons de

bonne grace, que quand nous nous révoltons inutilement contr'elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la Nature ou la Fortune comme des dettes qu'elles nous payent, & par conſéquent nous les recevons avec une eſpèce d'indifférence ; les maux au contraire nous paroiſſent des injuſtices, & nous les recevons avec impatience & avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées ſi fauſſes. Les maux ſont très-communs, & c'eſt ce qui doit naturellement nous écheoir : les biens ſont très-rares, & ce ſont des exceptions flatteuſes faites en notre faveur à la règle générale.

Le bonheur eſt en effet bien plus rare que l'on ne penſe. Je compte pour heureux celui qui poſsède un certain bien que je deſire, & que je crois qui feroit ma félicité : le poſſeſſeur de ce bien-là eſt malheureux ; ma condition eſt gâtée par la privation de ce qu'il a, la ſienne l'eſt par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelqu'autre, chacun eſt envié pendant qu'il eſt lui-même envieux ; & ſi être heureux étoit un vice ou un ridicule, les hommes ne ſe le renver-

roient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en ſeroient le plus accuſés, les Grands, les Princes, les Rois, ſeroient juſtement les moins coupables. Déſabuſons-nous de cette illuſion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a; & nous ſerons ou plus flattés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas.

Puiſqu'il y a ſi peu de biens, il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage; cependant on en uſe comme dans une grande abondance, & dans une grande ſûreté d'en avoir tant qu'on voudra: on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on poſsède; ſouvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le préſent dans nos mains; mais l'avenir eſt une eſpèce de charlatan, qui en nous éblouiſſant les yeux, nous l'eſcamote. Pourquoi lui permettre de ſe jouer ainſi de nous? pourquoi ſouffrir que des eſpérances vaines & douteuſes nous enlèvent des jouiſſances certaines? Il eſt vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces eſpérances mêmes ſont des jouiſſances, & qui ne ſavent jouir que de

de ce qu'ils n'ont pas. Laissons-leur cette espèce de possession si imparfaite, si peu tranquille, si agitée, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre; il seroit trop cruel de la leur ôter : mais tâchons, s'il est possible, de nous ramener au présent, à ce que nous avons, & qu'un bien ne perde pas tout son prix parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de sentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. Que la chose soit du moins égale. Si le sentiment des biens médiocres est étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aspire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'est pas tombé, nous console des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que savons nous si ce ne seront pas les seuls qui s'offriront à nous ? Ce sont des présens faits par une Puissance avare, qui ne se résoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de gens qui quelquefois en leur vie n'aient eu regret à quelque état, à quelque situation dont ils n'avoient pas assez goûté

le bonheur. Il y en a peu qui n'aient eux-mêmes trouvé injuſtes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la Fortune. On a été ingrat, & on eſt puni.

Il ne faut pas, diſent les Philoſophes rigides, mettre notre bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous; ce ſeroit trop le mettre à l'aventure. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte ſi magnifique : mais le plus qu'on en pourra conſerver, ce ſera le mieux. Figurons-nous que notre bonheur devroit entièrement dépendre de nous, & que c'eſt par une eſpèce d'uſurpation que les choſes de dehors ſe ſont miſes en poſſeſſion d'en diſpoſer : reſaiſiſſons-nous autant qu'il eſt poſſible d'un droit ſi important, & ſi dangereux à confier; remettons ſous notre puiſſance ce qui en a été détaché injuſtement.

D'abord, il faut examiner, pour ainſi dire, les titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur; peu de choſes ſoutiendront cet examen, pour peu qu'il ſoit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je pourſuis m'eſt-elle ſi néceſſaire ? c'eſt qu'il faut être elevé

au dessus des autres. Et pourquoi le faut-il ? c'est pour recevoir leurs respects & leurs hommages. Et que me feront ces hommages & ces respects ? ils me flatteront très-sensiblement. Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, & non pas à moi-même ? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit : si je les attaquois, elles ne tiendroient pas long-temps. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance les unes que les autres : mais selon qu'elles seroient plus incommodes & plus dangereuses, il faut revenir à la charge plus souvent & avec plus de courage. Il n'y a guères de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, & que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexions.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous ? ceux dont il y aura plus à espérer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, & la Sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, & combien

valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les suivroient ? On ne sauroit disconvenir que selon les différentes imaginations les prix ne changent, & qu'un même marché ne soit bon pour l'un & mauvais pour l'autre. Cependant il y a à-peu-près un prix commun pour les choses principales ; & de l'aveu de tout le monde, par exemple, l'amour est un peu cher : aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture, &c. S'ils ne coûtoient moins que les autres, qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteroient pas de leur être préférés, & les autres vaudroient autant leur prix que ceux-ci le leur : mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, & ils ne coûtent rien. Encore un grand avantage, c'est que la Fortune ne nous les peut guères enlever. Quoiqu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hasard, il semble que le plus souvent nous choisissions avec soin les endroits les moins sûrs pour

l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un vaisseau qu'en fonds de terre. Enfin les plaisirs vifs n'ont que des instans, & des instans souvent funestes par un excès de vivacité qui ne laisse rien goûter après eux; au lieu que les plaisirs simples font ordinairement de la durée que l'on veut, & ne gâtent rien de ce qui les suit.

Les gens accoutumés aux mouvemens violens des passions, trouveront sans doute fort insipide tout le bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité; & je conviens que la vie la plus comblée de ces sortes de plaisirs n'est guères qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine, quand on se plaint de n'être que tranquille? & l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, que devient-il après que la première vivacité du sentiment est consumée? Il devient un état tranquille; c'est même le mieux qui puisse lui arriver.

Il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait quelques événemens

heureux, des temps ou des momens agréables. Notre imagination les détache detout ce qui les a précédés ou suivis; elle les rassemble, & se représente une vie qui en seroit toute composée : voilà ce qu'elle appelleroit du nom de bonheur; voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer. Toujours est-il certain que tous les intervalles languissans, qui dans les situations les plus heureuses sont & fort longs & en grand nombre, nous les regardons à-peu-près comme s'ils n'y devoient pas être. Ils y sont cependant, & en sont bien inséparables. Il n'y a point en Chymie d'esprit si vif qui n'ait beaucoup de flegme; l'état le plus délicieux en a beaucoup aussi, beaucoup de temps insipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le bonheur dont on se fait l'idée, est trop composé & trop compliqué. Combien de choses, par exemple, seroient nécessaires pour celui d'un Courtisan ? du crédit auprès des Ministres, la faveur du Roi, des établissemens considérables pour lui & pour ses enfans, de la fortune au jeu, des Maîtresses fidelles & qui flattassent sa

vanité ; enfin tout ce que peut lui représenter une imagination effrénée & insatiable. Cet homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais ; certainement la Nature n'en fera pas la dépense.

Le bonheur que nous nous proposons sera toujours d'autant plus facile à obtenir, qu'il y entrera moins de choses différentes, & qu'elles seront moins indépendantes de nous. La machine sera plus simple, & en même temps plus sous notre main.

Si l'on est à-peu près bien, il faut se croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attraper ce bien complet. Rien n'est si délicat ni si fragile qu'un état heureux ; il faut craindre d'y toucher, même sous prétexte d'amélioration.

La plupart des changemens qu'un homme fait à son état pour le rendre meilleur, augmentent la place qu'il tient dans le monde, son volume, pour ainsi dire : mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la Fortune. Un soldat qui va à la tranchée, voudroit-il devenir un Géant pour attraper plus de coups de mous-

quet ? Celui qui veut être heureux ſe réduit & ſe reſſerre autant qu'il eſt poſſible. Il a ces deux caractères; il change peu de place, & en tient peu.

Le plus grand ſecret pour le bonheur, c'eſt d'être bien avec ſoi. Naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes, & il eſt bon d'y avoir une retraite agréable ; mais elle ne peut l'être ſi elle n'a été préparée par les mains de la Vertu. Toute l'indulgence de l'amour-propre n'empêche point qu'on ne ſe reproche du moins une partie de ce qu'on a à ſe reprocher : & combien eſt-on encore troublé par le ſoin humiliant de ſe cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être ? On ſe fuit, & avec raiſon : il n'y a que le vertueux qui puiſſe ſe voir & ſe reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer & pour s'applaudir : & le pourroit-il, quelque vertueux qu'il fût ? Mais comme on s'aime toujours aſſez, il ſuffit d'y pouvoir rentrer ſans honte pour y rentrer avec plaiſir.

Il peut fort bien arriver que la Vertu

Vertu ne conduiſe ni à la richeſſe ni à l'élévation, & qu'au contraire elle en exclue : ſes ennemis ont de grands avantages ſur elle par rapport à l'acquiſition de ces ſortes de biens. Il peut encore arriver que la gloire, ſa récompenſe la plus naturelle, lui manque : peut être s'en privera-t-elle elle-même; du moins, en ne la recherchant pas, haſardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompenſe infaillible pour elle, c'eſt la ſatisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en eſt payé dans le moment : on peut ſans orgueil appeller à ſoi-même des injuſtices de la Fortune; on s'en conſole par le témoignage légitime qu'on ſe rend de ne les avoir pas méritées; on trouve dans ſa propre raiſon & dans ſa droiture un plus grand fond de bonheur que les autres n'en attendent des caprices du haſard.

Il reſte un ſouhait à faire ſur une choſe dont on n'eſt pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre diſpoſition; c'eſt d'être placé par la Fortune dans une condition médiocre. Sans cela, & le bonheur & la vertu ſeroient trop en

péril. C'eſt-là cette médiocrité ſi recommandée par les Philoſophes, ſi chantée par les Poëtes, & quelquefois ſi peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce bonheur une choſe qui, ſelon les façons de penſer communes, y ſeroit cependant bien néceſſaire; il n'a nul éclat. L'heureux que nous ſuppoſons ne paſſeroit guères pour l'être; il n'auroit pas le plaiſir d'être envié : il y a plus; peut-être lui-même auroit-il de la peine à ſe croire heureux, faute de l'être cru par les autres; car leur jalouſie ſert à nous aſſurer de notre état, tant nos idées ſont chancelantes ſur tout, & ont beſoin d'être appuyées. Mais enfin, pour peu que cet heureux ſe compare à ceux que le vulgaire croiroit plus heureux que lui, il ſentira facilement les avantages de ſa ſituation; il ſe réſoudra volontiers à jouir d'un bonheur modeſte & ignoré, dont l'étalage n'inſultera perſonne : ſes plaiſirs, comme ceux des Amans diſcrets, ſeront aſſaiſonnés du myſtère.

Après tout cela, ce ſage, ce vertueux, cet heureux eſt toujours un homme; il n'eſt point arrivé à un état

inébranlable que la condition humaine ne comporte point ; il peut tout perdre, & même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu, qu'il s'y fiera moins ; & son bonheur, qu'il s'en assurera moins.

DE L'ORIGINE
DES FABLES.

ON nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux Fables des Grecs, que quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne Histoire d'un Peuple, qui n'est qu'un amas de chimères, de rêveries & d'absurdités. Seroit-il possible qu'on eût donné tout cela pour vrai ? A quel dessein nous l'auroit-on donné pour faux ? Quel auroit été cet amour des hommes pour des fausſetés manifestes & ridicules, & pourquoi ne dureroit-il plus ? Car les Fables des Grecs n'étoient pas comme nos Romans qu'on

nous donne pour ce qu'ils ſont, & non pas pour des Hiſtoires ; il n'y a point d'autres Hiſtoires anciennes que les Fables. Eclairciſſons, s'il ſe peut, cette matière; étudions l'eſprit humain dans une de ſes plus étranges productions : c'eſt-là bien ſouvent qu'il ſe donne le mieux à connoître.

Dans les premiers ſiècles du monde, & chez les Nations qui n'avoient point entendu parler des traditions de la famille de Seth, ou qui ne les conſervèrent pas, l'ignorance & la barbarie durent être à un excès que nous ne ſommes preſque plus en état de nous repréſenter. Figurons nous les Cafres, les Lappons ou les Iroquois; & même prenons garde que ces Peuples étant déjà anciens, ils ont dû parvenir à quelque degré de connoiſſance & de politeſſe que les premiers hommes n'avoient pas.

A meſure que l'on eſt plus ignorant, & que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges. Les premiers hommes en virent donc beaucoup ; & comme naturellement les pères content à leurs enfans ce qu'ils ont vu & ce qu'ils ont fait, ce ne furent que pro-

diges dans les récits de ces temps-là.

Quand nous racontons quelque chose de surprenant, notre imagination s'échauffe sur son objet, & se porte d'elle même à l'agrandir & à y ajouter ce qui y manqueroit pour le rendre tout-à-fait merveilleux, comme si elle avoit regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus, on est flatté des sentimens de surprise & d'admiration que l'on cause à ses auditeurs, & on est bien aise de les augmenter encore, parce qu'il semble qu'il en revient je ne sais quoi à notre vanité. Ces deux raisons jointes ensemble, font que tel homme qui n'a point dessein de mentir en commençant un récit un peu extraordinaire, pourra néanmoins se surprendre lui-même en mensonge, s'il y prend bien garde; & de-là vient que l'on a besoin d'une espèce d'effort, & d'une attention particulière pour ne dire exactement que la vérité. Que sera-ce après cela de ceux qui naturellement aiment à inventer & à imposer aux autres?

Les récits que les premiers hommes firent à leurs enfans, étant donc souvent faux en eux-mêmes, parce qu'ils

étoient faits par des gens sujets à voir bien des choses qui n'étoient pas, & pardessus cela ayant été exagérés, ou de bonne foi, selon que nous venons de l'expliquer, ou de mauvaise foi, il est clair que les voilà déjà bien gâtés dès leur source. Mais assurément ce sera encore bien pis quand ils passeront de bouche en bouche; chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, & y en mettra quelqu'un de faux, & principalement du faux merveilleux qui est le plus agréable; & peut-être qu'après un siècle ou deux, non-seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui y étoit d'abord, mais même il n'y restera guère de chose du premier faux.

Croira-t-on ce que je vais dire? Il y a eu de la Philosophie même dans ces siècles grossiers, & elle a beaucoup servi à la naissance des Fables. Les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres, sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voient. D'où peut venir cette rivière qui coule toujours, a dû dire un contemplatif de ces siècles-là? étrange sorte de Philosophe, mais qui auroit peut-être été un Descartes dans ce

siècle-ci. Après une longue méditation, il a trouvé fort heureusement qu'il y avoit quelqu'un qui avoit soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissoit toujours cette eau? Le contemplatif n'alloit pas si loin.

Il faut prendre garde que ces idées, qui peuvent être appellées les systêmes de ces temps-là, étoient toujours copiées d'après les choses les plus connues. On avoit vu souvent verser de l'eau de dedans une cruche: on imaginoit donc fort bien comment un Dieu versoit celle d'une rivière; & par la facilité même qu'on avoit à l'imaginer, on étoit tout-à-fait porté à le croire. Ainsi, pour rendre raison des tonnerres & des foudres, on se représentoit volontiers un Dieu de figure humaine lançant sur nous des flèches de feu; idée manifestement prise sur des objets très-familiers.

Cette Philosophie des premiers siècles rouloit sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui notre Philosophie n'en a point d'autre; c'est-à-dire, que nous expliquons les choses inconnues de la Nature par celles que nous

avons devant les yeux, & que nous tranſportons à la phyſique les idées que l'expérience nous fournit. Nous avons découvert par l'uſage, & non pas deviné, ce que peuvent les poids, les reſſorts, les leviers: nous ne faiſons agir la Nature que par des leviers, des poids & des reſſorts. Ces pauvres Sauvages qui ont les premiers habité le monde, ou ne connoiſſoient point ces choſes là, ou n'y avoient fait aucune attention. Ils n'expliquoient donc les effets de la Nature que par des choſes plus groſſières & plus palpables qu'ils connoiſſoient. Qu'avons-nous fait les uns & les autres ? Nous nous ſommes toujours repréſenté l'inconnu ſous la figure de ce qui nous étoit connu; mais heureuſement il y a tous les ſujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point reſſembler à ce qui nous eſt connu préſentement.

De cette Philoſophie groſſière qui règna néceſſairement dans les premiers ſiècles, ſont nés les Dieux & les Déeſſes. Il eſt aſſez curieux de voir comment l'imagination humaine a enfanté les fauſſes Divinités. Les hommes voyoient bien des choſes qu'ils n'euſ-

ſent pas pu faire ; lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la mer, tout cela étoit beaucoup au-deſſus de leur pouvoir. Ils imaginèrent des êtres plus puiſſans qu'eux, & capables de produire ces grands effets. Il falloit bien que ces êtres-là fuſſent faits comme des hommes; quelle autre figure euſſent-ils pu avoir? Du moment qu'ils ſont de figure humaine, l'imagination leur attribue naturellement tout ce qui eſt humain ; les voilà hommes en toutes manières, à cela près qu'ils ſont toujours un peu plus puiſſans que des hommes.

De-là vient une choſe à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de réflexion; c'eſt que dans toutes les Divinités que les Payens ont imaginées, ils y ont fait dominer l'idée du pouvoir, & n'ont eu preſque aucun égard ni à la ſageſſe, ni à la juſtice, ni à tous les autres attributs qui ſuivent la nature divine. Rien ne prouve mieux que ces Divinités ſont fort anciennes, & ne marque mieux le chemin que l'imagination a tenu en les formant. Les premiers hommes ne connoiſſoient point de plus belle qualité que la force du

corps; la sageſſe & la juſtice n'avoient pas ſeulement de nom dans les Langues anciennes, comme elles n'en ont pas encore aujourd'hui chez les Barbares de l'Amérique: d'ailleurs la première idée que les hommes prirent de quelque être ſupérieur, ils la prirent ſur des effets extraordinaires, & nullement ſur l'ordre réglé de l'Univers qu'ils n'étoient point capables de reconnoître ni d'admirer. Ainſi, ils imaginèrent les Dieux dans un temps où ils n'avoient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir, & ils les imaginèrent ſur ce qui portoit des marques de pouvoir, & non ſur ce qui en portoit de ſageſſe. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'ils aient imaginé pluſieurs Dieux, ſouvent oppoſés les uns aux autres, cruels, bizarres, injuſtes, ignorans; tout cela n'eſt point directement contraire à l'idée de force & de pouvoir qui eſt la ſeule qu'ils euſſent priſe. Il falloit bien que ces Dieux ſe ſentiſſent & du temps où ils avoient été faits, & des occaſions qui les avoient fait faire. Et même, quelle miſérable eſpèce de pouvoir leur donnoit-on? Mars, le Dieu de la guerre, eſt bleſſé dans un combat par un mor-

tel : cela déroge beaucoup à sa dignité; mais en se retirant, il fait un cri tel que dix mille hommes ensemble l'auroient pu faire : c'est par ce vigoureux cri que Mars l'emporte en force sur Diomède ; & en voilà assez, selon le judicieux Homère, pour sauver l'honneur du Dieu. De la manière dont l'imagination est faite, elle se contente de peu de chose, & elle reconnoîtra toujours pour une Divinité ce qui aura un peu plus de pouvoir qu'un homme.

Ciceron a dit quelque part, qu'il auroit mieux aimé qu'Homère eût transporté les qualités des Dieux aux hommes, que de transporter comme il a fait les qualités des hommes aux Dieux. Mais Ciceron en demandoit trop ; ce qu'il appelloit en son temps les qualités des Dieux, n'étoit nullement connu du temps d'Homère. Les Payens ont toujours copié leurs Divinités d'après eux-mêmes : ainsi, à mesure que les hommes sont devenus plus parfaits, les Dieux le sont devenus aussi davantage. Les premiers hommes sont fort brutaux, & ils donnent tout à la force : les Dieux seront presque aussi brutaux, & seulement un peu plus puissans;

voilà les Dieux du temps d'Homère. Les hommes commencent à avoir des idées de la ſageſſe & de la juſtice : les Dieux y gagnent ; ils commencent à être ſages & juſtes, & le ſont toujours de plus en plus à proportion que ces idées ſe perfectionnent parmi les hommes : voilà les Dieux du temps de Ciceron, & ils valoient bien mieux que ceux du temps d'Homère, parce que de bien meilleurs Philoſophes y avoient mis la main.

Juſqu'ici les premiers hommes ont donné naiſſance aux Fables, ſans qu'il y ait, pour ainſi dire, de leur faute. On eſt ignorant, & on voit par conſéquent bien des prodiges : on exagère naturellement les choſes ſurprenantes en les racontant ; elles ſe chargent encore de diverſes fauſſetés en paſſant par pluſieurs bouches ; il s'établit des eſpèces de ſyſtêmes de Philoſophie fort groſſiers & fort abſurdes, mais il ne peut s'en établir d'autre. Nous allons voir maintenant que ſur ces fondemens les hommes ont en quelque manière pris plaiſir à ſe tromper eux-mêmes.

Ce que nous appellons la Philoſophie des premiers ſiècles, ſe trouva

tout-à-fait propre à s'allier avec l'hiſtoire des faits. Un jeune Homme eſt tombé dans une rivière, & on ne ſauroit retrouver ſon corps. Qu'eſt-il devenu ? La Philoſophie du temps enſeigne qu'il y a dans cette rivière des jeunes filles qui la gouvernent : les jeunes filles ont enlevé le jeune homme, cela eſt fort naturel ; on n'a pas beſoin de preuves pour le croire. Un homme, dont on ne connoît point la naiſſance, a quelque talent extraordinaire ; il y a des Dieux faits à peu près comme des Hommes : on n'examine pas davantage qui ſont ſes parens ; il eſt fils de quelqu'un de ces Dieux-là. Que l'on conſidère avec attention la plus grande partie des Fables, on trouvera qu'elles ne ſont qu'un mélange des faits avec la Philoſophie du temps, qui expliquoit fort commodément ce que les faits avoient de merveilleux, & qui ſe lioit avec eux très-naturellement. Ce n'étoient que Dieux & Déeſſes qui nous reſſembloient tout-à-fait, & qui étoient fort bien aſſortis ſur la ſcène avec les hommes.

Comme les hiſtoires de faits véritables mêlées de ces fauſſes imagina-

tions eurent beaucoup de cours, on commença à en forger ſans aucun fondement; ou tout au moins on ne raconta plus les faits un peu remarquables, ſans les revêtir des ornemens que l'on avoit reconnu qui étoient propres à plaire. Ces ornemens étoient faux, peut être même que quelquefois on les donnoit pour tels; & cependant les hiſtoires ne paſſoient pas pour être fabuleuſes. Cela s'entendra par une comparaiſon de notre Hiſtoire moderne avec l'ancienne.

Dans le temps où l'on a eu le plus d'eſprit, comme dans le ſiècle d'Auguſte & dans celui-ci, on a aimé à raiſonner ſur les actions des hommes, à en pénétrer les motifs, & à connoître les caractères. Les Hiſtoriens de ces ſiècles-là ſe ſont accommodés à ce goût; ils ſe ſont bien gardés d'écrire les faits nûment & ſéchement; ils les ont accompagnés de motifs, & y ont mêlé les portraits de leurs perſonnages. Croyons-nous que ces portraits & ces motifs ſoient exactement vrais? y avons-nous la même foi qu'aux faits? Non; nous ſavons fort bien que les Hiſtoriens les ont devinés comme ils

ont pu, & qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils aient deviné tout-à-fait juſte. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les Hiſtoriens aient recherché cet embelliſſement qui ne ſort point de la vraiſemblance ; & c'eſt à cauſe de cette vraiſemblance que ce mêlange de faux que nous reconnoiſſons qui peut être dans nos hiſtoires, ne nous les fait pas regarder comme des Fables.

De même, après que par les voies que nous avons dites, les anciens Peuples eurent pris le goût de ces hiſtoires où il entroit des Dieux & des Déeſſes, & en général du merveilleux, on ne débita plus d'hiſtoires qui n'en fuſſent ornées. On ſavoit que cela pouvoit n'être pas vrai ; mais en ce temps-là il étoit vraiſemblable, & c'en étoit aſſez pour conſerver à ces Fables la qualité d'hiſtoires.

Encore aujourd'hui les Arabes rempliſſent leurs hiſtoires de prodiges & de miracles, le plus ſouvent ridicules & groteſques. Sans doute cela n'eſt pris chez eux que pour des ornemens auxquels on n'a garde d'être trompé, parce que c'eſt entr'eux une eſpèce de convention

vention d'écrire ainſi. Mais quand ces ſortes d'Hiſtoires paſſent chez d'autres Peuples qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans leur exacte vérité, ou elles ſont crues au pied de la lettre, ou du moins on ſe perſuade qu'elles ont été crues par ceux qui les ont publiées, & par ceux qui les ont reçues ſans contradiction. Certainement le mal-entendu eſt conſidérable. Quand j'ai dit que le faux de ces hiſtoires étoit reconnu pour ce qu'il étoit, j'ai entendu parler des gens un peu éclairés; car pour le Peuple, il eſt deſtiné à être la dupe de tout.

Non-ſeulement dans les premiers ſiècles on expliqua par une Philoſophie chimérique ce qu'il y avoit de ſurprenant dans l'hiſtoire des faits; mais ce qui appartenoit à la Philoſophie, on l'expliqua par des hiſtoires de faits imaginés à plaiſir. On voyoit vers le Septentrion deux conſtellations nommées les deux Ourſes, qui paroiſſoient toujours & ne ſe couchoient point comme les autres; on n'avoit garde de ſonger que c'eſt qu'elles étoient vers un pôle élevé à l'égard des ſpectateurs, on n'en ſavoit pas tant : on imagina

que de ces deux Ourſes, l'une avoit été autrefois une Maîtreſſe, & l'autre un fils de Jupiter; que ces deux perſonnes ayant été changées en conſtellations, la jalouſe Junon avoit prié l'Océan de ne point ſouffrir qu'elles deſcendiſſent chez lui comme les autres, & s'y allaſſent repoſer. Toutes les métamorphoſes ſont la Phyſique de ces premiers temps. Les mûres ſont rouges, parce qu'elles ſont teintes du ſang d'un Amant & d'une Amante; la perdrix vole toujours terre à terre, parce que Dédale, qui fut changé en perdrix, ſe ſouvenoit du malheur de ſon fils qui avoit volé trop haut; & ainſi du reſte. Je n'ai jamais oublié que l'on m'a dit dans mon enfance que le ſureau avoit eu autrefois des raiſins d'auſſi bon goût que la vigne; mais que le traître Judas s'étant pendu à cet arbre, ſes fruits étoient devenus auſſi mauvais qu'ils le ſont préſentement. Cette Fable ne peut être née que depuis le Chriſtianiſme; & elle eſt préciſément de la même eſpèce que ces anciennes métamorphoſes qu'Ovide a ramaſſées, c'eſt-à-dire, que les hommes ont toujours de l'inclination pour ces ſortes d'hiſtoires. Elles

ont le double agrément, & de frapper l'esprit par quelque trait merveilleux, & de satisfaire la curiosité par la raison apparente qu'elles rendent de quelque effet naturel & fort connu.

Outre tous ces principes particuliers de la naissance des Fables, il y en a eu deux autres plus généraux qui les ont extrêmement favorisées. Le premier est le droit que l'on a d'inventer des choses pareilles à celles qui sont reçues, ou de les pousser plus loin par des conséquences. Quelque événement extraordinaire aura fait croire qu'un Dieu avoit été amoureux d'une femme ; aussi-tôt toutes les histoires ne seront pleines que de Dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre ? Si les Dieux ont des enfans, ils les aiment, ils emploient toute leur puissance pour eux dans les occasions ; & voilà une source inépuisable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'absurdes.

Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs, est le respect aveugle de l'antiquité. Nos pères l'ont cru ; prétendrions-nous être plus sages qu'eux ? Ces deux principes joints en-

ſemble ſont des merveilles. L'un, ſur le moindre fondement que la foibleſſe de la nature humaine ait donné, étend une ſottiſe à l'infini ; l'autre, pour peu qu'elle ſoit établie, la conſerve à jamais. L'un, parce que nous ſommes déjà dans l'erreur, nous engage à y être encore de plus en plus ; & l'autre nous défend de nous en tirer, parce que nous y avons été quelque temps.

Voilà, ſelon toutes les apparences, ce qui a pouſſé les Fables à ce haut degré d'abſurdité où elles ſont arrivées, & ce qui les y a maintenues : car ce que la Nature y a mis directement du ſien, n'étoit ni tout-à-fait ſi ridicule, ni en ſi grande quantité ; & les hommes ne ſont point ſi fous, qu'ils euſſent pu tout d'un coup enfanter de telles rêveries, y ajouter foi, & être un fort long temps à s'en déſabuſer, à moins qu'il ne s'y fût mêlé les deux choſes que nous venons de dire.

Examinons les erreurs de ces ſiècles-ci, nous trouverons que les mêmes choſes les ont établies, étendues & conſervées. Il eſt vrai que nous ne ſommes arrivés à aucune abſurdité auſſi conſidérable que les anciennes Fables

des Grecs ; mais c'eſt que nous ne ſommes pas partis d'abord d'un point ſi abſurde. Nous ſavons auſſi bien qu'eux étendre & conſerver nos erreurs : mais heureuſement elles ne ſont pas ſi grandes, parce que nous ſommes éclairés des lumières de la vraie Religion, &, à ce que je crois, de quelques rayons de la vraie Philoſophie.

On attribue ordinairement l'origine des Fables à l'imagination vive des Orientaux ; pour moi, je l'attribue à l'ignorance des premiers hommes. Mettez un Peuple nouveau ſous le pôle, ſes premières hiſtoires ſeront des Fables ; & en effet les anciennes hiſtoires du Septentrion n'en ſont elles pas toutes pleines? Ce ne ſont que Géans & Magiciens. Je ne dis pas qu'un ſoleil vif & ardent ne puiſſe encore donner aux eſprits une dernière coction, qui perfectionne la diſpoſition qu'ils ont à ſe repaître de Fables ; mais tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du ſoleil. Auſſi, dans tout ce que je viens de dire, je n'ai ſuppoſé dans les hommes que ce qui leur eſt commun à tous, & ce qui doit avoir

ſon effet ſous les zones glaciales comme ſous la torride.

Je montrerois peut-être bien, s'il le falloit, une conformité étonnante entre les Fables des Américains & celles des Grecs. Les Américains envoyoient les ames de ceux qui avoient mal vécu dans de certains lacs bourbeux & défagréables, comme les Grecs les envoient ſur les bords de leurs rivières de Styx & d'Acheron. Les Américains croyoient que la pluie venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës jouant avec ſon petit frère, il lui caſſoit ſa cruche pleine d'eau : cela ne reſſemble-t-il pas fort à ces Nymphes de fontaines, qui renverſent l'eau de dedans des urnes ? Selon les traditions du Pérou, l'Ynca Manco Guyna Capac, fils du ſoleil, trouva moyen par ſon éloquence de retirer du fond des forêts les habitans du pays qui y vivoient à la manière des bêtes, & il les fit vivre ſous des loix raiſonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs, & il étoit auſſi fils du ſoleil : ce qui montre que les Grecs furent pendant un temps des Sauvages auſſi bien que

les Américains, & qu'ils furent tirés de la barbarie par les mêmes moyens; & que les imaginations de ces deux Peuples ſi éloignés ſe ſont accordées à croire fils du ſoleil, ceux qui avoient des talens extraordinaires. Puiſque les Grecs avec tout leur eſprit, lorſqu'ils étoient encore un Peuple nouveau, ne penſèrent point plus raiſonnablement que les Barbares de l'Amérique, qui étoient, ſelon toutes les apparences, un Peuple aſſez nouveau lorſqu'ils furent découverts par les Eſpagnols, il y a ſujet de croire que les Américains ſeroient venus à la fin à penſer auſſi raiſonnablement que les Grecs, ſi on leur en avoit laiſſé le loiſir.

On trouve auſſi chez les anciens Chinois la méthode qu'avoient les anciens Grecs, d'inventer des hiſtoires pour rendre raiſon des choſes naturelles. D'où vient le flux & le reflux de la mer? Vous jugez bien qu'ils n'iront pas penſer à la preſſion de la lune ſur notre tourbillon. C'eſt qu'une Princeſſe eut cent enfans; cinquante habitèrent les rivages de la mer, & les cinquante autres les montagnes. De-là vinrent

deux grands Peuples, qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des montagnes, & les poussent devant eux, c'est le flux ; quand ils en sont repoussés, & qu'ils fuient des montagnes vers les rivages, c'est le reflux. Cette manière de philosopher ressemble assez à celle des métamorphoses d'Ovide ; tant il est vrai que la même ignorance a produit à-peu-près les mêmes effets chez tous les Peuples.

C'est par cette raison qu'il n'y en a aucun dont l'Histoire ne commence par des Fables, hormis le Peuple élu, chez qui un soin particulier de la Providence a conservé la vérité. Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit ! Conserver la mémoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille; cependant il se passera plusieurs siècles avant que l'on soit capable de le faire, & jusques-là les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions & des réveries. On auroit grand tort après cela d'être surpris que la Philosophie & la manière de raisonner aient été pendant

dant un grand nombre de siècles très-grossières & très-imparfaites, & qu'encore aujourd'hui les progrès en soient si lents.

Chez la plupart des Peuples, les Fables se tournèrent en Religion ; mais de plus, chez les Grecs, elles se tournèrent, pour ainsi dire, en agrément. Comme elles ne fournissent que des idées conformes au tour d'imagination le plus commun parmi les hommes, la Poésie & la Peinture s'en accommodèrent parfaitement bien, & l'on sait quelle passion les Grecs avoient pour ces beaux Arts. Des Divinités de toutes les espèces répandues par-tout, qui rendent tout vivant & animé, qui s'intéressent à tout, &, ce qui est plus important, des Divinités qui agissent souvent d'une manière surprenante, ne peuvent manquer de faire un effet agréable, soit dans des Poëmes, soit dans des tableaux, où il ne s'agit que de séduire l'imagination en lui présentant des objets qu'elle saisisse facilement, & qui en même temps la frappent. Le moyen que les Fables ne lui convinssent pas, puisque c'est d'elle qu'elles sont nées ? Quand la Poésie ou

la Peinture les ont miſes en œuvre pour en donner le ſpectacle à notre imagination, elles n'ont fait que lui rendre ſes propres ouvrages.

Les erreurs une fois établies parmi les hommes, ont coutume de jetter des racines bien profondes, & de s'accrocher à différentes choſes qui les ſoutiennent. La Religion & le bon ſens nous ont défabuſés des Fables des Grecs; mais elles ſe maintiennent encore parmi nous par le moyen de la Poéſie & de la Peinture, auxquelles il ſemble qu'elles aient trouvé le ſecret de ſe rendre néceſſaires. Quoique nous ſoyions incomparablement plus éclairés que ceux dont l'eſprit groſſier inventa de bonne foi les Fables, nous reprenons très-aiſément ce même tour d'eſprit qui rendit les Fables ſi agréables pour eux; ils s'en repaiſſoient parce qu'ils y croyoient, & nous nous en repaiſſons avec autant de plaiſir ſans y croire: & rien ne prouve mieux que l'imagination & la raiſon n'ont guère de commerce enſemble, & que les choſes dont la raiſon eſt pleinement détrompée, ne perdent rien de leurs agrémens à l'égard de l'imagination.

Nous n'avons fait entrer jusqu'à présent dans cette Histoire de l'origine des Fables, que ce qui est pris du fond de la nature humaine, & en effet c'est ce qui y a dominé; mais il s'y est joint des choses étrangères, auxquelles nous ne devons pas refuser ici leur place. Par exemple, les Phéniciens & les Egyptiens étant des Peuples plus anciens que les Grecs, leurs Fables passèrent chez les Grecs, & grossirent dans ce passage, & même leurs histoires les plus vraies y devinrent des Fables. La Langue Phénicienne, & peut-être aussi l'Egyptienne, étoit toute pleine de mots équivoques; d'ailleurs les Grecs n'entendoient guère ni l'une ni l'autre, & voila une source merveilleuse de mépris. Deux Egyptiennes, dont le nom propre veut dire Colombes, sont venues s'habituer dans la forêt de Dodone pour y dire la bonne aventure; les Grecs entendent que ce sont deux vraies Colombes perchées sur des arbres qui prophétisent, & puis bientôt après ce sont les arbres qui prophétisent eux-mêmes. Un gouvernail de navire a un nom Phénicien qui veut dire aussi *parlant*; les Grecs, dans l'histoire du na-

vire Argo, conçoivent qu'il y avoit un gouvernail qui parloit. Les Savans de ces derniers temps ont trouvé mille autres exemples, où l'on voit clairement que l'origine de plusieurs Fables consiste dans ce qu'on appelle vulgairement des *quiproquo*, & que les Grecs étoient fort sujets à en faire sur le Phénicien ou l'Egyptien. Pour moi je trouve que les Grecs qui avoient tant d'esprit & de curiosité, manquoient bien de l'un ou de l'autre de ne pas s'aviser d'apprendre parfaitement ces Langues-là, ou de les négliger. Ne savoient-ils pas bien que presque toutes leurs Villes étoient des Colonies Egyptiennes ou des Phéniciennes, & que la plupart de leurs anciennes histoires venoient de ce Pays-là ? Les origines de leur Langue & les antiquités de leur Pays ne dépendoient-elles pas de ces deux Langues ? Mais c'étoient des Langues barbares, dures & désagréables. Plaisante délicatesse !

Lorsque l'Art d'écrire fut inventé, il servit beaucoup à répandre des Fables, & à enrichir un Peuple de toutes les sottises d'un autre : mais on y gagna que l'incertitude de la tradition fut un peu

fixée, que l'amas des Fables ne groſſit plus tant, & qu'il demeura à-peu-près dans l'état où l'invention de l'écriture le trouva.

L'ignorance diminua peu-à-peu, & par conſéquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux ſyſtêmes de Philoſophie, les hiſtoires furent moins fabuleuſes ; car tout cela s'enchaîne. Juſques-là on n'avoit gardé le ſouvenir des choſes paſſées que par une pure curioſité : mais on s'apperçut qu'il pouvoit être utile de le garder, ſoit pour conſerver les choſes dont les Nations ſe faiſoient honneur, ſoit pour décider des différends qui pouvoient naître entre les Peuples, ſoit pour fournir des exemples de vertu ; & je crois que cet uſage a été le dernier auquel on ait penſé, quoique ce ſoit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandoit que l'hiſtoire fût vraie : j'entends vraie par oppoſition aux hiſtoires anciennes, qui n'étoient pleines que d'abſurdités. On commença donc à écrire dans quelques Nations l'hiſtoire d'une manière plus raiſonnable, & qui avoit ordinairement de la vraiſemblance.

Alors il ne paroît plus de nouvelles

Fables ; on ſe contente ſeulement de conſerver les anciennes. Mais que ne peuvent point les eſprits follement amoureux de l'Antiquité ? On va s'imaginer que ſous ces Fables ſont cachés les ſecrets de la Phyſique & de la Morale. Eût-il été poſſible que les Anciens euſſent produit de telles rêveries ſans y entendre quelque fineſſe ? Le nom des Anciens impoſe toujours : mais aſſurément ceux qui ont fait les Fables n'étoient pas gens à ſavoir de la Morale ou de la Phyſique, ni à trouver l'art de les déguiſer ſous des images empruntées.

Ne cherchons donc autre choſe dans les Fables, que l'hiſtoire des erreurs de l'eſprit humain. Il en eſt moins capable, dès qu'il ſait à quel point il l'eſt. Ce n'eſt pas une ſcience de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens & des Grecs ; mais c'en eſt une de ſavoir ce qui a conduit les Phéniciens & les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes ſe reſſemblent ſi fort, qu'il n'y a point de Peuple dont les ſottiſes ne nous doivent faire trembler.

DISCOURS
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Monſieur DE FONTENELLE *ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe à la place de feu Monſieur* DE VILLAYER, *Doyen du Conſeil d'Etat, y vint prendre ſeance le Samedi 5 Mai 1691, & fit le Remerciement qui ſuit.*

MESSIEURS,

SI je ne ſongeois aujourd'hui à me défendre des mouvemens flatteurs de la vanité, quelle occaſion n'auroit-elle pas de me ſéduire, & de me jetter dans la plus agréable erreur où je ſois jamais tombé ? En entrant dans votre illuſtre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute ſa gloire ; je me croirois aſſocié à l'immortelle renommée qui vous attend ; & comme la vanité eſt également hardie dans ſes idées, & ingénieuſe à les autoriſer, je

me croirois digne du choix que vous avez fait de moi pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais, MESSIEURS, j'ose assurer que je me garantis d'une si douce illusion; je sais trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ai prouvé par ma conduite, que je connoissois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Académie Françoise, & vous m'avez compté cette connoissance pour un mérite; mais le mérite d'autrui vous a encore plus fortement sollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naissance à un grand nom, qui dans la plus noble espèce des productions de l'esprit efface tous les autres noms, à un nom que vous respectez vous-mêmes. Quelle ample matière m'offriroit l'illustre Mort qui l'a ennobli le premier! Je ne doute pas que le Public, pénétré de la vérité de son éloge, ne me dispensât de cette scrupuleuse bienséance qui nous défend de publier des louanges où le sang nous donne quelque part: mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zèle du sang, parler de ce grand homme, que comme en parlent ceux que sa gloire intéresse le moins.

Vous, MESSIEURS, à qui sa mémoire sera toujours chère, daignez travailler pour elle, en me mettant en état de ne la pas déshonorer. Empêchez que l'on ne reproche à la Nature de m'avoir uni à lui par des liens trop étroits. Vous le pouvez, MESSIEURS; j'ose croire même que vous vous y engagez aujourd'hui. Sûrs que vos lumières se communiquent, vous m'accordez l'entrée de l'Académie; & pourriez-vous me recevoir parmi vous, si vous n'aviez formé le dessein de m'élever jusqu'à vous? Oserois-je moi-même, si je ne comptois sur votre secours, succéder à un grand Magistrat dont le génie, quelque distance qu'il y ait entre les caractères de Conseiller d'Etat & d'Académicien, embrassoit toute cette étendue?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'étendre sur ce que je vous dois; & je résiste à un mouvement si légitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas; mais parce que je vous marquerai mieux ma reconnoissance, lorsque j'entrerai avec une ardeur égale à la vôtre dans tout

ce qui vous intéreſſe le plus vivement. Un grand ſpectacle eſt devant vos yeux, une grande idée vous occupe & vous rendroit indifférens à d'autres diſcours : je ſuſpens mes ſentimens particuliers ; je cours au ſeul ſujet qui vous touche.

Mons vient d'être ſoumis ; tandis qu'un Prince, qui tire tout ſon éclat d'être jaloux de la gloire de LOUIS-LE-GRAND, aſſemble avec faſte des Conſeils compoſés de Souverains, & que ſon ambition s'y laiſſe flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conçue de la France ; tandis qu'il propoſe des projets d'une Campagne plus heureuſe que les précédentes, projets qu'a enfantés avec peine une ſombre & lente méditation : c'eſt aux portes de ce Conſeil, c'eſt dans le ſort des délibérations que LOUIS entreprend de ſe rendre maître de la plus conſidérable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre, l'Aſſemblée ſe diſſipe ; le Chef court, vole où il ſe croit néceſſaire, remue tout, fait les derniers efforts, aſſemble enfin une aſſez grande armée pour ne pas être

témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat. La fortune du Roi avoit appellé ce spectateur d'au-delà des mers. Conquête aussi heureuse que glorieuse, si au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée, elle ne nous avoit pas coûté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet : sous le règne de LOUIS, nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.

Dans le même temps, Nice, qui dans les Etats d'un autre Ennemi décide presque de leur sûreté, Nice est forcée de se rendre à nos armes, & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, quelle noblesse dans les entreprises du Roi ! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès, qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du dessein, & fera disparoître tous les obstacles qui ont été ou prévenus ou surmontés. Il manque à des entreprises si vastes & si hardies la lenteur de l'exécution.

Quand nous vîmes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un esprit né pour en ex-

cier, ambitieux sans mesure, & cependant ambitieux avec conduite, enorgueilli par des crimes heureux; quand nous vîmes entrer dans la Ligue jusqu'à des Princes, qui malgré leur foiblesse pouvoient être à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déjà redoutable : nous espérâmes, il est vrai, que tant d'ennemis viendroient se briser contre la puissance de LOUIS; mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au-delà d'une glorieuse résistance. Apprenons que la résistance de LOUIS, ce sont de nouvelles conquêtes : il ne fait point assurer ses frontières sans les étendre; il ne défend ses Etats qu'en les agrandissant.

Il avoit renoncé par la paix à se rendre maître de l'Europe; & l'Europe entière rallume une guerre qui le rétablit dans ses droits, & l'invite à réparer les pertes volontaires de sa modération. Il tenoit sa valeur captive; ses ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui est ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeller du

tombeau, & rendre spectateur de tant de merveilles, le grand Ministre à qui l'Académie Françoise doit sa naissance ! Lui qui sous les ordres du plus juste des Rois a commencé l'élévation de la France, avec quel étonnement verroit-il ses propres desseins poussés si loin au-delà de son idée & de son attente ? lui qui nous fut donné pour préparer le chemin à LOUIS-LE-GRAND, auroit-il cru ouvrir une si belle & si éclatante carrière ?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, si elle ne remplit pas sous son règne le devoir qu'il lui avoit imposé de célébrer dignement les Héros que la France produiroit. Il verroit avec un plaisir égal & notre zèle & notre impuissance. Ceux qui voudroient entreprendre l'éloge de LOUIS, sont accablés sous ce même poids de grandeur, de valeur & de sagesse, qui accable aujourd'hui tous les ennemis de cet Etat. Une sincère soumission est le seul parti qui reste à l'Envie ; & une admiration muette est le seul qui reste à l'Eloquence.

ŒUVRES MÉLÉES.

SA MAJESTÉ CZARIENNE ayant fait savoir à l'Académie Royale des Sciences qu'il vouloit bien lui faire l'honneur d'être à la tête de ses Honoraires, l'Académie chargea son Secrétaire de lui en écrire; ce qu'il fit en ces termes :

SIRE,

L'HONNEUR que Votre Majesté fait à l'Académie Royale des Sciences, de vouloir bien que son auguste nom soit mis à la tête de sa Liste, est infiniment au-dessus des idées les plus ambitieuses qu'elle pût concevoir, & de toutes les actions de graces que je suis chargé de vous en rendre. Ce grand nom, qu'il nous est presque permis de compter parmi les nôtres, marquera éternellement l'époque de la plus heureuse révolution qui puisse arriver à un Empire, celle de l'établissement des Sciences & des Arts dans les vastes Pays de la domination de Votre

Majesté. La victoire que vous remportez, SIRE, sur la barbarie qui y régnoit, sera la plus éclatante & la plus singulière de toutes vos victoires. Vous vous êtes fait, ainsi que d'autres Héros, de nouveaux Sujets par les armes ; mais de ceux que la naissance vous avoit soumis, vous vous en êtes fait par les connoissances qu'ils tiennent de vous, des Sujets tout nouveaux, plus éclairés, plus heureux, plus dignes de vous obéir ; vous les avez conquis aux Sciences, & cette espèce de conquête, aussi utile pour eux que glorieuse pour vous, vous étoit réservée. Si l'exécution de ce grand dessein conçu par Votre Majesté s'attire les applaudissemens de toute la terre, avec quel transport de joie l'Académie doit-elle y mêler les siens, & par l'intérêt des Sciences qui l'occupent, & par celui de votre gloire, dont elle peut se flatter désormais qu'il rejaillira quelque chose sur elle !

Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

De Paris, ce 27 Décembre 1719.

Le très-humble & très-obéissant serviteur, FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Roy. des Sciences.*

LE CZAR ayant fait l'honneur à l'Académie de lui répondre, le Secrétaire eut encore l'honneur d'écrire au CZAR la Lettre suivante :

SIRE,

L'ACADÉMIE Royale des Sciences eſt infiniment honorée de la Lettre que Votre Majeſté a daigné lui écrire, & elle m'a chargé de lui en rendre en ſon nom de très-humbles actions de graces. Elle vous reſpecte, SIRE, non-ſeulement comme un des plus puiſſans Monarques du monde, mais comme un Monarque qui emploie la grande étendue de ſon pouvoir à établir les Sciences dont elle fait profeſſion, dans de vaſtes Pays où elles n'avoient pas encore pénétré. Si la France a cru ne pouvoir mieux immortaliſer le nom d'un de ſes Rois qu'en ajoutant à ſes titres celui de Reſtaurateur des Lettres, quelle ſera la gloire d'un Souverain qui en eſt dans ſes Etats le premier Inſtituteur ! L'Académie a fait mettre dans ſes Archives la Carte de la Mer Caſpienne,

Caſpienne, dreſſée par ordre de Votre Majeſté; & quoique ce ſoit une pièce unique & très-importante pour la Géographie, elle lui eſt encore plus précieuſe en ce qu'elle eſt un monument de la correſpondance que Votre Majeſté veut bien entretenir avec elle. L'Obſervatoire a été ouvert au Bibliothécaire de Votre Majeſté, qui a voulu y deſſiner quelques Machines.

L'Académie la ſupplie très-humblement d'accepter les derniers Volumes de ſon Hiſtoire, qu'elle lui doit, & qu'elle eſt bien glorieuſe de lui devoir.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

De Paris, ce 15 Octobre 1721.

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Roy. des Sciences.*

COMPLIMENT

Fait au Roi ſur ſon Sacre, par Monſieur DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie Françoiſe, le 9 Novembre 1722.*

SIRE,

AU milieu des acclamations de tout le Royaume, qui répète avec tant de tranſport celles que VOTRE MAJESTÉ a entendues dans Rheims, l'Académie Françoiſe eſt trop heureuſe & trop honorée de pouvoir faire entendre ſa voix juſqu'au pied de votre Trône. La naiſſance, SIRE, Vous a donné à la France pour Roi, & la Religion veut que nous tenions auſſi de ſa main un ſi grand bienfait; ce que l'une a établi par un droit inviolable, l'autre vient de le confirmer par une auguſte céré-

monie. Nous oſons dire cependant que nous l'avions prévenue : Votre Perſonne étoit déjà ſacrée par le reſpect & par l'amour. C'eſt en elle que ſe renferment toutes nos eſpérances ; & ce que nous découvrons de jour en jour dans VOTRE MAJESTÉ, nous promet que nous allons voir revivre en même temps les deux plus grands d'entre nos Monarques, LOUIS, à qui vous ſuccédez, & Charlemagne dont on vous a mis la Couronne ſur la tête.

COMPLIMENT

Fait au Roi le 16 Décembre 1722, sur la mort de MADAME, *par Monsieur* DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie.*

SIRE,

QUAND l'art de la parole seroit tout-puissant, quand l'Académie Françoise, qui l'étudie avec tant de soin, le posséderoit au plus haut degré de perfection, elle n'entreprendroit pas d'adoucir la douleur de VOTRE MAJESTÉ. Vous regrettez très-légitimement, SIRE, une grande Princesse qui couronnoit toutes ses vertus par un attachement pour Vous, aussi tendre que l'amour maternel. Quoique déjà languissante, & attaquée d'un mal dont elle ne se dissimuloit pas les suites, elle voulut être témoin de la cérémonie qui a consacré Votre Personne, & remporter de cette vie le

plaſir de ce dernier ſpectacle ſi touchant pour elle. Nous oſons avouer, SIRE, que l'affliction que vous reſſentez de ſa perte nous eſt précieuſe ; elle nous annonce dans VOTRE MAJESTÉ ce que nous y deſirons le plus. Combien doit être cher aux Peuples, un Maître dont le cœur ſera ſenſible & capable de s'attendrir pour eux !

COMPLIMENT

Fait le 16 Décembre 1722 à Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc D'ORLÉANS, *Régent du Royaume, ſur la mort de* MADAME, *par Monſieur* DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie.*

MONSEIGNEUR,

TOUT le Royaume partage la douleur de V. A. R. Les larmes que vous donnez au lien le plus étroit du ſang, & aux vertus de l'auguſte Mère que vous perdez, il les donne à ſes vertus ſeules, & il rend à ſa mémoire le tribut dont les Princes doivent être le plus jaloux. Sa bonté & ſon humanité lui attiroient tout ce que la dignité n'eſt pas en droit d'exiger de nous. Si les qualités du cœur faiſoient les

rangs, sa droiture, sa sincérité, son courage lui en auroient fait un au-dessus même de celui où sa naissance l'avoit placée. Elle a conservé dans tout le cours de sa vie cette égalité de conduite, qui ne peut partir que d'une rare vigueur de l'ame, & d'un certain calme respectable qui y règne. La France se glorifioit d'avoir acquis cette grande Princesse, & lui rendoit graces des exemples qu'elle donnoit aux personnes les plus élevées. Ceux qui cultivent les Lettres, sont ordinairement encore plus touchés que les autres, des pertes que fait la vertu; du moins le sommes nous davantage de tout ce qui vous intéresse, MONSEIGNEUR, nous à qui vous accordez une protection que vos lumières rendent si flatteuse pour nous. Si j'ose parler ici de moi, l'Académie Françoise ne pouvoit avoir auprès de Vous un Interprète de ses sentimens qui en fût plus pénétré, ni qui tînt à V. A. R. par un plus long, plus sincère & plus respectueux attachement.

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie Françoise, au Discours que S. E. M. le Cardinal* DUBOIS, *premier Ministre, fit à cette Académie, le 3 Décembre 1722, lorsqu'il y fut reçu.*

MONSEIGNEUR,

QUELLE eût été la joie du grand Cardinal DE RICHELIEU, lorsqu'il donna naissance à l'Académie Françoise, s'il eût pu prévoir qu'un jour le titre de son Protecteur, qu'il porta si légitimement, deviendroit trop élevé pour qui ne seroit pas Roi; & que ceux qui, revêtus comme lui des plus hautes dignités de l'Etat & de l'Eglise, voudroient comme lui protéger les Lettres, se feroient honneur du simple titre d'Académicien!

Il eſt vrai, car V. E. pardonnera aux Muſes leur fierté naturelle, ſur-tout dans un lieu où elles égalent tous les rangs, & dans un jour où vous les enorgueilliſſez vous-même ; il eſt vrai que vous leur deviez de la reconnoiſſance. Elles ont commencé votre élévation, & vous ont donné les premiers accès auprès du Prince qui a ſi bien ſu vous connoître. Mais ce grand Prince vous avoit acquitté lui-même envers elles, par les fruits de ſon heureuſe éducation, par l'étendue & la variété des lumières qu'il a priſes dans leur commerce, par le goût qui lui marque ſi sûrement le prix de leurs différens Ouvrages. Je ne parle point de la conſtante protection qu'il leur accorde ; elles ſont plus glorieuſes de ſes lumières & de ſon goût que de ſa protection même. Leur grande ambition eſt d'être connues.

Ainſi, MONSEIGNEUR, ce que vous faites maintenant pour elles eſt une pure faveur. Vous venez prendre ici la place d'un Homme qui n'étoit célèbre que par elles ; & quand V. E. lui envie en quelque ſorte cette diſtinction unique, combien ne la relève-t-elle pas ?

M. Dacier se l'étoit acquise par un travail de toute sa vie, & qui lui fut toujours commun avec son illustre épouse, espèce de communauté inouie jusqu'à nos jours. Attaché sans relâche aux grands Auteurs de l'Antiquité Grecque & Romaine, admis dans leur familiarité à force de veilles, confident de leurs plus secrettes pensées, il les faisoit revivre parmi nous, les rendoit nos contemporains ; & par un commerce plus libre & plus étendu qu'il nous ménageoit avec eux, enrichissoit un siècle déjà si riche par lui-même. Quoique sa modestie, ou peut-être aussi son amour pour les Anciens, lui persuadât que leurs trésors avoient perdu de leur prix en passant par ses mains, ils ne pouvoient guères avoir perdu que cet éclat superficiel, qui ne se retrouve point dans des métaux précieux long-temps ensouis sous terre, mais dont la substance n'est point altérée. Il employoit une longue étude à pénétrer les beautés de l'Antiquité, un soin passionné à les faire sentir, un zèle ardent à les défendre, toute son admiration à les faire valoir ; & l'exemple seul de cette admiration si vive pouvoit

ou persuader ou ébranler les rebelles. Il a eu l'art de se rendre nécessaire à Horace, à Platon, à Marc-Aurèle, à Plutarque, aux plus grands Hommes: il a lié son nom avec les noms les plus sûrs de l'immortalité; & pour surcroît de la récompense due à son mérite, son nom se trouvera encore lié avec celui de Votre Eminence.

Quel bienfait ne nous accordez-vous pas en lui succédant? Vous eussiez pu nous favoriser comme premier Ministre: mais un premier Ministre peut-il jamais nous favoriser davantage, que lorsqu'il devient l'un d'entre nous? Les graces ne partiront point d'une main étrangère à notre égard, & nous y ferons d'autant plus sensibles, que vous nous les déguiserez sous l'apparence d'un intérêt commun.

Aussi les applaudissemens que nous vous devions seront-ils désormais, non pas plus vifs, mais plus tendres. Dans un concert de louanges, il est facile de distinguer les voix de ceux qui admirent & de ceux qui aiment. Toute votre gloire est devenue la nôtre; & dans nos Annales particulières, qui, aussi-bien que l'Histoire générale

du Royaume, auront droit de ſe parer de vos actions & de vous, nous mêlerons à ce ſentiment commun d'ambition un ſentiment de zèle qui n'appartiendra qu'à nous.

Telle eſt la nature du Miniſtère, dont juſqu'à préſent Votre Eminence avoit été uniquement chargée, que l'éclat des ſuccès n'y eſt pas ordinairement proportionné au nombre ni à la grandeur des difficultés vaincues. Les reſſorts des négociations doivent être inconnus, même après leur effet; il faut les faire jouer ſans bruit, & ſacrifier courageuſement à la ſolide utilité tout l'honneur de la conduite la plus prudente & la plus délicate. Il n'y a que les événemens qui la décèlent, mais le plus ſouvent ſans rien découvrir du détail, qui en feroit briller le mérite; ils ſe font ſeulement reconnoître pour l'ouvrage de quelque grand Génie, & donnent l'excluſion aux jeux de la fortune. Euſſions-nous prévu que nous ſerions tranquilles pendant une minorité, qui ſembloit inviter les Puiſſances voiſines à reprendre les armes? Euſſions-nous oſé en concevoir l'eſpérance? Le règne du feu Roi, ſi brillant

par une longue prospérité, & plus encore par les adversités héroïquement soutenues, & habilement réparées ; l'union de deux Monarchies dans sa Maison, défendue contre des efforts si violens & si opiniâtres ; son pouvoir trop reconnu & trop éprouvé ; un certain éclat du nom François, ajouté par ce grand Monarque au pouvoir réel ; enfin tout ce qui faisoit alors notre gloire, faisoit aussi notre danger ; les soupçons & les jalousies se réveilloient ; les équivoques des traités, les questions qu'ils laissoient indécises, ne fourniſſoient que trop de ces prétextes toujours prêts à servir tous les besoins ou toutes les passions ; l'occasion seule suffisoit pour faire naître des ennemis. Cependant un calme profond a régné en France, interrompu seulement par un léger mouvement de guerre. Quelle Intelligence a produit cette merveille ? de quels moyens s'est-elle servie ? Nous ignorons les moyens ; mais l'Intelligence ne peut être cachée. Le Régent du Royaume a pensé ; son Ministre a pensé avec lui, & a exécuté. Les siècles suivans

en ſauront davantage : ſiez-vous à eux, MONSEIGNEUR.

Ils ſauront, & c'eſt une connoiſſance que cette Compagnie leur doit particulièrement envier, ils ſauront quelle éloquence a ſecondé vos entrepriſes, combien elle étoit digne des matières & de vous; ils jouiront des ouvrages qu'elle a produits, & que le temps préſent ou votre modeſtie nous dérobe. Un autre Cardinal François, élevé par ſon ſeul mérite à cette dignité, célèbre à jamais par ſes importantes & difficiles négociations, vous a prévenu dans ce genre d'éloquence, & en a laiſſé des modèles immortels. Il dédaignoit d'employer d'autres armes que celles de la raiſon : mais avec quelle noble vigueur employoit-il toutes les armes de la raiſon ! Quand il avoit les préventions ou les paſſions à combattre, ce n'étoit qu'à force de les éclairer qu'il en triomphoit. L'Académie a été formée trop tard, & elle n'a pu poſſéder un Orateur d'un caractère ſi rare : mais il falloit qu'elle lui pût oppoſer un rival

Juſqu'ici les traités de paix avoient

la guerre pour véritable objet. On se ménageoit ou un repos de quelques années pour réparer ses forces, ou plus de forces pour attaquer un ennemi commun; une haine dissimulée par nécessité, une vengeance méditée de loin, une ambition adroitement cachée, formoient toutes les liaisons; & le desir sincère d'une tranquillité générale & durable, étoit un sentiment inconnu à la Politique. C'est vous, MONSEIGNEUR, qui en suivant les vues, &, ce qui nous touche encore davantage, le caractère du Prince dépositaire du sceptre, avez le premier amené dans le monde une nouveauté si peu attendue. Vous avez fait des traités de paix qui ne pouvoient produire que la paix : vous en avez ménagé d'autres qui vinssent de plus loin seconder vos principaux desseins; & par un grand nombre de ces liens différens, qui tiennent tous ensemble, & se fortifient mutuellement, vous avez eu l'art d'enchaîner si bien toute l'Europe, qu'elle en est en quelque sorte devenue immobile, & qu'elle se trouve réduite à un heureux & sage repos.

Quel doit être pour tous les hommes

le charme de ce repos, si les Souverains qui habitent une région ordinairement inaccessible aux malheurs de la guerre, ont senti comme les Peuples les avantages que leur apportoit la situation présente de l'Europe ! Ils les ont sentis, & si vivement, qu'ils ont tous concouru à vous faire obtenir la pourpre. Eux à qui l'union la plus étroite permet encore tant de division sur une infinité de sujets particuliers, ils se sont rencontrés dans l'entreprise de procurer votre élévation ; ils ont même relâché de leurs droits en votre faveur, & peut-être, pour la première fois, ont sacrifié leurs délicates jalousies. Le Souverain Pontife n'a entendu qu'une demande de la bouche de tous les Ambassadeurs, & vous avez paru être un Prélat de tous les Etats Catholiques, & un Ministre de toutes les Cours.

Ce même esprit, qui sait si bien concilier, vous l'avez porté dans la grande affaire dont l'Eglise de France n'est occupée que depuis trop longtemps. Mais combien les intérêts politiques sont-ils plus aisés à manier que ceux de religion, que chacun se

fait une loi de ſuivre tels qu'il les a conçus ; qui n'admettent point une modeſte déférence aux lumières ſupérieures d'autrui ; qui ne peuvent céder, je ne dis pas à des conſidérations étrangères, mais même à d'autres intérêts de religion plus importans ; qui enfin ſemblent avoir le droit de changer l'aveugle opiniâtreté en une conſtance reſpectable ? Malgré ces difficultés renaiſſantes à chaque inſtant, des vues ſages, & ſagement communiquées, des ſoins agiſſans avec circonſpection, mais toujours agiſſans, ont réuni les ſentimens de preſque tous les Prélats du Royaume ; & il nous eſt permis déſormais d'attendre une paix entière, où l'Egliſe n'aura plus rien à craindre du zèle & de l'amour même de ſes enfans.

C'eſt dans cette diſpoſition ſingulière des affaires générales que ſe fait le paſſage paiſible du plus glorieux règne qu'ait vu la France, à un règne également glorieux qu'elle eſpère. Nul obſtacle étranger n'empêchera que les inclinations naturelles du Roi, cultivées avec tant de ſoin par de ſi excellens Maîtres, ne ſe déploient dans

toute leur étendue. Il n'aura qu'à vouloir rendre ſes Peuples heureux, & tout nous dit qu'il le voudra. Déjà nos deſirs les plus impatiens trouvent en lui tout ce qu'ils cherchent; & nos eſpérances, à force de ſe confirmer de jour en jour, ne ſont plus de ſimples eſpérances.

S'il étoit beſoin qu'elles s'accruſſent, elles s'accroîtroient encore par l'application que ce jeune Monarque donne depuis quelque temps aux matières du Gouvernement, par ces entretiens où il veut bien vous faire entrer. Là, vous peſez à ſes yeux les forces de ſon Etat, & des différens Etats qui nous environnent; vous lui dévoilez l'intérieur de ſon Royaume, & celui du reſte de l'Europe, tel que vos regards perçans l'ont pénétré; vous lui démêlez cette foule confuſe d'intérêts politiques, ſi diverſement embarraſſés les uns dans les autres; vous le mettez dans le ſecret des Cours étrangères; vous lui portez ſans réſerve toutes vos connoiſſances acquiſes par une expérience éclairée; vous vous rendez inutile autant que vous le pouvez.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que

penſe l'Académie dans un des plus beaux jours qu'elle ait jamais eus. Depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir, le Sort l'avoit aſſez bien ſervie pour ne me charger jamais de parler en ſon nom à aucun de ceux qu'elle a reçus après moi; il me réſervoit à une occaſion ſingulière, où les ſentimens de mon cœur puſſent ſuffire pour une fonction ſi noble & ſi dangereuſe. Vous vous ſouvenez que mes vœux vous appelloient ici long-temps avant que vous y puiſſiez apporter tant de titres : perſonne ne ſavoit mieux que moi que vous y euſſiez apporté ceux que nous préférerons toujours à tous les autres.

DISCOURS
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

RÉPONSE

De Monſieur DE FONTENELLE *à M.* NERICAULT DESTOUCHES, *lorſqu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe le 25 Août* 1723.

MONSIEUR,

ON ſait aſſez que l'Académie Françoiſe n'affecte point de remplacer un Orateur par un Orateur, ni un Poëte par un Poëte; il lui ſuffit que des talens ſuccèdent à des talens, & que le même fonds de mérite ſubſiſte dans la Compagnie, quoique formée de différens aſſemblages. Si cependant il ſe trouve quelquefois plus de conformité dans les ſucceſſions, c'eſt un agrément de plus que nous recevons avec plaiſir des mains de la Fortune.

Nous avions perdu M. Campiſtron, illuſtre dans le genre dramatique ; nous retrouvons en vous un Auteur revêtu du même éclat. Tous deux vous avez joui de ces ſuccès ſi flatteurs du Théâtre, où la louange ne paſſe point lentement de bouche en bouche, mais ſort impétueuſement de toutes les bouches à la fois, & où ſouvent même les tranſports de toute une grande Aſſemblée prennent la place de la louange interdite à la vivacité de l'émotion.

Il eſt vrai que votre Théâtre n'a pas été le même que celui de votre prédéceſſeur. Il s'étoit donné à la Muſe Tragique ; & quoiqu'il ne ſoit venu qu'après des hommes qui avoient porté la Tragédie au plus haut degré de perfection, & qui avoient été l'honneur de leur ſiècle, à un point qu'ils devoient être auſſi le déſeſpoir éternel des ſiècles ſuivans, il a été ſouvent honoré d'un auſſi grand nombre d'acclamations, & a recueilli autant de larmes. On voit aſſez d'Ouvrages, qui, ayant paru ſur le Théâtre avec quelque éclat, ne s'y maintiennent pas dans la ſuite des temps, & auxquels le Public ſemble n'avoir fait d'abord un accueil favo-

rable, qu'à condition qu'il ne les reverroit plus. Mais ceux de M. Campistron se conservent en possession de leurs premiers honneurs. Son Alcibiade, son Andronic, son Tiridate vivent toujours; & à chaque fois qu'ils paroissent, les applaudissemens se renouvellent, & ratifient ceux qu'on avoit donnés à leur naissance. Non, les campagnes où se moissonnent les lauriers n'ont pas encore été entièrement dépouillées; non, tout ne nous a pas été enlevé par nos admirables Ancêtres: & à l'égard du Théâtre en particulier, pourrions-nous le croire épuisé dans le tems même où un Ouvrage sorti de cette Académie, brillant d'une nouvelle sorte de beauté, passe les bornes ordinaires des grands succès, & de l'ambition des Poëtes?

Pour vous, MONSIEUR, vous vous êtes renfermé dans le Comique, aussi difficile à manier, & peut-être plus, que le Tragique ne l'est avec toute son élévation, toute sa force, tout son sublime. L'ame ne seroit-elle point plus susceptible des agitations violentes que des mouvemens doux? ne seroit-il point plus aisé de la transporter loin

de ſon aſſiette naturelle, que de l'amuſer avec plaiſir en l'y laiſſant; de l'enchanter par des objets nouveaux & revêtus de merveilleux, que de lui rendre nouveaux des objets familiers ? Quoi qu'il en ſoit de cette eſpèce de différend entre le Tragique & le Comique, du moins la plus difficile eſpèce de Comique eſt celle où votre génie vous a conduit, celle qui n'eſt Comique que pour la raiſon, qui ne cherche point à exciter bêtement un rire immodéré dans une multitude groſſière ; mais qui éleve cette multitude, preſque malgré elle-même, à rire finement & avec eſprit. Qui eſt celui qui n'a point ſenti dans le Curieux impertinent, dans l'Irréſolu, dans le Médiſant, le beau choix des caractères, ou plutôt le talent de trouver encore des caractères ; la juſteſſe du Dialogue, qui fait qu'on ſe parle & qu'on ſe répond, & que chaque choſe ſe dit à ſa place, beauté plus rare qu'on ne penſe; la nobleſſe & l'élégance de la verſification, cachées ſous toutes les apparences néceſſaires du ſtyle familier ?

De-là vient que vos Pièces ſe liſent, & cette louange ſi ſimple n'eſt pourtant

pas fort commune. Il s'en faut bien que tout ce qu'on a applaudi au Théâtre, on le puiſſe lire. Combien de Pièces fardées par la repréſentation ont ébloui les yeux du Spectateur; & dépouillées de cette parure étrangère, n'ont pu ſoutenir ceux du Lecteur ? Les Ouvrages dramatiques ont deux Tribunaux à eſſuyer, très-différens, quoique compoſés des mêmes Juges; tous deux également redoutables, l'un parce qu'il eſt trop tumultueux, l'autre parce qu'il eſt trop tranquille : & un Ouvrage n'eſt pleinement aſſuré de ſa gloire, que quand le Tribunal tranquille a confirmé le jugement favorable du tumultueux.

La réputation que vous deviez aux Muſes, MONSIEUR, vous a enlevé à elles pour quelque temps. Le Public vous a vu avec regret paſſer à d'autres occupations plus élevées, à des affaires d'Etat, dont il auroit volontiers chargé quelqu'autre moins néceſſaire à ſes plaiſirs. Toute votre conduite en Angleterre, où les intérêts de la France vous étoient confiés, a bien vengé l'honneur du Génie Poëtique, qu'une opinion aſſez commune

commune condamne à se renfermer dans la Poësie. Et pourquoi veut-on que ce Génie soit si frivole ? Ses objets sont sans doute moins importans que des Traités entre des Couronnes : mais une Pièce de Théâtre, qui ne fera que l'amusement du Public, demande peut-être des réflexions plus profondes, plus de connoissance des hommes & de leurs passions, plus d'art de combiner & de concilier des choses opposées, qu'un Traité qui fera la destinée des Nations. Quelques Gens de-Lettres sont incapables de ce qu'on appelle les affaires sérieuses ; j'en conviens : mais il y en a qui les fuient sans en être incapables, encore plus qui, sans les fuir & sans être incapables, ne se sont tournés du côté des Lettres, que faute d'une autre matière à exercer leurs talens. Les Lettres sont l'asyle d'une infinité de talens oisifs & abandonnés par la fortune ; ils ne sont guères alors que parer, qu'embellir la Société : mais on peut les obliger à la servir plus utilement ; ces ornemens deviendront des appuis. C'est ainsi que pensoit le grand Cardinal DE RICHELIEU, notre Fondateur ; c'est ainsi qu'a pensé à votre

ſujet celui qui commençoit à le remplacer à la France, & que la France & l'Académie viennent de perdre.

Venez parmi nous, MONSIEUR, libre des occupations politiques, & rendu à vos premiers goûts. Je ſuis en droit de vous dire, ſans craindre aucun reproche de préſomption, que notre commerce vous ſera utile. Les plus grands Hommes ont été ici, & n'en ſont devenus que plus grands. L'Académie a été en même temps une récompenſe de la gloire acquiſe, & un moyen de l'augmenter. Vous en devez être perſuadé plus que perſonne, vous qui ſavez ſi bien quel eſt le pouvoir de la noble émulation.

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE *Doyen de l'Académie Françoise, & alors Directeur, au Discours de M.* DE CHALAMONT DE LA VISCLEDE, *Secrétaire perpétuel, & l'un des Députés de l'Académie de Marseille, à la réception de Messieurs les Députés de cette Académie, au sujet de son adoption par l'Académie Françoise, le 19 Septembre 1726.*

MESSIEURS,

SI l'Académie Françoise avoit par son choix adopté l'Académie de Marseille pour sa fille, nous ne nous défendrions pas de la gloire qui nous re-

viendroit de cette adoption ; nous recevrions avec plaiſir les louanges que ce choix nous attireroit. Mais nous ſavons trop nous-mêmes que c'eſt votre Académie qui a choiſi la nôtre pour ſa mère : nous n'avons ſur vous que les droits que vous nous donnez volontairement ; & à cet égard nous vous devons des remerciemens de notre ſupériorité.

Ce n'eſt pas que nous ne puiſſions nous flatter d'avoir quelque part à la naiſſance de votre Compagnie. Un de ceux qui en ont eu la première idée, celui qui s'en eſt donné les premiers mouvemens, qui y a mis toute cette ardeur néceſſaire pour commencer un ouvrage, eſt un homme que nos jugemens ſolemnels avoient enflammé d'un amour pour les Lettres, encore plus grand que celui qu'il tenoit de ſon heureux naturel. Nous l'avions couronné deux fois de ſuite, & d'une double couronne à chaque fois, honneur unique juſqu'à préſent. Et combien un pareil honneur, auſſi ſingulier en ſon eſpèce, eût-il eu d'éclat dans les jeux de l'Elide ? combien Pindare l'eût-il célébré ! Nos Loix ne donnoient pas

à ce vainqueur, comme celles des Grecs, des priviléges dans ſa Patrie : mais lui, il a voulu multiplier dans ſa Patrie, il a voulu y éterniſer les talens qui l'avoient rendu vainqueur. D'un autre côté, le crédit qui vous a obtenu de l'autorité royale les graces néceſſaires pour votre établiſſement, ç'a été celui d'un des Membres de l'Académie Françoiſe. Sous une qualité ſi peu faſtueuſe & ſi ſimple, vous ne laiſſez pas de reconnoître le Gouverneur de votre Province, le Général d'armée qui rendit à la France la ſupériorité des armes qu'elle avoit perdue; & qui enſuite, par une glorieuſe paix dont il fut le Négociateur, termina cette même guerre qu'il nous eût encore fait ſoutenir avec avantage. Et ne pourrions-nous pas nous glorifier auſſi de ce que, pour ces graces qu'il vous a obtenues, il a eu beſoin lui-même d'un autre Académicien? Nous ne lui donnerons que ce titre, puiſqu'il néglige celui des fonctions les plus brillantes, content de pouvoir être utile, peu touché de ce qui n'y ajoute rien.

Mais à quoi ſerviroit-il de recher-

cher des raiſons qui vous liaſſent à l'Académie Françoiſe, tandis que votre inclination meme vous fait prendre avec elle les liaiſons les plus étroites ? Attendez de nous, MESSIEURS, tout ce que demande une conduite ſi flatteuſe à notre égard, tout ce que votre mérite perſonnel exige encore plus fortement. Votre Académie ſera plutôt une ſœur de la nôtre qu'une fille. Cet Ouvrage que vous vous êtes engagés à nous envoyer tous les ans, nous le recevrons comme un préſent que vous nous ferez, comme un gage de notre union, ſemblable à ces marques employées chez les Anciens, pour ſe faire reconnoître à des amis éloignés.

Nous avons déjà vu naître des Académies dans quelques Villes du Royaume ; & l'Académie de Marſeille qui naît aujourd'hui, nous donne le plaiſir de voir que cette eſpèce de production ne s'arrête point. Si lorſque le grand Cardinal DE RICHELIEU eut formé notre Compagnie dans la Capitale, il s'en fût formé auſſi-tôt d'autres pareilles dans les Provinces, on eût pu croire que l'eſprit d'imitation & de mode, ſi reproché à notre Na-

tion, agiſſoit; & s'il eût agi, il eſt certain qu'il ne ſe fût pas ſoutenu. Mais les Académies nées après l'Académie Françoiſe, ſont nées en des temps aſſez différens. Ce n'eſt donc plus une mode qui entraîne la Nation : une inutilité réelle & ſolide ſe fait ſentir, mais lentement, parce qu'elle ne regarde que l'eſprit; & en récompenſe elle ſe fait toujours ſentir : la pure raiſon ne fait pas rapidement ſes conquêtes ; il faut qu'elle ſe contente de les avancer toujours de quelques pas.

Si les Villes, ſi les Provinces du Royaume s'étoient diſputé le droit d'avoir une Académie, quelle Ville l'eût emporté ſur Marſeille par l'ancienneté des titres ? quelle Province en eût produit de pareils aux vôtres, MESSIEURS ? Marſeille étoit ſavante & polie dans le temps que le reſte des Gaules étoit barbare ; car il n'eſt pas à préſumer que le ſavoir des Druides y répandît beaucoup de lumières. Marſeille a eu des Hommes, fameux encore aujourd'hui, que les Grecs reconnoiſſoient pour leur appartenir, non-ſeulement par le ſang, mais par le génie. Il eſt ſorti de la Provence, ſou-

mise à l'Empire Romain, des Orateurs & des Philosophes que Rome admiroit. Et dans des temps beaucoup moins reculés, lorsque cette épaisse nuit d'ignorance & de barbarie, qui avoit couvert toute l'Europe, commença un peu à se dissiper, ne fut-ce pas en Provence que brillèrent les premiers rayons de la Poësie Françoise, comme si une heureuse fatalité eût voulu que cette partie des Gaules fût toujours éclairée la première ? Alors la Nature y enfanta tout-à-coup un grand nombre de Poëtes dont elle avoit seule tout l'honneur ; l'Art, les Règles, l'étude des Grecs & des Romains ne lui pouvoient rien disputer. Ces Auteurs, qui n'avoient que de l'esprit sans culture, dont les noms sont à peine connus aujourd'hui de quelques-uns d'entre les Savans les plus curieux, sont ceux cependant dont les Italiens ont pris le premier goût de la Poësie ; ce sont ceux que les anciens Poëtes de cette Nation si spirituelle, & le grand Pétrarque lui-même, ont regardés comme leurs Maîtres, ou du moins comme des prédécesseurs respectables. La gloire de Pétrarque peut encore

encore appartenir plus particulièrement à la Provence par un autre endroit : il fut inſpiré par une Provençale. Vous aviez auſſi dans ces mêmes ſiècles une Académie d'une conſtitution ſingulière : le ſavoir, à la vérité, n'y dominoit pas ; mais en ſa place l'eſprit & la galanterie. L'élite de la nobleſſe du Pays, tant en hommes qu'en femmes, compoſoit la fameuſe Cour d'Amour, où ſe traitoient avec méthode & avec une eſpèce de régularité Académique, toutes les queſtions que peuvent fournir ou les ſentimens ou les aventures des Amans ; queſtions ſi ingénieuſes pour la plupart, & ſi fines, que celles de nos Romans modernes ne ſont ſouvent que les mêmes, ou ne les ſurpaſſent pas : mais il eſt vrai que ſur ces ſortes de ſujets, l'étude des Anciens & les Livres ne ſont pas ſi néceſſaires. Vous n'avez pas voulu, MESSIEURS, vous parer beaucoup de tout cet éclat qui ne vient que de vos Ancêtres : mais avec ceux qui ne ſont pas valoir leur nobleſſe, on eſt d'autant plus obligé à s'en ſouvenir & à faire ſentir qu'on s'en ſouvient. Une ancienne poſſeſſion d'eſprit eſt certai-

nement un avantage. Ou c'eſt un don du climat, s'il y en a de privilégiés : & quel climat le devroit être plus que le vôtre ? ou c'eſt un motif qui anime & qui encourage ; c'eſt une gloire déjà acquiſe qui devient la ſemence d'une nouvelle.

Combien de talens ſemés aſſez indifféremment en tous lieux, périſſent faute d'être cultivés ! Les Académies préviennent ces pertes dans les différens départemens dont on leur a en quelque ſorte confié le ſoin ; elles mettent en valeur des bienfaits de la Nature, dont on n'eût preſque retiré aucun fruit. Rome envoyoit des Colonies dans les Provinces de ſon Empire, parce qu'elle n'y eût pas trouvé des Romains tout formés : mais chez nous il ſe formera des Romains, pour ainſi dire, loin de Rome ; & qui ſait s'il n'y en aura pas quelques-uns que la Capitale enviera, & qu'elle enlevera même aux Provinces ?

RÉPONSE

De Monſieur DE FONTENELLE, *Doyen de l'Académie Françoiſe, & alors Directeur, à Monſieur* MIRABAUD, *lorſqu'il y fut reçu le 28 Septembre 1726.*

MONSIEUR,

ON craint quelquefois que les Lettres ne conſervent pas encore longtemps dans ce Royaume tout l'éclat qu'elles ont acquis; il ſemble qu'elles ne ſoient plus aſſez conſidérées : & en effet une certaine familiarité que l'on a contractée avec elles, peut leur être nuiſible. Beaucoup d'excellens Ouvrages ont porté tous les genres d'écrire à un point qu'il ſeroit très-difficile de paſſer; & dès que l'eſprit ne s'élève plus, on croit qu'il tombe. La prompte décadence des Grecs & des Romains nous fait peur; car nous pouvons ſans

trop de vanité nous appliquer ces grands exemples. Cependant quand une place de l'Académie Françoiſe eſt à remplir, quel eſt notre embarras ? c'eſt le nombre des bons ſujets. Nous perdons Monſieur le Duc de la Force, qui joignoit à une grande naiſſance & à une grande dignité plus de goût pour toute ſorte de littérature que la naiſſance & les dignités n'en ſouffrent ordinairement, & même plus de talens qu'il n'oſoit en laiſſer voir; & auſſi-tôt notre choix eſt balancé entre pluſieurs hommes, tous recommandables par différens endroits, & dont le nombre eſt ſi grand par rapport à l'eſpèce dont ils ſont, qu'il fait preſque une foule. Vous avez été choiſi, MONSIEUR; mais dans la ſuite vous vous donnerez vous-même pour Confrères ceux qui ont été vos rivaux, & cette rivalité vous déterminera en leur faveur.

Ç'a été votre belle traduction de la Jéruſalem du Taſſe qui a brigué nos voix. La renommée n'a encore depuis trois mille ans conſacré que trois noms dans le genre du Poëme Epique, & le nom du Taſſe eſt le troiſième. Il faut que les Nations les plus jalouſes de leur

gloire, les plus fières de leurs succès dans toutes les autres productions de l'esprit, cèdent cet honneur à l'Italie.

Mais il arrive le plus souvent que les noms sont, sans comparaison, plus connus que les Ouvrages qui ont fait connoître les noms. Les Auteurs célèbres des siècles passés ressemblent à ces Rois d'Orient que leurs Peuples ne voient presque jamais, & dont l'autorité n'en est pas moins révérée. Vous avez appris aux François combien étoit estimable ce Poëte Italien qu'ils estimoient déjà tant : dès qu'il a parlé par votre bouche, il a été reçu par-tout; par-tout il a été applaudi : les hommes ont trouvé dans son Ouvrage tout le grand du Poëme Epique, & les femmes tout l'agréable du Roman. L'envie & la critique n'ont pas eu la ressource de pouvoir attribuer ce grand succès aux seules beautés du Tasse : il perdoit les charmes de la Poësie; il perdoit les graces de sa langue; il perdoit tout, si vous ne l'eussiez dédommagé : le grand, l'agréable, tout eût disparu par un style, je ne dis pas foible & commun, mais peu élevé & peu élégant. Aussi le Public a-t-il bien

ſu démêler ce qui vous appartenoit, & vous donner vos louanges à part. Sa voix, qui doit toujours prévenir les nôtres, vous indiqua dès-lors à l'Académie.

Voilà votre titre, MONSIEUR; & nous ne comptons pas la protection que vous avez d'un Prince, la ſeconde tête de l'Etat. Ces grandes protections ſont une parure pour le mérite; mais elles n'en ſont pas un : & quand on veut les employer dans toute leur force, quand on ne veut pas qu'elles trouvent de réſiſtance, oſons le dire, elles déshonorent le mérite lui-même. Tous les ſuffrages auront été unanimes : mais quelle triſte unanimité ! On aura été d'accord, non à préférer celui qu'on nomme, mais à redouter ſon Protecteur. Pour vous, MONSIEUR, vous avez le bonheur d'appartenir à un Prince, dont la modération, dont l'amour pour l'ordre & pour la règle, qualités ſi rares & ſi héroïques dans ceux de ſon rang, vous ont ſauvé l'inconvénient d'être protégé avec trop de hauteur, & appuyé d'un excès d'autorité qui fait tort. Nous avons ſenti qu'il ne permettoit pas à ſon grand

nom d'avoir tout ſon poids naturel : & le moyen d'en douter, après qu'il avoit déclaré expreſſément qu'il aimoit mieux que ſa recommandation fût ſans effet, que de gêner la liberté de l'Académie ? Il ſavoit, j'en conviens, qu'il pouvoit ſe fier à vos talens, & à la connoiſſance que nous en avions : mais un autre en eût été d'autant plus impérieux, qu'il eût été armé de la raiſon & de la juſtice. Nous avons droit d'eſpérer, ou plutôt nous devons abſolument croire qu'un exemple parti de ſi haut ſera déſormais une loi, & votre élection aura eu cette heureuſe circonſtance d'affermir une liberté qui nous eſt ſi néceſſaire & ſi précieuſe.

J'avouerai cependant, & peut-être, MONSIEUR, ceci ne devroit-il être qu'entre vous & moi, que mon ſuffrage pourroit n'avoir pas été tout-à-fait auſſi libre que ceux du reſte de l'Académie. Vous ſavez qui m'a parlé pour vous. On en eſt quitte envers la plus haute naiſſance pour les reſpects qui lui ſont dûs : mais la beauté & les graces qui ſe joignent à cette naiſſance ont des droits encore plus puiſſans, & principalement les graces d'une ſi grande

jeuneſſe, qu'on ne peut guères les accuſer d'aucun deſſein de plaire, quoique ce deſſein même fût une faveur.

Quel agréable emploi que celui dont vous êtes chargé ! Vous donnez à deux jeunes Princeſſes toutes les connoiſſances qui leur conviennent : en même temps que les charmes de leur perſonne croîtront ſous vos yeux, ceux de leur eſprit croîtront auſſi par vos ſoins ; & je puis vous annoncer de plus que les inſtructions qu'elles recevront de vous, ne vous ſeront pas inutiles à vous-même, & qu'elles vous en rendront d'autres à leur tour. La néceſſité de vous accommoder à leur âge & à leur délicateſſe naturelle, vous accoutumera à dépouiller tout ce que vous leur apprendrez d'une ſéchereſſe & d'une dureté trop ordinaires au ſavoir ; & d'un autre côté, les perſonnes de ce rang, quand elles ſont nées avec de l'eſprit, ont une langue particulière, des expreſſions, des tours que les Savans ſeroient trop heureux de pouvoir étudier chez elles. Pour les recherches laborieuſes, pour la ſolidité du raiſonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes. Pour

Une élégance naïve, pour une simplicité fine & piquante, pour le sentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a plus en France que partout ailleurs, graces à la forme de notre Société; & de-là nous viennent des avantages dont les autres Nations tâcheront inutilement ou de rabaisser, ou de se dissimuler le prix. La perfection en tout genre consiste dans un mélange juste de qualités opposées, dans une réunion heureuse qui s'en fait malgré leur opposition. L'Eloquence & la Poësie demandent de la vivacité & de la sagesse, de la délicatesse & de la force; & il arrive que l'Esprit François, auquel les hommes & les femmes contribuent assez également, est un résultat plus accompli de différens caractères. L'Académie croira avoir bien rempli sa destination, si par ses soins & par ses exemples elle réussit à perfectionner ce goût & ce ton qui nous sont particuliers; peut-être même suffira-t-il qu'elle les maintienne.

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE *à Monsieur* L'EVÉQUE DE LUÇON, *lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise le 6 Mars 1732.*

MONSIEUR,

IL arrive quelquefois que, sans examiner les motifs de notre conduite, on nous accuse d'avoir dans nos élections beaucoup d'égard aux noms & aux dignités, & de songer du moins autant à décorer notre liste qu'à fortifier solidement la Compagnie. Aujourd'hui nous n'avons point cette injuste accusation à craindre. Il est vrai que vous portez un beau nom; il est vrai que vous êtes revêtu d'une dignité respectable : on ne nous reprochera cependant ni l'un ni l'autre. Le nom vous

donneroit presque un droit héréditaire ; la dignité vous a donné lieu de fournir vos véritables titres, ces Ouvrages où vous avez traité des matières, qui, très-épineuses par elles-mêmes, le sont devenues encore davantage par les circonstances présentes. Beaucoup d'autres Ouvrages du même genre ont essuyé de violentes attaques, dont les vôtres se sont garantis par eux-mêmes : mais ce qu'il nous appartient le plus particulièrement d'observer, il y règne cette beauté de style, ce génie d'éloquence dont nous faisons notre principal objet.

Nous voyons déjà combien notre choix est applaudi par ce monde plus poli & plus délicat, qui peut-être ne sait pas trop en quoi consiste notre mérite académique; mais qui se connoît bien en esprit. Ce monde où vous êtes né, & où vous avez vécu, ne se lasse point de vanter les agrémens de votre conversation & les charmes de votre société. Nous croirons aisément que ces louanges vous touchent peu, soit par l'habitude de les entendre, soit parce que la gravité de votre caractère peut vous les faire mépriser :

mais l'Académie eſt bien-aiſe que ſes Membres les méritent, elle que ſon nom d'Académie Françoiſe engage à cultiver ce qui eſt le plus particulier aux François, la politeſſe & les agrémens.

Ici, MONSIEUR, je ne puis réſiſter à la vanité de dire que vous n'avez pas dédaigné de m'admettre au plaiſir que votre commerce faiſoit à un nombre de perſonnes mieux choiſies; & je rendrois graces avec beaucoup de joie au ſort qui m'a mis en place de vous en marquer publiquement ma reconnoiſſance, ſi ce même ſort ne me chargeoit auſſi d'une autre fonction très-douloureuſe & très-pénible.

Il faut que je parle de votre illuſtre prédéceſſeur, d'un ami qui m'étoit extrêmement cher, & que j'ai perdu; il faut que j'en parle, que j'appuie ſur tout ce qui cauſe mes regrets, & que je mette du ſoin à rendre la plaie de mon cœur encore plus profonde. Je conviens qu'il y a toujours un certain plaiſir à dire ce que l'on ſent: mais il faudroit le dire dans cette Aſſemblée d'une manière digne d'elle, & digne du ſujet; & c'eſt à quoi je ne crois pas

pouvoir ſuffire, quelque aidé que je ſois par un tendre ſouvenir, par ma douleur même, & par mon zèle pour la mémoire de mon ami.

Le plus ſouvent on eſt étrangement borné par la Nature. On ne ſera qu'un bon Poëte, c'eſt être déjà aſſez réduit: mais de plus, on ne le ſera que dans un certain genre; la chanſon même en eſt un où l'on peut ſe trouver renfermé. M. de la Motte a traité preſque tous les genres de Poëſie. L'Ode étoit aſſez oubliée depuis Malherbe; l'élévation qu'elle demande, les contraintes particulières qu'elle impoſe avoient cauſé ſa diſgrace, quand un jeune inconnu parut ſubitement avec des Odes à la main, dont pluſieurs étoient des chefs-d'œuvres, & les plus foibles avoient de grandes beautés. Pindare dans les ſiennes eſt toujours Pindare, Anacréon eſt toujours Anacréon, & ils ſont tous deux très-oppoſés. M. de la Motte, après avoir commencé par être Pindare, ſut devenir Anacréon.

Il paſſa au Théâtre Tragique, & il y fut univerſellement applaudi dans trois Pièces de caractères différens. Les Machabées ont le ſublime & le majeſtueux

qu'exige une Religion divine; Romulus repréſente la grandeur Romaine naiſſante, & mêlée de quelque férocité; Inés de Caſtro exprime les ſentimens les plus tendres, les plus touchans, les plus adroitement puiſés dans le ſein de la Nature. Auſſi l'hiſtoire du Théâtre n'a-t-elle point d'exemple d'un ſuccès pareil à celui d'Inés. C'en eſt un grand pour une Pièce que d'avoir attiré une fois chacun de ceux qui vont aux Spectacles. Inés n'a peut-être pas eu un ſeul Spectateur qui ne l'ait été qu'une fois. Le deſir de la voir renaiſſoit après la curioſité ſatisfaite.

Un autre Théâtre a encore plus ſouvent occupé le même Auteur; c'eſt celui où la Muſique s'uniſſant à la Poëſie, la pare quelquefois, & la tient toujours dans un rigoureux eſclavage. De grands Poëtes ont fièrement mépriſé ce genre, dont leur génie, trop roide & trop inflexible les excluoit; & quand ils ont voulu prouver que leur mépris ne venoit pas d'incapacité, ils n'ont fait que prouver par des efforts malheureux que c'eſt un genre très-difficile. M. de la Motte eût été auſſi en droit de le mépriſer: mais il a fait

mieux, il y a beaucoup réuſſi. Quelques-unes de ſes Pièces, car, fuſſent-elles toutes d'un mérite égal, le ſuccès dépend ici du concours de deux ſuccès; l'Europe Galante, Iſſé, le Carnaval de la Folie, Amadis de Grèce, Omphale, dureront autant que le Théâtre pour lequel elles ont été faites, & elles feront toujours partie de ce corps de réſerve qu'il ſe ménage pour ſes beſoins.

Dans d'autres genres que M. de la Motte a embraſſés auſſi, il n'a pas reçu les mêmes applaudiſſemens. Lorſque ſes premiers Ouvrages parurent, il n'avoit point paſſé par de foibles eſſais, propres ſeulement à donner des eſpérances : on n'étoit point averti, & on n'eut pas le loiſir de ſe précautionner contre l'admiration. Mais dans la ſuite on ſe tint ſur ſes gardes : on l'attendoit avec une indiſpoſition ſecrète contre lui ; il en eût coûté trop d'eſtime pour lui rendre un juſtice entière. Il fit une Iliade, en ſuivant ſeulement le plan général d'Homère, & on trouva mauvais qu'il touchât au divin Homère ſans l'adorer. Il donna un recueil de Fables, dont il avoit inventé la plupart des ſujets ; & on demanda

pourquoi il faiſoit des Fables après la Fontaine. Sur ces raiſons on prit la réſolution de ne lire l'Iliade ni les Fables, & de les condamner.

Cependant on commence à revenir peu-à-peu ſur les Fables, & je puis être témoin qu'un aſſez grand nombre de perſonnes de goût avouent qu'elles y trouvent une infinité de belles choſes; car on n'oſe encore dire qu'elles ſont belles. Pour l'Iliade, elle ne paroît pas juſqu'ici ſe relever; & je dirai le plus obſcurément qu'il me ſera poſſible, que le défaut le plus eſſentiel qui l'en empêche, & peut-être le ſeul, c'eſt d'être l'Iliade. On lit les Anciens par une eſpèce de devoir; on ne lit les Modernes que pour le plaiſir, & malheureuſement un trop grand nombre d'Ouvrages nous ont accoutumés à celui des lectures intéreſſantes.

Dans la grande abondance de preuves que je puis donner de l'étendue & de la variété du talent de M. de la Motte, je néglige des Comédies qui, quoiqu'en proſe, appartiennent au génie poëtique, & dont l'une a été tout nouvellement tirée de ſon premier état de proſe, pour être élevée à la dignité

de

de Pièce en Vers, ſi cependant c'étoit une dignité ſelon lui ; mais enfin c'étoit toujours un nouveau ſtyle auquel il ſavoit ſe plier.

Cette eſpèce de dénombrement de ſes Ouvrages poëtiques ne les comprend pas encore tous. Le Public ne connoît ni un grand nombre de ſes Pſeaumes & de ſes Cantates ſpirituelles, ni des Eglogues qu'il renfermoit, peut-être par un principe d'amitié pour moi, ni beaucoup de Pièces galantes enfantées par l'Amour, mais par un Amour d'une eſpèce ſingulière, pareil à celui de Voiture pour Mademoiſelle de Rambouillet, plus parfaitement privé d'eſpérance, s'il eſt poſſible, & ſans doute infiniment plus diſproportionné. Il n'a manqué à un Poëte ſi univerſel qu'un ſeul genre, la Satyre ; & il eſt plus glorieux pour lui qu'elle lui manque, qu'il ne l'eſt d'avoir eu tous les autres genres à ſa diſpoſition.

Malgré tout cela, M. de la Motte n'étoit pas Poëte, ont dit quelques-uns, & mille échos l'ont répété. Ce n'étoit point un enthouſiaſme involontaire qui le ſaiſît, une fureur divine

qui l'agitât; c'étoit seulement une volonté de faire des Vers, qu'il exécutoit, parce qu'il avoit beaucoup d'esprit. Quoi! ce qu'il y aura de plus estimable en nous, sera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous sans nous-mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'instinct des animaux? Car cet enthousiasme & cette fureur bien expliqués, se réduiront à de véritables instincts. Les abeilles font un ouvrage bien entendu, à la vérité, mais admirable seulement en ce qu'elles le font sans l'avoir médité & sans le connoître. Est-ce-là le modèle que nous devons nous proposer; & serons-nous d'autant plus parfaits que nous en approcherons davantage? Vous ne le croyez pas, MESSIEURS; vous savez trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'enthousiasme pour la Poësie; mais qu'il faut en même temps une raison qui préside à tout l'Ouvrage, assez éclairée pour savoir jusqu'où elle peut lâcher la main à l'enthousiasme, & assez ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand Poëte si rare; il se forme de deux

contraires heureuſement unis dans un certain point, non pas tout à-fait indiviſible, mais aſſez juſte. Il reſte un petit eſpace libre où la différence des goûts aura quelque jeu. On peut deſirer un peu plus ou un peu moins : mais ceux qui n'ont pas formé le deſſein de chicaner le mérite, & qui veulent juger ſainement, n'inſiſtent guères ſur ce plus ou ce moins qu'ils deſireroient, & l'abandonnent, ne fût-ce qu'à cauſe de l'impoſſibilité de l'expliquer.

Je ſais ce qui a le plus nui à M. de la Motte. Il prenoit aſſez ſouvent ſes idées dans des ſources aſſez éloignées de celle de l'Hiprocrène, dans un fond peu connu de réflexions fines & délicates, quoique ſolides; en un mot, car je ne veux rien diſſimuler, dans la Métaphyſique, même dans la Philoſophie. Quantité de gens ne ſe trouvoient plus en pays de connoiſſance, parce qu'ils ne voyoient plus Flore & les Zéphyrs, Mars & Minerve, & tous ces autres agréables & faciles riens de la Poëſie ordinaire. Un Poëte ſi peu frivole, ſi fort de choſes, ne pouvoit pas être un Poëte; accuſation plus injurieuſe à la Poëſie qu'à lui. Il s'eſt répandu depuis

un temps un esprit philosophique presque tout nouveau, une lumière qui n'avoit guères éclairé nos Ancêtres; & je ne puis nier aux ennemis de M. de la Motte, qu'il n'eût été vivement frappé de cette lumière, & n'eût saisi avidement cet esprit. Il a bien su cueillir les fleurs du Parnasse; mais il y a cueilli aussi, ou plutôt il y a fait naître des fruits qui ont plus de substance que ceux du Parnasse n'en ont communément. Il a mis beaucoup de raison dans ses Ouvrages, j'en conviens; mais il n'y a pas mis moins de feu, d'élévation, d'agrément, que ceux qui ont le plus brillé par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raison.

Parlerai-je ici de cette foule de Censeurs que son mérite lui a faits? seconderai-je leurs intentions en leur aidant à sortir de leur obscurité? Non, MESSIEURS; non, je ne puis m'y résoudre: leurs traits partoient de trop bas pour aller jusqu'à lui. Laissons-les jouir de la gloire d'avoir attaqué un grand nom, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre; laissons-les jouir du vil profit qu'ils en ont espéré, & que quelques-uns cherchoient à accroître par un

retour réglé de critiques injurieuſes. Je ſais cependant que, même en les mépriſant, car on ne peut s'en empêcher, on ne laiſſe pas de recevoir d'eux quelque impreſſion : on les écoute, quoiqu'on ne l'oſe le plus ſouvent, du moins ſi on a quelque pudeur, qu'après s'en être juſtifié par convenir de tous les titres odieux qu'ils méritent. Mais toutes ces impreſſions qu'ils peuvent produire ne ſont que très-paſſagères ; nulle force n'égale celle du vrai. Le nom de M. de la Motte vivra, & ceux de ſes injuſtes Cenſeurs commencent déjà à ſe précipiter dans l'éternel oubli qui les attend.

Quand on a été le plus avare de louanges ſur ſon ſujet, on lui a accordé un premier rang dans la Proſe, pour ſe diſpenſer de lui en donner un pareil dans la Poëſie ; & le moyen qu'il n'eût pas excellé en Proſe, lui qui avec un eſprit nourri de réflexions, plein d'idées bien ſaines & bien ordonnées, avoit une force, une nobleſſe, & une élégance ſingulière d'expreſſion, même dans ſon diſcours ordinaire ?

Cependant cette beauté d'expreſſion, ces réflexions, ces idées, il ne

les devoit presque qu'à lui-même. Privé dès-sa jeunesse de l'usage de ses yeux & de ses jambes, il n'avoit pu guères profiter ni du grand commerce du monde, ni du secours des Livres. Il ne se servoit que des yeux d'un neveu, dont les soins constans & perpétuels pendant vingt-quatre années qu'il a entièrement sacrifiées à son oncle, méritent l'estime, & en quelque sorte la reconnoissance de tous ceux qui aiment les Lettres, ou qui sont sensibles à l'agréable spectacle que donnent des devoirs d'amitié bien remplis. Ce qu'on peut se faire lire ne va pas loin, & M. de la Motte étoit donc bien éloigné d'être savant; mais sa gloire en redouble. Il feroit lui-même dans la dispute des Anciens & des Modernes un assez fort argument contre l'indispensable nécessité dont on prétend que soit la grande connoissance des Anciens, si ce n'est qu'on pourroit fort légitimement répondre qu'un homme si rare ne tire pas à conséquence.

Dans les grands Hommes, dans ceux sur-tout qui en méritent uniquement le titre par des talens, on voit briller vivement ce qu'ils sont; mais on sent

auſſi, & le plus ſouvent ſans beaucoup de recherche, ce qu'ils ne pourroient pas être : les dons les plus éclatans de la Nature ne ſont guères plus marqués en eux que ce qu'elle leur a refuſé. On n'eût pas facilement découvert de quoi M. de la Motte étoit incapable. Il n'étoit ni Phyſicien, ni Géomètre, ni Théologien ; mais on s'appercevoit que pour l'être, & même à un haut point, il ne lui avoit manqué que des yeux & de l'étude. Quelques idées de ces différentes ſciences qu'il avoit recueillies çà & là, ſoit par un peu de lecture, ſoit par la converſation d'habiles gens, avoient germé dans ſa tête, y avoient jetté des racines, & produit des fruits ſurprenans par le peu de culture qu'ils avoient coûté. Tout ce qui étoit du reſſort de la raiſon étoit du ſien ; il s'en emparoit avec force, & s'en rendoit bientôt maître. Combien ces talens particuliers, qui ſont des eſpèces de priſons ſouvent fort étroites d'où un génie ne peut ſortir, ſeroient-ils inférieurs à cette raiſon univerſelle qui contiendroit tous les talens, & ne ſeroit aſſujettie par aucun, qui d'elle-même ne ſeroit déterminée à rien, & ſe porteroit également à tout ?

L'étendue de l'esprit de M. de la Motte embrassoit jusqu'aux agrémens de la conversation, talent dont les plus grands Auteurs, les plus agréables même dans leurs Ouvrages, ont été souvent privés, à moins qu'ils ne redevinssent en quelque sorte agréables par le contraste perpétuel de leurs Ouvrages & d'eux-mêmes. Pour lui, il apportoit dans le petit nombre de ses Sociétés une gaieté ingénieuse, fine & féconde, dont le mérite n'étoit que trop augmenté par l'état continuel de souffrance où il vivoit.

Il n'y a jamais eu qu'une voix à l'égard de ses mœurs, de sa probité, de sa droiture, de sa fidélité dans le commerce, de son attachement à ses devoirs; sur tous ces points la louange a été sans restriction, peut-être parce que ceux qui se piquent d'esprit ne les ont pas jugés assez importans, & n'y ont pas pris beaucoup d'intérêt. Mais je dois ajouter ici qu'il avoit les qualités de l'ame les plus rarement unies à celles de l'esprit dans les plus grands Héros des Lettres. Ils sont sujets ou à une basse jalousie qui les dégrade, ou à un orgueil qui les dégrade encore plus

en

en les voulant trop élever. M. de la Motte approuvoit; il louoit avec une satisfaction si vraie, qu'il sembloit se complaire dans le talent d'autrui. Il eût acquis par-là le droit de se louer lui-même, si on pouvoit l'acquérir. Ce n'est pas que les défauts lui échappassent; & comment l'auroient-ils pu? Mais il n'étoit pas touché de la gloire facile, & pourtant si recherchée, de les découvrir, & encore moins de celle d'en publier la découverte. Sévère dans le particulier pour instruire, il étoit hors de-là très-indulgent pour encourager. Il n'avoit point établi dans sa tête son style pour règle de tous les autres styles; il savoit que le beau ou l'agréable sont rares, mais non pas uniques: ce qui étoit le moins selon ses idées particulières, n'en avoit pas moins droit de le toucher; & il se présentoit à tout, bien exempt de cette injustice du cœur qui borne & qui resserre l'esprit. Aussi étoit-ce du fond de ses sentimens qu'il se répandoit sur ses principaux écrits une certaine odeur de vertu délicieuse pour ceux qui en peuvent être frappés. Qu'un Auteur qui se rend aimable dans

ſes Ouvrages, eſt au deſſus de celui qui ne fait que s'y rendre admirable !

Un des plus célèbres incidens de la querelle ſur Homère, fut celui où l'on vit paroître dans la lice, d'un côté le Savoir ſous la figure d'une Dame illuſtre ; de l'autre l'Eſprit, je ne veux pas dire la Raiſon, car je ne prétends point toucher au fond de la diſpute, mais ſeulement à la manière dont elle fut traitée. En vain le Savoir voulut ſe contraindre à quelques dehors de modération, dont notre ſiècle impoſe la néceſſité ; il retomba malgré lui dans ſon ancien ſtyle, & laiſſa échapper de l'aigreur, de la hauteur & de l'emportement. L'Eſprit au contraire fut doux, modeſte, tranquille, même enjoué, toujours reſpectueux pour le vénérable Savoir, & encore plus pour celle qui le repréſentoit. Si M. de la Motte eût pris par art le ton qu'il prit, il eût fait un chef-d'œuvre d'habileté ; mais les efforts de l'art ne vont pas ſi loin, & ſon caractère naturel eut beaucoup de part à la victoire complette qu'il remporta.

Je ſens bien, MESSIEURS, que je viens de faire un Eloge peu vraiſem-

blable, & je ne crains pas cependant que l'amitié m'ait emporté au-delà du vrai ; je crains seulement qu'elle ne m'ait pas inspiré assez heureusement, ou ne m'ait engagé à un trop long Discours. Si M. de la Motte étoit encore parmi nous, & que je me fusse échappé à parler aussi long-temps, je le prierois de terminer la Séance selon sa coutume par quelqu'une de ses productions, & vous ne vous seriez séparés qu'en applaudissant, ainsi que vous avez fait tant de fois. Mais nous ne le possédons plus, & il faut bien que nous nous attendions à le regretter souvent.

LETTRE

De Monsieur DE FONTENELLE *à Messieurs les Auteurs du Journal des Savans.*

MESSIEURS,

ON a mis à la tête d'une nouvelle édition des Œuvres de M. Boileau Despréaux en 1740, *Bolœana ou Entretiens de M. de Monchesnay avec l'Auteur.* Il y a dans ce *Bolœana* quelques endroits que je me crois obligé de relever, parce qu'ils attaquent injustement un nom illustre, & qui doit m'être extrêmement cher. Je vous demande en grace, Messieurs, que ce que j'ai à dire sur ce sujet paroisse dans votre Journal, qui me donnera auprès du Public un passeport favorable.

Voici comme parle M. Despréaux dans le *Bolœana*, p. xvij : *Tout ce qui s'est trouvé de passable dans Bellerophon, c'est à moi qu'on le doit. Lully étoit pressé par le*

Roi de lui donner un Spectacle : Corneille lui avoit fait, disoit-il, *un Opéra où il ne comprenoit rien ; il auroit mieux aimé mettre en musique un Exploit. Il me pria de donner quelques avis à Corneille. Je lui dis avec ma cordialité ordinaire : Monsieur, que voulez-vous dire par ces Vers ? Il m'expliqua sa pensée. Et que ne dites-vous cela, lui dis-je ? A quoi bon ces paroles qui ne signifient rien ? Ainsi l'Opéra fut réformé presque d'un bout à l'autre, & le Roi se vit servi à point nommé. Lully crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la rétribution de Corneille ; il voulut me compter trois cents louis. Je lui dis : Monsieur, êtes-vous assez neuf dans le monde pour ignorer que je n'ai jamais rien pris de mes Ouvrages ? Comment donc voulez-vous que je tire tribut de ceux d'autrui ? Là-dessus il m'offrit pour moi & pour toute ma postérité une Loge annuelle & perpétuelle à l'Opéra : mais tout ce qu'il put obtenir de moi, c'est que je verrois son Opéra pour mon argent.*

La Pièce de Bellerophon fut jouée quinze mois durant.

Ne ferez-vous point trop étonnés, Messieurs, si je vous dis bien nettement & bien positivement, qu'à l'exception du Prologue, d'un morceau fameux qui

ouvre le quatrième Acte : *Quel spectacle charmant pour mon cœur amoureux*, &c. & de ce qu'on appelle dans les Opéra *Canevas*, de petits Vers faits sur les airs, & qu'on met dans les divertissemens, il ne peut pas y avoir un mot de M. Despréaux dans tout Bellerophon, c'est-à-dire dans toutes les Scènes ? Je le dis à vous, Messieurs, & au Public, parce que je le sais de l'Auteur même, qui n'est point M. Corneille, qui est encore vivant, & qui se déclarera s'il le faut. Comme il ne veut avancer que ce qu'il sait bien sûrement, il n'a pas une certitude si absolue sur les endroits qui viennent d'être exceptés.

Si vous me demandez d'où peut venir la différente certitude de cet Auteur sur les différentes parties d'un même Ouvrage, voici le fait un peu mieux développé. Il n'est pas fort intéressant par lui-même, mais il semble qu'il le devienne un peu par les circonstances présentes.

M. Lully, fatigué du déchaînement continuel de M. Despréaux & de tous ses amis contre les Opéra de Quinault, dont il n'avoit jamais senti, ou, pour en parler plus modérément, voulu

sentir le talent singulier en ce genre, dont il étoit le créateur, craignant aussi que la recette de son Théâtre n'en souffrît, abandonna M. Quinault, & pria M. Thomas Corneille de lui faire un Opéra, sur lequel il demandoit la permission de consulter M Despréaux pour tâcher de lui fermer enfin la bouche. M. Corneille ne goûtoit pas trop cette sorte de travail; il s'avisa de mettre en sa place, mais sans en rien dire, un jeune homme qui étoit en Province. Il lui envoya le plan de Bellerophon, qui avoit été montré à M. Despréaux, & où il est vrai que le nom du Magicien Amisodar, qui est heureux & sonore, fut fourni par lui. Le jeune Auteur exécuta tout ce plan dans sa Province, & il ne toucha pas aux Canevas, qui ne pouvoient se faire qu'à Paris de concert avec le Musicien, parce que les paroles y sont assujetties à des airs de mouvement placés dans les divertissemens. Tout le reste est de lui seul, hormis les endroits qui ont été marqués: mais il n'y a nulle apparence que M. Despréaux ait eu la moindre part à ces endroits-là; & quand il les revendiqueroit positivement, on ne le croi-

roit pas, si l'on connoissoit son style. Pour M. Corneille, il permit à l'Auteur caché de se découvrir, & de se vanter s'il vouloit; & il lui eût laissé volontiers jusqu'au plan de la Pièce. Son extrême modestie, que je ne prétends pas exalter par un si petit sujet, a été très-connue, & elle a beaucoup relevé tout ce qu'il avoit d'ailleurs de mérite & de talens. Si l'on avoit de lui un Corneliana, il feroit un beau contraste avec le Bolœana.

Le récit de M. Despréaux insinue que M. Corneille avoit porté à Lully un Opéra tout fait, & dit nettement que cet Opéra étoit si mauvais, que Lully *auroit mieux aimé mettre en musique un Exploit*; que les Vers en étoient si obscurs, que M. Despréaux en demandoit avec *sa cordialité ordinaire* l'explication, que M. Corneille, son humble Disciple, lui donnoit, après quoi il corrigeoit; & qu'ainsi l'Opéra fut *réformé presque d'un bout à l'autre.*

Et moi je réponds *très-cordialement* à M. Despréaux, que la Pièce fut envoyée de Province à Paris Acte par Acte; que si le premier Acte eût été en style d'Exploit, jamais Lully n'en auroit de-

mandé un second ; que les Vers envoyés de Province sont demeurés tels qu'ils en ont été envoyés, à quelques changemens près, légers & rares, faits en faveur du chant; & que jamais ces Vers-là n'ont été blâmés par l'obscurité. On peut, si l'on veut, recommencer à les examiner sur ce point. A en croire le narré de M. Despréaux, il auroit fallu faire une refonte générale de cette malheureuse Poësie, & il ne seroit pas possible qu'elle ne se sentît encore beaucoup d'avoir été galimathias dans son origine.

Lully, dit M. Despréaux, *crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la rétribution de Corneille, & voulut me compter trois cents louis.* La réponse fut telle qu'elle devoit être. M. Despréaux n'avoit garde de prendre une rétribution d'Ouvrages qu'il avouoit être *d'autrui.* Mais il reste une difficulté qui ne paroît pas mépriſable. Je sais, mais très-certainement, que le même Lully compta la même somme à M. Corneille; il vouloit donc payer deux fois. Payer six cents louis au lieu de trois cents que lui avoit coûté jusques-là chaque Opéra de Quinault, je laisse à juger de la vraisemblance.

On pourra trouver auſſi que l'offre *de la Loge annuelle & perpétuelle à l'Opéra pour lui & pour toute ſa poſtérité*, pèche beaucoup par le même endroit. Quoi ! Lully trouveroit ſi merveilleuſes les paroles de Bellerophon ? Il lui en avoit pourtant déjà paſſé par les mains beaucoup d'autres qui aſſurément valoient mieux, & il s'y connoiſſoit. Quoi ! il vouloit acheter ſi cher la ſimple inſpection de M. Deſpréaux ſur les Opéra futurs ? Mais le fait eſt qu'après Bellerophon il retourna auſſi-tôt à ce Quinault ſi mépriſé par Deſpréaux, & ne s'en détacha plus, & eut grande raiſon. En effet, je ſais très-bien, car c'eſt toujours ici ma façon de ſavoir, que M. Lully ne fut nullement content des idées & des vues que M. Deſpréaux propoſoit ſur tout ce qui appartient à la conduite du Théâtre, à la manière de préparer, d'ordonner, de filer les Scènes, &c. Il ne s'agiſſoit point-là de donner des ridicules ; il n'étoit point dans ſon élément.

Il y étoit ſi peu, qu'il a honoré un endroit de Bellerophon d'une louange peu convenable & beaucoup trop forte. Après avoir dit avant ce grand mor-

ceau qu'on a tranſcrit ici, que les Opéra *parlent proprement le langage de la débauche, & point du tout celui de la paſſion*; il ajoute : *Je n'ai vu que dans Bellerophon quelques traits qui marquent un peu de paſſion.*

L'amour trop heureux s'affoiblit ;
Mais l'amour malheureux s'augmente.

Quelle gloire pour le véritable Auteur de ces Vers-là, qui, après avoir vu Cadmus, Alceſte, Théſée, Atis & Iſis, où il n'y avoit point de traits de paſſion, a trouvé le ſecret d'en mettre quelques-uns dans ſon Opéra ! Diſons encore plus à ſon honneur; M. Deſpréaux ne donne pas ſeulement cette préférence à Bellerophon ſur les Opéra qui l'ont précédé, mais ſur tous ceux qui l'ont ſuivi, ſoit de Quinault, ſoit de pluſieurs autres, juſqu'en 1711, époque de la mort de M. Deſpréaux : car l'expreſſion eſt tout-à-fait générale ; & on peut entendre que de tous les Opéra qui ont paru juſqu'en 1711, Bellerophon *eſt le ſeul où il y ait quelques traits de paſſion.* Sérieuſement cette exceſſive prédilection de M. Deſpréaux pour Bellerephon, marqueroit qu'il y a eu beaucoup de part; &

on conjecturoit même légitimement que ces Vers sont de lui, puisqu'il les a loués, si le contraire n'étoit bien certain.

Au fond, ces deux Vers ne sont pas proprement un trait de passion, mais une réflexion de personne passionnée, & même, si l'on vouloit, de personne qui ne le seroit point.

Ces Vers-ci du même Bellerophon :

Qu'il est doux de trouver dans un Amant qu'on aime
Un Epoux que l'on doit aimer !

vaudroient peut-être mieux dans le même genre : mais un grand nombre d'autres Opéra, & sur-tout ceux de Quinault, auroient fourni beaucoup d'autres traits & meilleurs à quelqu'un qui n'auroit pas dédaigné de s'instruire un peu sur cette matière avant que d'en parler.

Je sens, Messieurs, que me voilà descendu à des bagatelles indignes de votre Journal ; je vous en demande pardon : mais je ne vais me relever que trop par une plainte des plus graves. M. Despréaux dit, p. lv, que *Thomas Corneille n'a jamais pu rien faire de raison-*

nable, & donne pour toute preuve deux Vers tirés de deux différentes Pièces, dont l'un eſt :

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud.

& l'autre :

Je la tue ; & c'eſt vous qui me le faites faire.

Le premier a un ſens louche & eſt une eſpèce de galimathias, dit M. Deſpréaux. Il eſt vrai ſeulement que le Vers eſt un peu louche pour un Grammairien vétilleux : mais à ce petit défaut près, il eſt très-beau, d'un ſens fort net & bien éloigné du galimathias.

Le ſecond donne beau jeu à tous les Plaiſans du Parterre, cela eſt vrai ; & ils ont d'autant plus beau jeu, que M. Deſpréaux leur fait l'honneur de ſe mettre de leur nombre.

Je crois deviner la ſource de ſon extrême injuſtice dans le jugement qu'on vient de voir. Il étoit grand & excellent Verſificateur, pourvu cependant que cette louange ſe renferme dans ſes beaux jours, dont la différence avec les autres eſt bien marquée, & faiſoit ſouvent dire *Hélas ! & Hola !* Mais il n'étoit pas grand Poëte, ſi l'on entend par ce mot, comme on le doit, celui qui fait,

qui invente, qui crée. La vraie Poëſie d'une Pièce de Théâtre, c'eſt toute ſa conſtitution inventée & créée ; les Vers n'en ſont qu'un ornement, quoique d'un grand prix ; & Polieucte ou Cinna en Proſe ſeroient encore d'admirables productions d'un Poëte. M. Deſpréaux ne l'eſt point à cet égard ; ou s'il l'eſt, j'en laiſſe évaluer le degré à ſes plus grands admirateurs. M. Corneille au contraire étoit plus grand Poëte que Verſificateur. Je ne crains point de dire, après tous ceux qui ont porté leur vue du côté de l'art du Théâtre, qu'on lui en découvre plus qu'à ſon aîné même, & que ſur ce point ſon exemple eſt plus inſtructif. On avoue qu'en général il a trop négligé la Verſification. Il figurera, ſi l'on veut, avec le Pouſſin, excellent dans la compoſition & l'ordonnance de ſes Tableaux, mais foible dans la partie du coloris. Malheureuſement M. Deſpréaux ſe connoiſſoit mieux en Verſification qu'en toute autre choſe ; & voulant faire ſon métier, il a attaqué M. Corneille par ces endroits-là.

Mais ce métier, qui lui étoit ſi cher, comment l'a-t-il fait ? car il eſt bon de

ſe repréſenter cela un peu plus en détail. Il n'a compté pour rien un grand nombre de Tragédies, telles que Stilicon, Camma, Maximien, Antiochus, Laodice, Ariane, le Comte d'Eſſex, *&c.* & de Comédies, comme D. Bertrand de Cigaral, le Baron d'Albikrac, l'Inconnu, *&c.*; Pièces dont quelques-unes ſubſiſtent encore au Théâtre avec applaudiſſement. Il n'a pas ſenti le mérite ſingulier de ces Pièces-là par la conduite qui y règne, non pas même celui qu'elles ont quelquefois par de beaux morceaux de Verſification qu'il ſeroit aiſé de montrer; & ſur deux Vers, dont par malheur il s'en trouve un qui eſt beau, il prononce du haut de ſon Tribunal, ſans aucune reſtriction, ſans aucun adouciſſement, que *Corneille n'a jamais pu rien faire de raiſonnable.* Je n'attaque cet Arrêt foudroyant qu'en le répétant dans ſes propres termes.

Je m'en tiens-là, Meſſieurs, à ce qui eſt purement littéraire; & je ne dis rien des bienſéances, des loix de la ſociété, des mœurs honnêtes extrêmement bleſſées dans tout ceci. Il ne ſeroit pas impoſſible de prouver que cette morale rigide dont M. Deſpréaux fai-

soit profession, s'accommode aussi peu de ses Satyres que des Chansons de l'Opéra. Ce seroit même une chose curieuse, que de bien rechercher quel caractère résulte de tous les traits rapportés dans le *Bolœana*, qui est cependant un monument élevé à sa gloire. Mais je me renferme uniquement dans ce qui m'intéresse, & ne me pique point de l'imiter.

Je suis avec respect, &c.

P. S. J'ai supposé, Messieurs, que le *Bolœana* étoit vrai; que c'étoit véritablement M. Despréaux qui y parloit. Si on en vouloit douter, ce que je ne crois pourtant pas qui arrive, alors ce seroit de l'Auteur du *Bolœana* que je me plaindrois; & tous ceux qui s'intéressent à la mémoire de M. Despréaux, devroient s'unir à moi, & auroient même encore d'autres plaintes à faire en leur particulier.

DISCOURS

DISCOURS

Prononcé par Monsieur DE FONTENELLE, *Doyen & Directeur de l'Académie Françoise, à l'ouverture de l'Assemblée publique du 25 Août 1741.*

MESSIEURS,

AVANT que de faire en public les fonctions de la place où j'ai l'honneur d'être dans ce jour solemnel, je me sens obligé à vous rendre graces de ce que j'y suis. Une loi toujours exactement observée, veut que ce soit le sort qui mette l'un d'entre vous à votre tête; & vous avez voulu me déférer cette dignité indépendamment du sort, en considération des cinquante années que je compte présentement depuis ma réception. Un demi siècle passé parmi vous, m'a fait un mérite: mais je l'avouerai, MESSIEURS; je me flatte d'en

avoir encore un autre, & plus considérable, & qui vous a plus touchés; c'est mon attachement pour cette Compagnie, d'autant plus grand, que j'ai eu plus de temps pour la bien connoître. Je dirai plus; ceux qui la composent présentement, je les ai vus tous entrer ici, tous naître dans ce Monde Littéraire, & il n'y en a absolument aucun à la naissance de qui je n'aie contribué. Il m'est permis d'avoir pour vous une espèce d'amour paternel, pareil cependant à celui d'un père qui se verroit des enfans fort élevés au dessus de lui, & qui n'auroit guères d'autre gloire que celle qu'il tireroit d'eux.

Les trois âges d'hommes que Nestor avoit vus, je les ai presque vus aussi dans cette Académie, qui s'est renouvellée plus de deux fois sous mes yeux. Combien de talens, de génies, de mérites, tous singulièrement estimables en quelque point, tous différens entr'eux, se sont succédé les uns aux autres; & en combien de façons le tout s'est-il arrangé pour former un Corps également digne dans tous les temps de prétendre à l'immortalité, selon qu'il a osé le déclarer dès sa naissance!

Tantôt la Poëſie, tantôt l'Eloquence, tantôt l'Eſprit, tantôt le Savoir ont eu la plus grande part à ce compoſé, toujours égal à lui-même & toujours divers; & j'oſe prédire ſur la foi de ma longue expérience qu'il ne dégénérera point, & ſoutiendra cette haute & noble prétention dont il s'eſt fait un devoir.

J'ai vu auſſi, & de fort près, & long-temps, une autre Compagnie célèbre, dont je ne puis m'empêcher de parler ici, quoique ſans une néceſſité abſolue, mais à l'exemple de ce Neſtor que je viens de nommer. Quand l'Académie des Sciènces prit une nouvelle forme par les mains d'un de vos plus illuſtres Confrères, il lui inſpira le deſſein de répandre, le plus qu'il lui ſeroit poſſible, le goût de ces ſciences abſtraites & élevées qui faiſoient ſon unique occupation. Elles ne ſe ſervoient ordinairement, comme dans l'ancienne Egypte, que d'une certaine Langue ſacrée, entendue des ſeuls Prêtres & de quelques Initiés. Leur nouveau Légiſlateur vouloit qu'elles parlaſſent, autant qu'il ſe pourroit, la Langue commune; & il me fit l'hon-

neur de me prendre ici pour être leur Interprète, parce qu'il compta que j'y aurois reçu des leçons excellentes sur l'art de la parole.

Cet art est beaucoup plus lié qu'on ne le croit peut-être avec celui de penser. Il semble que l'Académie Françoise ne s'occupe que des mots : mais à ces mots répondent souvent des idées fines & déliées, difficiles à saisir & à rendre précisément telles qu'on les a, ou plutôt telles qu'on les sent, aisées à confondre avec d'autres par des ressemblances trompeuses, quoique très-fortes. L'établissement des Langues n'a pas été fait par des raisonnemens & des discussions académiques, mais par l'assemblage bizarre en apparence d'une infinité de hazards compliqués; & cependant il y règne au fond une espèce de Métaphysique fort subtile qui a tout conduit ; non que les hommes grossiers qui la suivoient, se proposassent de la suivre, elle leur étoit parfaitement inconnue : mais rien ne s'établissoit généralement, rien n'étoit constamment adopté, que ce qui se trouvoit conforme aux idées naturelles de la plus grande partie des Esprits; &

c'étoit-là l'équivalent de nos Assemblées & de nos délibérations. Elles ne font plus qu'avec assez de travail ce qui se fit alors sans aucune peine, de la même manière à-peu-près qu'un homme fait n'apprendra point sans beaucoup d'application la même Langue qu'un enfant aura apprise sans y penser.

Un des plus pénibles soins de l'Académie, est de développer dans notre Langue cette Métaphysique qui se cache, & ne peut être apperçue que par des yeux assez perçans. L'esprit d'ordre, de clarté, de précision, nécessaire dans ces recherches délicates, est celui qui sera la clef des plus hautes Sciences, pourvu qu'on l'y applique de la manière qui leur convient; & j'avois pu prendre ici quelque teinture de cet esprit qui devoit m'aider à remplir les nouveaux devoirs dont on me chargeoit. Avec un pareil secours, ce savoir que les Maîtres ne communiquoient pas réellement dans leurs Ouvrages, mais qu'ils montroient seulement de loin, placé sur des hauteurs presque inaccessibles, pouvoit en descendre jusqu'à un certain point, & se laisser

amener à la portée d'un plus grand nombre de personnes.

Ainsi, MESSIEURS, car je cesse enfin d'abuser des priviléges de Nestor, c'est l'Académie Françoise qui m'a formé la première; c'est elle qui en mettant mon nom dans sa Liste, y a la première attaché une certaine prévention favorable; c'est elle qui m'a rendu plus susceptible de l'honneur d'entrer dans de pareilles Sociétés, & je me tiens heureux de pouvoir aujourd'hui lui en marquer publiquement ma vive reconnoissance. La cérémonie du renouvellement des vœux au bout de cinquante ans se pratique dans de certains Corps; & si quelque chose d'approchant étoit en usage dans celui-ci, je descendrois volontiers de la première place pour me remettre à celle de Récipiendaire, & y prendre de nouveau les mêmes engagemens que j'y pris il y a si long-temps. Je me porterois à cette action avec d'autant plus d'ardeur, que je suis présentement plus redevable que jamais à cette respectable Compagnie.

Fin du troisième Volume.

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce troisième Volume.

Histoire du Théâtre François. page 7
Vie de M. Corneille. 80
Réflexions sur la Poëtique. 125
Discours sur la Patience, qui a remporté le Prix d'Eloquence, par le Jugement de l'Académie Françoise, en l'année 1689. 207
De l'Existence de Dieu. 229
Du Bonheur. 241
De l'Origine des Fables. 268
Discours de M. de Fontenelle, prononcé à l'Académie Françoise le 5 Mai 1691, jour de sa réception à ladite Académie. 295
Lettre de M. de Fontenelle, écrite à Sa Majesté Czarienne le 27 Décembre 1719. 302
Réponse de M. de Fontenelle à la Lettre du Czar. 304
Compliment fait au Roi sur son Sacre, par M. de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie Françoise, le 9 Novembre 1722. 306
Compliment fait au Roi le 16 Décembre 1722, sur la mort de Madame, par M. de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie Françoise. 308
Compliment fait le 16 Décembre 1722 à S. A. R. Mgr le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, sur la mort de Madame, par M. de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie. 310

Réponſe de M. de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie Françoiſe, au Diſcours que S. E. M. le Cardinal Dubois, premier Miniſtre, fit à cette Académie le 3 Décembre 1722, lorſqu'il y fut reçu. 312

Réponſe de M. de Fontenelle à M. Nericault Deſtouches, lorſqu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe le 25 Août 1723. 324

Réponſe de M. de Fontenelle, Doyen de l'Académie Françoiſe, & alors Directeur, au Diſcours de M. de Chalamont de la Viſclède, Secrétaire perpétuel, & l'un des Députés de l'Académie de Marſeille, à la Réception de Meſſieurs les Députés de cette Académie, au ſujet de ſon Adoption par l'Académie Françoiſe, le 19 Septembre 1726. 331

Réponſe de M. de Fontenelle, Doyen de l'Académie Françoiſe, & alors Directeur, à M. Mirabaud, lorſqu'il y fût reçu le 28 Septembre 1726. 339

Réponſe de M. de Fontenelle à M. l'Evêque de Luçon, lorſqu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe le 6 Mars, 1732. 346

Lettre de M. de Fontenelle à Meſſieurs les Auteurs du Journal des Savans. 364

Diſcours prononcé par M. de Fontenelle, Doyen & Directeur de l'Académie Françoiſe, à l'ouverture de l'Aſſemblée publique du 25 Août 1741. 377

Fin de la Table.

BINDING LIST SEP 1 194

PQ
1797
F7
1766
t.3

Fontenelle, Bernard Le Bovier de
Oeuvres Nouv. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY